



Théâtral

magazine

L'actualité de la création théâtrale

mars - avril 2016

Krzysztof Warlikowski
Philippe Torreton
Jean-Michel Ribes
Jacques Weber
Romane Bohringer
Amanda Lear
Marie Gillain
Alain Françon
Hortense Archambault
Didier Bénureau
Stanislas Nordey
Romeo Castellucci
Pippo Delbono
Pascal Rambert
Jan Fabre

HUPPERT(S)

NOUVEAU



DOSSIER

Le monde d'aujourd'hui en 10 pièces de théâtre

M 02434 - 58 - F: 4,60 € - RD

Théâtral magazine n° 58

www.theatral-magazine.com



nouveau

GoThéâtre

*"Qu'est-ce qu'il faut voir au théâtre
en ce moment ?"*

Tous les jours

deux places de théâtre à gagner !



GoThéâtre

trouve le spectacle
qu'il vous faut !

en fonction :

- de vos envies
- de votre localisation
- des critiques
- des avis des spectateurs



GoThéâtre

disponible gratuitement
sur Android sur Iphone





Théâtral magazine est édité par
Coulisses Editions
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France
Tél : + 33 1 43 27 07 03

Email : redaction@theatral-magazine.com
Site Internet : www.theatral-magazine.com

Directeur de la publication : Hélène Chevrier
Directeur de la rédaction : Enric Dausset

Rédactrice en chef : Hélène Chevrier
hc@theatral-magazine.com

Rédaction :
Hélène Chevrier
Gilles Costaz
Enric Dausset
Igor Hansen-Love
Jacques Nerson
Nathalie Simon
François Varlin
Hadrien Volle

Direction artistique et maquette :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Fabrication impression :
SIB Imprimerie - Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
Dépôt légal : date de parution
Commission paritaire du journal : 0319 G 89789
Commission paritaire du site : 1117 W 90648

Publicité :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Gestion Flashcodes
Arnaud Lacaze : + 33 1 42 18 00 00
www.infotronique.fr

Photo couverture
Isabelle Huppert © Peter Lindbergh
Le prochain numéro sortira en kiosques
le 30 avril 2016

ABONNEMENT

1 an = 25 € p.81

www.theatral-magazine.com

Sommaire

Théâtral magazine

N° 58 - MARS / AVRIL 2016

04 AGENDA Mars - Avril 2016

06. Têtes d'affiches

08 ACTUALITÉS

09. Edito de Gilles Costaz

10 LA UNE

10. Isabelle Huppert
14. Krzysztof Warlikowski

16 A L'AFFICHE

16. Eric Delcourt, Philippe Torreton
18. Gypsy Snider, Amanda Lear
20. Didier Bénureau, Patrick Pineau
22. François Marthouret, Christophe Rauck
24. Daniel Janneteau
26. Galin Stoev, Stanislas Nordey
28. Alain Françon
30. Romeo Castellucci, Igor Mendjisky
32. Jan Fabre, Marie Chouinard
34. Julien Villa, Séverine Chavrier
36. Justine Berthillot et Frédéric Vernier, Renaud Herbin
38. Bruno Boussagol
40. Jean-Michel Ribes, Marie Gillain
42. Anatoli Vassiliev, Frédéric Jessua
44. Pippo Delbono, Pascal Rambert
46. Thom Luz, Marie-José Malis
48. Catherine Gaudet et Jérémie Niel, Belinda Annaloro
50. Jacques Weber

52 DOSSIER : Le théâtre de notre monde

avec Bruno Meyssat, Arnaud Meunier, Ivana Müller, Karl Biscuit, Guillaume Marie, Thom Luz, Michel Schweizer, Jeanne Morel, Romane Bohringer, Cyril Teste

62 ZOOM

Festivals : Artdanthé, Etrange Cargo, Cabaret de Curiosités, Sidération, Mar.t.o

72 PORTRAITS

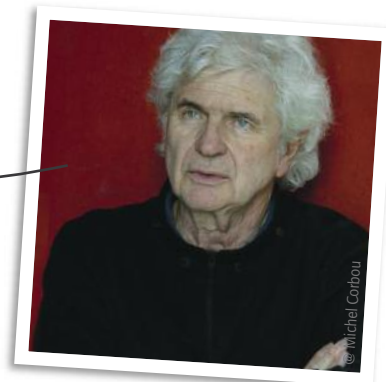
Véronic DiCaire, Michaël Grégorio, Marc-Antoine Le Bret
Hortense Archambault

76 PAGES CRITIQUES

82 LE GRAIN DE SEL

de Jacques Nerson

2-fév.	Cyrano de Bergerac , avec Philippe Torreton... Porte Saint-Martin, 75010 Paris, 01 42 08 00 32	p.17
3-fév.	Traces , par la Compagnie des 7 doigts de la main, Bobino, 75014 Paris, 01 43 27 24 24, jusqu'au 23/04	p.18
12-fév.	La Candidate , avec Amanda Lear... La Michodière, 75002 Paris, 01 47 42 95 22	p.19
27-fév.	Didier Bénureau et les cochons dans l'espace . Théâtre Antoine, 75010 Paris, 01 42 08 77 71, jusqu'au 7/05	p.20
1-mars	Phèdre(s) , mise en scène Warlikowski, avec Isabelle Hup- pert, Odéon75006 Paris, jusqu'au 13/05, et en tournée	p.10
1-mars	L'Art de la comédie , mise en scène Patrick Pineau. 1-5/03 Théâtre Dijon Bourgogne, 8/03 Epernay et tournée	p.21
1-mars	Les affaires sont les affaires , avec François Marthouret Célestins à Lyon, du 1-26/03 et 3-7/05, et en tournée	p.22
1-mars	Richard III Loyauté me lie , avec Jean Lambert-Wild et Elodie Bordas. Le Havre du 1 au 10/03, et tournée	p.76
3-mars	Figaro Divorce , mise en scène Christophe Rauck Théâtre du Nord à Lille, du 3 au 20/03 et tournée	p.23
3-mars	La Ménagerie de verre , mise en scène Daniel Jeanneteau, 3-5/3 Besançon, 8-12/3 Rennes, 31/3 -28/4 La Colline	p.24
3-mars	Les Gens d'Oz , mise en scène Galin Stoev, La Colline, 75020 Paris, du 3/03 au 2/04	p.26
4-mars	Je suis Fassbinder , mise en scène Falk Richter et Stanislas Nordey, 4 au 19/03 TNS, 10/05 au 4/06 La Colline	p.27
5-mars	La Mer , d'Edward Bond, mise en scène d'Alain Françon Comédie-Française 75001 Paris, du 5/03 au 15/06	p.28
7-mars	Natura e origine della mente , conception Romeo Castellucci. T2G Gennevilliers, du 7 au 13/03	p.30
8-mars	Notre crâne comme accessoire , mise en scène Igor Mendjinsky, Bouffes du Nord 75010 Paris, du 8 au 26/03	p.31
9-mars	Attends, attends, attends... Trois solos chorégraphiés par Jan Fabre. Théâtre de la Bastille, 75011 Paris du 9 au 23/03	p.32
9-mars	Le Sacre du printemps et Henri Michaux : Mouvements , de Marie Chouinard, Mac de Créteil, du 9 au 12/03	p.33
9-mars	J'ai dans mon cœur un General Motors , mis en scène J. Villa TNBA Bordeaux 9-19/03, Bastille 29/3-3/4, et tournée	p.34
9-mars	Nous sommes repus... conception Séverine Chavrier Lausanne 9-20/3, Besançon 17-29/4, Odéon 13-29/5	p.35
10-mars	Noos , par Frédéri Vernier et Justine Berthillot Monfort 75015 Paris, du 10 au 20/03	p.36



Mars - Avril



© Giovanni Carlini



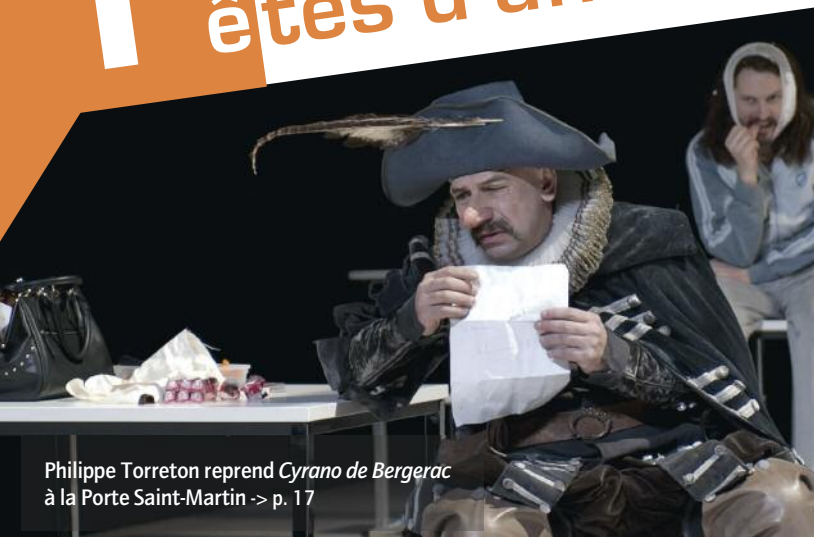
© Adrien Altenhaus



© Willy Vainqueur

10-mars	18e festival Artdanthé Théâtre de Vanves et Panopée, du 10/03 au 8/04	p.62
11-mars	Festival Les Giboulées , dont <i>Milieu</i> de Renaud Herbin, TJP 67000 Strasbourg, du 11 au 19/03	p.37
11-mars	Elena, 30 ans après , de Bruno Boussagnol, Maison de l'Arbre, Montreuil, du 11 au 15/03	p.38
15-mars	Par-delà les marronniers Revu(e) , de Jean-Michel Ribes, avec Michel Fau... Rond-Point 75008 Paris, jusqu'au 24/04	p.40
15-mars	Constellations , mise en scène M. Paquien, avec Marie Gillain Petit Saint-Martin, 75010 Paris, à partir du 15/03	p.41
15-mars	Festival Etrange Cargo Ménagerie de Verre, du 15/03 au 9/04	p.62
16-mars	La Musica, La Musica deuxième , de M. Duras, mise en scène Anatoli Vassiliev. Vieux-Colombier, du 16/3 au 30/4	p.42
18-mars	Annabella , mise en scène de Frédéric Jessua, La Tempête 75012 Paris, du 18/03 au 17/04	p.43
18-mars	Festival Sidération Centre National d'Etudes Spatiales 75001 Paris, 18 au 20/3	p.68
18-mars	Festival MART.O , 16e festival marionnettes et objets en Région parisienne, du 18/03 au 2/04	p.70
23-mars	Festival Cabaret de curiosités , dont <i>Les bienveillantes</i> de Guy Cassiers, Phénix Valenciennes, du 23 au 25/03	p.66
29-mars	Adesso voglio musica e basta , le monde musical de Pippo Delbono, Bouffes du Nord 75010 Paris, du 29/03 au 2/04	p.44
29-mars	Argument , écrit et mis en scène par Pascal Rambert. Comédie de Caen, du 29/03 au 30/03	p.45
31-mars	Kairos , mise en scène Bruno Meyssat, La Commune, Aubervilliers, du 31/03 au 13/04	p.56
1-avril	When I die , conception et mise en scène Thom Luz Nanterre-Amandiers, du 1er au 3/04	p.46
7-avril	On ne sait comment , de Pirandello, mise en scène Marie- José Malis. La Commune Aubervilliers, du 7 au 17/04	p.47
7-avril	La Tragédie de Roméo et Juliette , de Catherine Gaudet et Jérémie Niel, Chaillot 75016 Paris, du 7 au 15/04	p.48
9-avril	Atlas , conception Belinda Annaloro Nanterre-Amandiers, les 9 et 10/04	p.49
19-avril	La Dernière Bande de Beckett, mise en scène Peter Stein, avec Jacques Weber, Théâtre de l'Oeuvre 75009 Paris	p.50
21-avril	The Events , avec Romane Bohringer et Antoine Reinartz Théâtre de la Manufacture Nancy, du 21 au 29/04	p.58

Têtes d'affiche



Philippe Torretton reprend *Cyrano de Bergerac* à la Porte Saint-Martin -> p. 17



Isabelle Huppert joue dans *Phèdre(s)* à l'Odéon-> p. 10



Didier Bénureau et les cochons de l'espace au Théâtre Antoine -> p. 20



François Marthouret joue dans *Les affaires sont les affaires* en tournée -> p. 22



Amanda Lear crée *La Candidate* au Théâtre de la Michodière -> p.19



Michel Fau joue dans *Par delà les marnonniers* au Rond-Point -> p. 40



Stanislas Nordey crée *Je suis Fassbinder* au TNS STasbourg et en tournée -> p. 27



Alain Françon met en scène *La mer* à la Comédie-Française -> p. 28



Jan Fabre reprend trois solos *Attends, attends, attends...* à la Bastille -> p. 32



Bénébar crée *Je vous écoute* au Théâtre Tristan Bernard -> p. 76



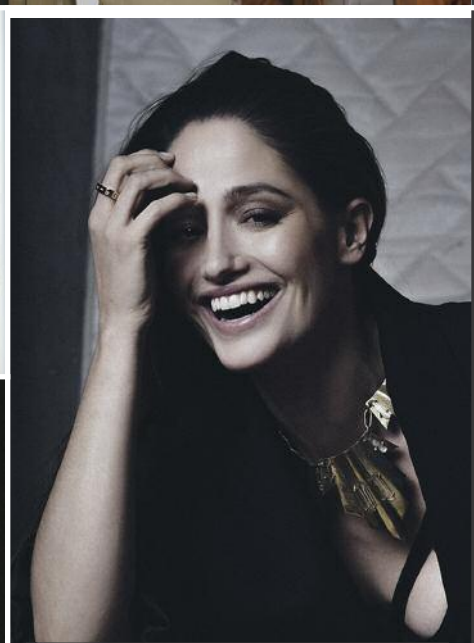
Patrick Chesnais joue dans *Une famille modèle* au Théâtre Montparnasse-> p. 80



Daniel Auteuil met en scène et joue *L'envers du décor*, au Théâtre de Paris -> p. 78



Dominique Valadié joue dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?* à l'Oeuvre -> p. 77



Marie Gillain joue dans *Constellations* au Petit Saint Martin -> p. 41



José Paul joue dans *Maris et femmes* au Théâtre de Paris -> p. 77



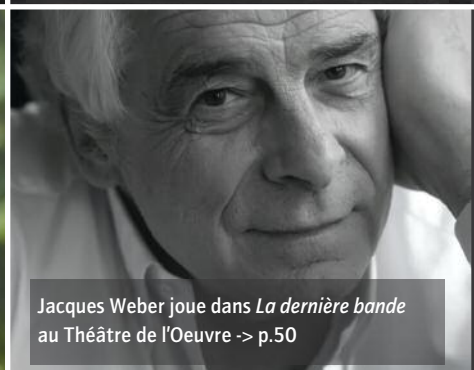
James Thiérée crée *La grenouille avait raison* à Carouge (Suisse) et en tournée



Romane Bohringer joue dans *The Events* à la Manufacture de Nancy -> p. 58



Marc-Antoine Le Bret joue son spectacle au République et en tournée -> p.72



Jacques Weber joue dans *La dernière bande* au Théâtre de l'Oeuvre -> p.50



Stéphane Guillon joue dans *Certifié Conforme* au Théâtre Dejazet -> p. 77

AUDREY AZOULAY NOUVELLE MINISTRE DE LA CULTURE

A l'occasion du remaniement ministériel du 11 février, Audrey Azoulay, ex-directrice financière et juridique du CNC et conseillère de François Hollande en Culture et communication depuis 2014, devient ministre de la Culture. Elle succède ainsi à Fleur Pellerin.



LE THÉÂTRE LIBERTÉ ET LE CNCDC DEVIENNENT SCÈNE NATIONALE

Le théâtre Liberté à Toulon dirigé par les frères Charles et Philippe Berling et le Centre National de Création et de Diffusion Culturelles de Châteauvallon viennent d'être réunis sous le label de scène nationale. Le projet de l'Union Châteauvallon-Liberté est pluridisciplinaire et rassemble spectacle vivant, cinéma, audiovisuel et arts numériques

GÉRARD POUMAROUX NOMMÉ À LA DIRECTION DE L'ARTCHIPEL

L'Artchipel, scène nationale de Guadeloupe, compte un nouveau directeur en la personne de Gérard Poumaroux, elle prend la direction du Carreau à Forbach. Il succède à José Pliya qui a démissionné en octobre 2015.

GÉRAUD DIDIER NOUVEAU DIRECTEUR DU MANÈGE

Ancien responsable de La Nef, fabrique des cultures actuelles à Saint-Dié-des-Vosges et directeur des affaires culturelles de la ville, Géraud Didier devient directeur du Manège, la scène nationale de Maubeuge.

EMMANUELLE BÉART QUITTE LE PROJET JE SUIS FASSBINDER

Engagée de longue date sur la nouvelle création de Stanislas Nordey, *Je suis Fassbinder*, Emmanuelle Béart a annoncé son départ du projet début février. Egalement artiste associée au Théâtre National de Strasbourg que dirige Stanislas Nordey, elle retrouvera toute l'équipe dès la saison prochaine. C'est la comédienne Judith Henry qui la remplace. (voir p. 27)

PALMADE AUX MOLIÈRES

Après deux éditions aux mantes des Molières, Nicolas Bedos passe la main. La cérémonie de la 28e édition sera animée par Pierre Palmade.



SULIANE BRAHIM ET ADELIN D'HERMY NOMMÉES SOCIÉTAIRES DU FRANÇAIS

Les deux comédiennes entrées respectivement à la Comédie-Française en 2009 et 2010 ont été élevées au statut de sociétaires en janvier dernier.

CYCLE DE LECTURES AU LOUVRE

Clément Hervieu-Léger a mis en place au Louvre un cycle de lectures de textes du XVIIIe dans l'esprit des salons de l'époque. Prochains rendez-vous : *L'Entretien d'un philosophe avec la maréchale de...*, de Denis Diderot, avec Elsa Lepoivre et Clément Hervieu-Léger, dimanche 20 mars à 16h. *Sémiramis*, de Voltaire, avec Adeline Chagneau, Loïc Corbery, Maria de Medeiros, Clément Hervieu-Léger et Daniel

FLASHCODES

Dans ce numéro de THÉÂTRAL MAGAZINE, vous trouverez un certain nombre de flash codes que vous pouvez scanner avec votre smartphone. Ils vous renvoient via internet vers les bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal et réalisées par la société Visioscène. Ce sont aussi des liens vers les billetteries des spectacles.



San Pedro, lundi 25 avril à 20h.
Les Liaisons dangereuses, de Cho-
derlos de Laclos, avec Loïc Corbery
et Marina Hands, lundi 23 mai à
20h. Réservation : 01 40 20 55 00

GILBERT DÉSVEAUX NOUVEAU DIRECTEUR DU BLANC-MESNIL

C'est le metteur en scène Gilbert Désveaux, connu pour ses collabo-
rations avec l'auteur Jean-Marie
Besset, qui prendra la direction du
théâtre du Blanc-Mesnil dès ce
mois de mars. Anciennement
connue sous le nom de Forum du
Blanc-Mesnil, cette scène conven-
tionnée avait été reprise par la
ville en 2014 pour en faire un
théâtre municipal. Pauline Sulak
première directrice de ce nouveau
théâtre a choisi de démissionner
en février.

LE RETOUR DE MOMO

Après une ouverture de saison à
guichet fermés, *Momo*, la pièce de
Sébastien Thiéry, avec Muriel
Robin, François Berléand et Sébas-
tien Thiéry revient à l'affiche au
théâtre de Paris du 13 mai au 2
juillet.

JEAN-LUC CHOPLIN QUITTERA LE CHÂTELET

L'actuel directeur du Châtelet,
Jean-Luc Choplin, en poste depuis
2004, a confirmé ce qu'il nous
avait dit dans le numéro de juillet
dernier (n°54) à savoir qu'il quit-
terait le théâtre au moment des
travaux. Ceux-ci doivent durer
près de deux ans, d'avril 2017 à
début 2019.



DES STARS À L'OPÉRA DE PARIS

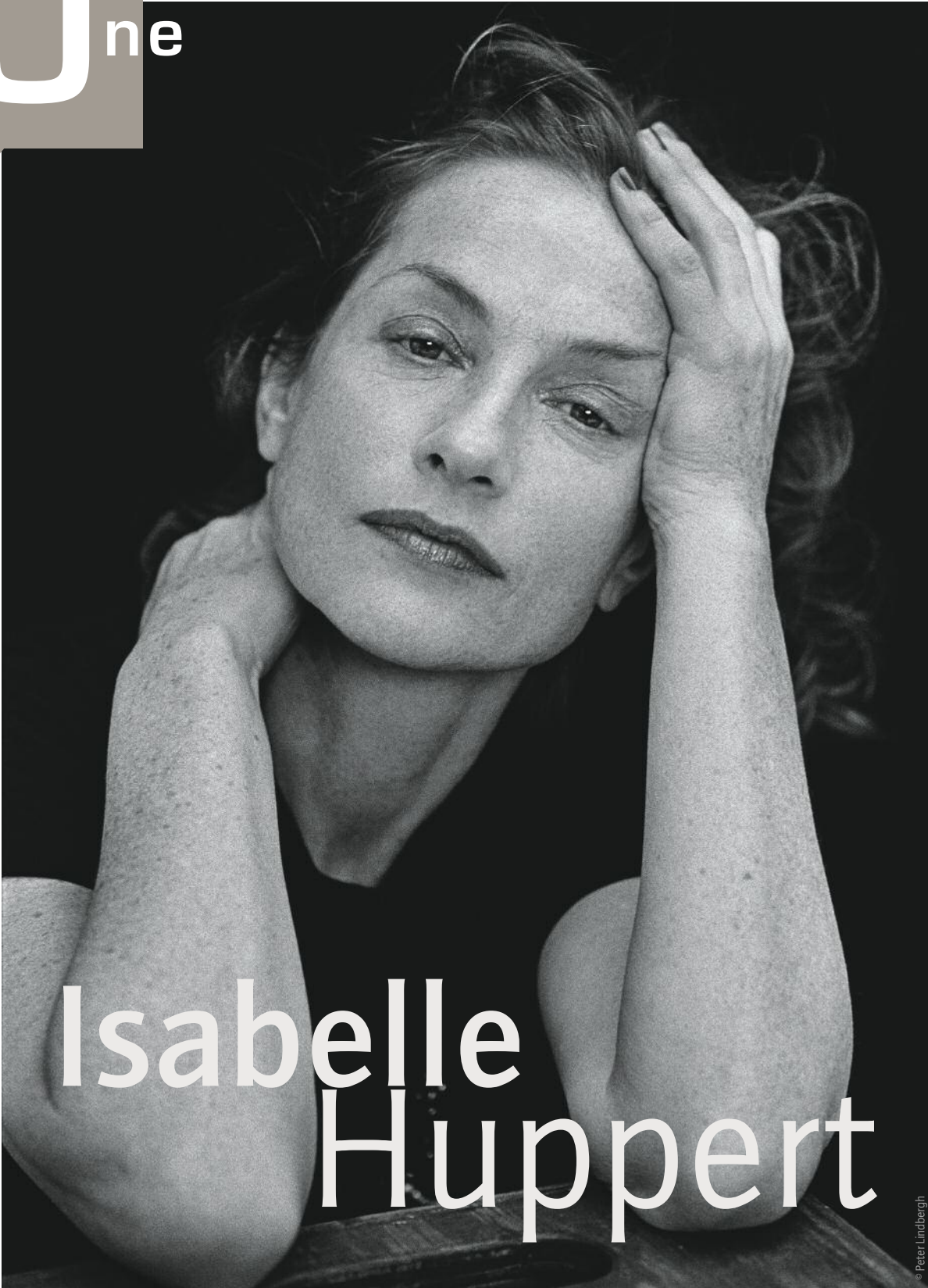
Pour sa prochaine saison 2016-
2017, l'Opéra de Paris a confié
des mises en scène d'opéras à des
metteurs en scène très en vogue
tels que Guillaume Gallienne ou
Thomas Jolly. Le premier mettra
en scène la Cendrillon de Rossini,
La Cenerentola. Côté danse, Ben-
jamin Millepied, dont la démis-
sion de la direction de la danse de
l'Opéra Garnier un peu plus d'un
an après sa nomination a fait cou-
ler beaucoup d'encre récemment,
dirigera quant à lui deux créa-
tions.

SOUPES À LA GRIMACE

Il y eut un temps où il était agréable
d'aller dîner chez des amis. Ce temps
est fini ! C'est le théâtre qui nous le
dit. Il y a eu le fameux *Dîner de cons*
de Francis Veber, où l'un des
convives, désigné à l'avance (et il
avait le physique lunaire de Jacques
Villeret à la création), servait de
bouffon malgré lui. Il y a eu *Un
dîner d'adieu* de Mathieu Delaporte
et Alexandre de La Patellière, où
l'invitation ressemblait à une mise à
mort perpétrée par Eric Elmosnino
en hôte impitoyable. Cette saison,
la série des repas qui tourne mal
offre de nouveaux épisodes. Florian
Zeller, dans *L'Envers du décor*, fait
entendre les pensées intérieures de
deux couples dont l'un reçoit l'autre
à dîner : ce n'est, dans la tête du per-
sonnage joué par Daniel Auteuil,
que concupiscence pour la femme
d'autrui ! Isabelle Le Nouvel, dans
Le Syndrome de l'Ecosse, fait elle
aussi se rencontrer à table deux
couples d'amis, et la soirée amplifie
les dégâts déjà entamés par l'usure
de l'amour chez ces anti-héros incar-
nés par Bernard Campan et Thierry
Lhermitte. Et l'on n'oublie pas *Qui a
peur de Virginia Woolf ?* d'Edward
Albee dont Dominique Valadié et
Vladimir Yordanoff viennent de res-
susiter la gigantesque et cauche-
mardesque scène de ménage !
Avant d'accepter une invitation à
dîner, méfions-nous. Il est peut-être
plus prudent de laisser tomber les
amis et d'aller au théâtre, même si,
au menu des salles parisiennes, les
soupes à la grimace chez les Fran-
çais bœuf carottes sont le plat de ré-
sistance de nos comédies.



Une



Isabelle Huppert

© Peter Lindbergh

Jouer *Phèdre(s)* à travers les siècles tel que l'envisage le metteur en scène polonais Krzysztof Warlikowski, c'est confronter à travers les époques et les cultures l'amour que porte une reine à son beau-fils, une femme à un enfant, une mère à son fils... Mais pas n'importe quel amour. On parle de désir, de chair, de tabou, d'interdit, d'impensable. C'est une femme, une mère qui doit affronter cette déchirure. Qu'elle y résiste ou qu'elle y succombe, qu'elle le confesse ou qu'elle se taise, elle n'échappe pas au destin réservé à ceux qui franchissent les interdits. *Phèdre* finira toujours mal parce qu'elle sait que son histoire est impossible.

Il fallait une actrice de la trempe d'Isabelle Huppert pour oser plonger dans les tourments de cette femme tels que narrés par Wajdi Mouawad, Euripide, Sénèque, Sarah Kane ou Racine. Autant de visions et d'écritures poétiques qui érigent le crime de *Phèdre* en tragédie. Pour Isabelle Huppert, seul le plateau et ce qui émanera des corps de *Phèdre* pourront faire émerger des réponses...

Phèdre(s), c'est *Phèdre* au pluriel. Qu'est-ce que ce "S" représente pour vous ?

Isabelle Huppert : (*Rire*) Cela représente un travail titanesque. Ça représente ce que c'est, c'est-à-dire plusieurs *Phèdre*, celle de Sarah Kane dans *L'Amour de Phèdre*, la *Phèdre* de Wajdi Mouawad inspirée d'Euripide et de Sénèque qui fait le lien avec la *Phèdre* de Sarah Kane, et le discours d'Elizabeth Costello - l'héroïne du roman de JM Coetzee - sur l'influence des Dieux sur les humains. Ces différentes *Phèdre* ce sont au fond toutes les femmes du monde et le désir dans tous ses états, dans toute sa violence. On part de *Phèdre* pour aller vers une représentation universelle de la femme, du désir, du manque, de l'abandon que Wajdi Mouawad nous fait ressentir de manière concrète à travers les thèmes de

l'exil, du déracinement et de la confrontation au massacre.

Ce sont plusieurs *Phèdre* racontées à travers des histoires différentes mais dont l'issue est toujours la même.

C'est l'amour et la mort, Éros et Thanatos. Dans le film *Médée miracle* (2007), Tonino de Bernardi revisitait le mythe de Médée pour en faire un personnage contemporain qui transformait son crime en compassion pour l'humanité. Il y avait une volonté de rédemption à travers l'idée de se consacrer à l'amour des autres, et particulièrement des enfants puisqu'elle venait de tuer les siens. De même dans la version que nous propose Krzysztof Warlikowski, la femme d'Elizabeth Costello accède, elle, à la réflexion, à l'analyse, à la connaissance. Elle n'est plus soumise à ses sentiments. Elle ne subit pas le désastre de ses passions.

Sarah Kane a intitulé sa pièce *L'amour de Phèdre*. Comment caractérisiez-vous cet amour qu'elle éprouve pour Hippolyte ?

Un amour fou, irréprouvable, destructeur, meurtrier et morbide car c'est un désir interdit. Bien que Hippolyte ne soit pas son fils et elle le dit souvent : c'est son beau-fils, c'est le fils de son mari. Mais sa jeunesse est insolente ; maintenant on n'en ferait pas toute une affaire ! Je suis emportée par le travail avec Warlikowski que je retrouve trois ans après *Un tramway*. Le travail avec lui apporte toutes les réponses aux questions que l'on peut se poser, une réponse physique et non pas théorique. C'est complètement viscéral. On joue la folie du désir, le désespoir, l'enfance aussi et c'est ainsi qu'on accède un peu à une sorte de portrait universel de la femme.



“

Avec Warlikowski, le plateau devient un terrain de jeu infini où tout est permis. Avec lui, je me sens libre...

Dans certaines versions, Phèdre parle beaucoup et n'agit pas ; dans celle de Sarah Kane, elle parle peu et consomme son amour avec Hippolyte. Y a-t-il une ou plusieurs Phèdre ?

Oui, il y en a plusieurs car leurs langages sont différents : plus lyrique chez Wajdi Mouawad, plus sec chez Sarah Kane, plus littéraire chez Costello.

Dans la Phèdre de Sarah Kane, le spectateur affronte avec elle sa solitude, sa folie, sa honte, sa transgression, le scandale de cette passion.

C'est une Phèdre surprenante qui ressemble aussi aux héroïnes de Sarah Kane.

La langue de Sarah Kane impose sa mise en espace du texte. Nous étions peu à peu arrivés à cela avec Claude Régy, dans *4:48 Psychose*, à cette fixité. De jour en jour le mouvement se suspendait. Et les mots

flottaient dans l'espace, avec toute leur force, leur violence.

Et nous éprouvons la même chose ici. Peu à peu. La beauté de la langue de Sarah Kane, son étrangeté, cette langue concrète et abstraite prend toute sa force dans une forme d'immobilisme.

Comment les différentes Phèdre vont-elles s'articuler dans le spectacle ?

Je pense qu'elles vont s'enchaîner naturellement, se répondre, se faire écho.

Y aura-t-il un fil conducteur dans cette compilation de propositions ?

Bien sûr, le fil conducteur c'est Phèdre et son histoire et ses différentes représentations selon les époques. Elle s'incarne différemment à travers des langues différentes. Et c'est un travail passionnant. C'est exactement pour ça que j'aime me lancer dans ce genre d'aventure avec Warlikowski. Je sens qu'il sait où il va

alors même qu'il donne très peu d'éléments. Il a d'abord parlé d'Euripide et de Sénèque, et Wajdi Mouawad est entré en scène avec un texte très fort et assez différent de la proposition de départ même s'il a gardé une Phèdre antique. Je découvre cette nouvelle vision. Le plateau avec lui devient un terrain de jeu infini où tout est permis. A chaque répétition on a l'impression de naître. Et surtout on est ensemble. On fabrique quelque chose ensemble. Si ce n'est pas ça le théâtre, quel intérêt ? Avec lui, je me sens libre.

Warlikowski évoque le film *Mort à Venise*. Comme *Phèdre*, c'est une œuvre qui sublime une interdic-

tion inacceptable dans la vie. Dans le cas de Phèdre c'est l'inceste, dans celui de *Mort à Venise* la pédophilie.

Le théâtre ça doit être le lieu de l'inavouable. C'est un espace de liberté. Warlikowski attend cela aussi du théâtre : qu'il soit un peu scandaleux. Et il l'est souvent avec lui. Et ça ne me déplaît pas, c'est comme un rêve éveillé.

Comment travaillez-vous avec lui ?

Le talent particulier de Warlikowski c'est de nous donner la possibilité de partir dans tous les sens, vers la folie, le chuchotement, le hurlement et d'accéder à des régions de nous-mêmes complètement intimes qu'on ne s'autorise pas si souvent que ça ni au théâtre ni au cinéma. Je sors des répétitions exsangue, épuisée et en même temps avec le sentiment que le plateau m'appartient. Le travail va assez vite alors que c'est vraiment un gros spectacle avec beaucoup de situations, des pavés de textes. A travers ce que nous lui proposons, il voit très vite ce qu'il veut ou ce qu'il ne veut pas. Et puis c'est un spectacle qu'il avait envie de faire depuis longtemps.

C'est lui qui vous l'a proposé ?

Oh oui ! J'aurais pu imaginer jouer la *Phèdre* de Racine mais jamais dans cette forme là même si le spectacle se termine par deux longs monologues de Racine !

De toutes les grandes héroïnes tragiques que vous avez interprétées, comme Médée, Jeanne d'Arc, ou Phèdre, laquelle vous émeut le plus ?

Phèdre sans doute. Médée tue ses enfants mais elle est dans la révolte ; Phèdre est dans l'abandon, le retour à l'enfance, elle est mille visages à la fois. C'est sans doute la plus émouvante.

L'année dernière, vous jouiez encore *Les Fausses Confidences* de Marivaux dans la mise en scène de Luc Bondy. Il nous a quittés en novembre dernier. Quel souvenir gardez-vous de lui ?

Nous pensions tous qu'il était invincible. Il était la vie même, l'intelligence même, tellement intuitive. Et cette vie il la célébrait dans le geste théâtral. Et cette intelligence elle traversait tous ses spectacles.

Je viens de découvrir le film qu'il a tourné à partir des *Fausse Confidences* : il est magnifique d'invention, de malice, de poésie. C'est un grand film d'un grand cinéaste qui s'appelle Luc Bondy.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Phèdre(s)*, Wajdi Mouawad, Sarah Kane, J.M. Coetzee
mise en scène Krzysztof Warlikowski,
avec Isabelle Huppert, Agata Buzek,
Andrzej Chyra, Alex Descas, Gaël Kamilindi, Norah Krief, Rosalba Torres Guerrero

> 1/03 au 13/05, Odéon-Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40,

> 27 au 29/05, Comédie de Clermont-Ferrand

> 9 au 18/06, Barbican London & LIFT (Angleterre)

> 26 et 27/11, Grand Théâtre du Luxembourg

> 9 au 11/12, Théâtre de Liège (Belgique)

Repères artistiques

Théâtre

La Véritable Histoire de Jack l'éventreur, d'Elisabeth Huppert, mes de Caroline Huppert

Pour qui sonne le glas, d'Ernest

Hemingway, mes de Robert Hossein

On ne badine pas avec l'amour, d'Alfred de Musset mes Caroline Huppert

Un mois à la campagne, d'Ivan

Tourgueniev, mes de Bernard Murat

Mesure pour mesure, de William

Shakespeare, mes de Peter Zadek

Jeanne au bûcher, de Paul Claudel et

Arthur Honegger, mes de Claude Régy

Orlando, de Virginia Woolf, mes de Bob Wilson

Médée, d'Euripide, mes de Jacques Lassalle

4.48 Psychose, de Sarah Kane, mes de

Claude Régy

Hedda Gabler, d'Henrik Ibsen, mes

d'Éric Lacascade

Quartett, d'Heiner Müller, mes de Bob Wilson

Le Dieu du carnage, de et mes de

Yasmina Reza

Un tramway, d'après *Un tramway*

nommé *Désir* de Tennessee Williams, mes de Krzysztof Warlikowski

Les Bonnes, de Jean Genet, mes de

Benedict Andrews à Sydney, avec la Sydney Theatre Company

Les Fausses Confidences, de Marivaux, mes de Luc Bondy

Krzysztof Warlikowski

3000 ans de Phèdre

Après le portrait de Blanche Dubois dans *Un tramway*, cette femme-enfant soupçonnée d'avoir détourné deux de ses jeunes élèves, Krzysztof Warlikowski nous entraîne dans l'espace mental de Phèdre. Personnage mythique, symbolique de la belle-mère amoureuse de son beau-fils auto-condamnée pour ses pensées interdites, Phèdre prend plusieurs visages, éprouve le temps et les cultures mais n'échappe jamais à son destin.

Théâtral magazine : Le point de départ du spectacle, est-ce une Phèdre plus qu'une autre ?

Krzysztof Warlikowski : C'était la Phèdre d'Euripide, puisque j'ai beaucoup travaillé sur les Grecs et que leurs textes constituent la source du théâtre pour moi comme pour Sénèque et pour Racine. Donc, je voulais aller à la source en passant par le contemporain. C'est pourquoi j'ai demandé à Wajdi Mouawad une réécriture d'Euripide et de Sénèque, et on a aussi la Phèdre de Sarah Kane et le discours d'Elizabeth Costello extrait du roman de JM Coetzee.

Ça évolue d'un auteur à l'autre mais finalement l'histoire ne change pas ; ça se termine toujours pareil.

Ça évolue effectivement : chez Euripide, elle n'a même pas le courage de dire à Hippolyte qu'elle l'aime. Chez Sénèque et Racine, il n'y a toujours pas de rencontre.

Donc on commence par la pureté, et 3000 ans plus tard, avec Sarah Kane, on arrive à la fellation, à la bouche salie.

Wajdi Mouawad a donc écrit pour vous une adaptation des versions d'Euripide et de Sénèque. Comment a-t-il imaginé Phèdre ?

La Phèdre de Wajdi, elle, vient du Liban et elle accentue l'écart entre Euripide et Racine : d'un côté, il y a le côté antique, erratique et barbare d'Euripide. et de l'autre le top de l'ornement de Racine qui écrit pour la Cour de Louis XIV.

La version de Sarah Kane est sans conteste la plus bouleversante.

Oui. Sarah Kane dit que l'amour est un camp de concentration. On ne sait pas ce qui se passe dans la tête de sa Phèdre. Elle se cache derrière ses répliques. Elle reste consciente, mais elle ne parle finalement pas. Elle se retient jusqu'à la mort. Alors que la Phèdre de Wajdi Mouawad parle, la douleur lui fait dire des

choses qu'elle ne pourra plus effacer. Qu'est-ce qui vous intéresse chez Phèdre ?

Il n'y a pas une Phèdre, il y a des Phèdre, il y a 1000 Phèdre. Au cinéma, dès lors qu'on montre une femme mature amoureuse d'un garçon plus jeune, on parle de Phèdre. C'est la même chose que je fais. Ça dépasse l'histoire d'une belle-mère et de son beau-fils. Et d'ailleurs, personne, même Sarah Kane, ne donne l'âge d'Hippolyte. On est dans une zone mentale qui n'a rien à voir avec la société et l'ordre de la société qui nourrit nos peurs, nos nostalgies, nos propres interdits. Et il n'y a que l'art et que certains artistes qui peuvent y toucher sans dégoûter la société ou sans se faire punir par elle : cela a donné des oeuvres sublimes comme *Mort à Venise*, ou *Lolita*...

Qui est Hippolyte pour vous ?

Selon les auteurs, on a des Hippolyte complètement différents. Celui de Wajdi Mouawad n'a rien à voir



© Bartek Wazucha

avec celui de Sarah Kane, celui de Racine, celui de Sénèque ou celui d'Euripide. C'est une figure pas tellement définie et qui donne envie d'inventer. Sur scène, il devient une projection de la pensée de Phèdre, donc il peut être très différent. C'est inépuisable. Il n'y a pas une seule possibilité d'Hippolyte, comme il n'y a pas une seule possibilité de Phèdre.

Que demandez-vous à Isabelle Huppert ?

D'être honnête avec elle-même, d'aller à l'essence même du personnage. Je cherche tout simplement la femme.

Propos recueillis par HC

■ *Phèdre(s)*, Wajdi Mouawad, Sarah Kane, J.M. Coetzee, mise en scène Krzysztof Warlikowski, avec Isabelle Huppert

> 1/03 au 13/05, Odéon-Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40,

> 27 au 29/05, Comédie de Clermont-Ferrand

> 9 au 18/06, Barbican London & LIFT (Angleterre)

> 26 et 27/11, Grand Théâtre du Luxembourg

Eric Delcourt

aime les situations d'urgence

Il rend d'emblée hommage à son complice adaptateur, co-metteur en scène et directeur du Théâtre Fontaine, Dominique Deschamps. *"Un grand monsieur de théâtre que je retrouve pour la cinquième fois et qui m'a proposé ce texte de Neil Simon."* Eric Delcourt, à qui l'on doit deux méga tubes *Hors Piste* et *La Sœur du grec* entre autres, est ravi de se retrouver au centre d'une pièce chorus : **Rumeurs**. Au Fontaine, justement.

Théâtral magazine : Pourquoi ne pas jouer l'adaptation de la pièce par Jean Poiret, créée en 1991 ?

Eric Delcourt : Jean Poiret avait francisé l'action en la situant à Paris. Dominique Deschamps est revenu à une adaptation plus "copier-coller" de Neil Simon, en resituant l'action dans le milieu newyorkais de l'époque. La pièce se joue depuis 40 ans à Broadway !

Votre équipe sur scène, est-elle annonciatrice d'un retour des familles de théâtre ?

Actuellement, il y a beaucoup de spectacles seuls en scène et on a un peu oublié notre capacité à jouer ensemble. Autrefois il y avait cet esprit de famille, comme avec la troupe de Maillan, Poiret, Serrault, ces joyeux drilles que l'on retrouvait dans les films. Ils avaient cet esprit de convivialité. Nous sommes une génération de comédiens, pas spécifiquement bankables, mais avec l'envie de créer une troupe comme il n'y en a plus trop de nos jours. Une aventure très collégiale. Je découvre de nombreux partenaires, dont cer-

“ C'est une farce policière dans laquelle le public devient témoin...”

tains viennent de la Troupe à Palmade, mais aussi je retrouve de nombreux camarades. Une belle équipe.

Vous jouez ensemble et vous jouez longtemps ! Un défi...

Je ne me suis jamais lassé, même après plus de 1000 représentations de *Hors piste* ou 1500 de *La Sœur du Grec*. Il y a un tel engouement à faire rire ! Nous sommes à une époque où les jeunes générations, qui vivent sous le coup de la télécommande, sont moins aptes au spectacle vivant. Les autres générations qui avaient l'habitude de venir au théâtre ont perdu leurs repères, leurs acteurs parfois ne jouent plus qu'en province, il y a de plus en plus de spectacles donc la sélection est difficile. Mais le public est fidèle au théâtre Fontaine.



Cette comédie est-elle dans le genre de celles que vous écrivez ?

C'est une comédie américaine, comme dans les années 50, réadaptée au goût du jour sans en perdre le sel. Une pièce de portes qui claquent, une pure farce un peu survoltée, un peu surjouée. Il y a une situation critique, d'urgence, ce qui est toujours le plus drôle. Pour écrire mes spectacles, j'ai beaucoup vu de pièces et de films en amont, étudié leur construction, les narrations, les structures grammaticales. J'aime le dialogue, le phrasé.

Dans *Rumeurs*, tout est précis comme une pièce d'horlogerie suisse avec beaucoup d'inventivité. C'est une farce policière dans laquelle le public devient témoin et regarde comment les protagonistes vont évoquer des rumeurs, mentir pour s'en sortir. Sans vulgarité, sans politique, une vraie comédie pour se détendre.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Rumeurs, une farce de Neil Simon, mise en scène d'Eric Delcourt et Dominique Deschamps*

Théâtre Fontaine, 10 rue Pierre Fontaine 75009 Paris, 01 48 74 74 40, jusqu'au 02/07

CYRANO DE BERGERAC

Théâtre de la Porte Saint-Martin - Paris

Philippe Torreton

La béance amoureuse de Cyrano

Il devait jouer *Othello* de Shakespeare mais le metteur en scène Luc Bondy nous a quittés fin novembre. A la place, Philippe Torreton reprend le *Cyrano* créé il y a deux ans dans la mise en scène de Dominique Pitoiset. Coïncidence ? Il joue au théâtre de la Porte Saint-Martin où la première de la pièce a eu lieu en 1897.

Théâtral magazine : Dominique Pitoiset a transposé l'histoire de nos jours et dans un asile. Est-ce parce qu'aujourd'hui ce serait le seul endroit où on pourrait parler librement ?

Philippe Torreton : Oui, parce qu'on vit une époque très policée. On a une société médiatique qui correspond à la société politique et qui s'est coupée de la base ; on a peur du direct et on le contrôle de plus en plus, on se cache derrière des pseudos sur les réseaux sociaux. La démocratie, la libre expression, la libre pensée sont des valeurs difficiles à défendre.

Peut-on dire que vous avez en commun avec Cyrano un franc-parler ?

Peut-être mais le vrai Cyrano (Savien Cyrano de Bergerac) a beaucoup souffert de sa liberté d'être y compris de sa liberté sexuelle puisqu'il était vraisemblablement homosexuel et que l'homosexualité était encore passible de peine de mort au XVII^e siècle. Mais pour moi ce ne sont pas les points communs qui comptent : j'ai pris un pied énorme à jouer Richard III et j'espère que je ne lui ressemble pas (*rires*). Ce qui compte c'est de me sentir investi d'une parole et de faire entendre cette indépendance d'esprit tous les soirs.

Qu'est-ce qui fait que Cyrano a le courage de dire ce qu'il pense ?

Cela a peut-être à voir avec une certaine forme de béance amoureuse. Cela doit être très dur de se savoir laid. Ça me bouleverse quand il dit à Roxane "Ma mère ne m'a pas trouvé beau". Cela ne doit pas être simple

quand votre mère vous renvoie une image de laideur et d'insatisfaction. Ce sentiment d'être interdit d'amour doit le pousser à trouver des exultations ailleurs, car comme dit Brel, "il faut bien que le corps exulte". Pour lui, ça passe par le verbe, la poésie, l'écriture de ses expériences, le fantastique quand il raconte le voyage dans la Lune, par le courage physique aussi.

Cette incapacité à être aimé va lui faire inventer un monstre pour vivre une histoire d'amour avec Roxane.

Pour vivre cette histoire, il a trouvé un fournisseur d'accès en la personne de Christian. Avec *Roméo et Juliette*, ce sont les deux plus grands ratages amoureux du théâtre. Et en même temps dans cette pièce, on y meurt, on y écrit les plus belles pages d'amour, on dit les vers les plus drôles et les plus beaux, c'est d'une lucidité incroyable : il dit que "la crédulité de l'amour propre est telle que Roxane croira que c'était écrit pour elle". Avec le *Dom Juan* de Molière, je trouve que ce sont les pièces les plus shakespeariennes qu'on ait en France.

Jouer ici à la Porte Saint-Martin, cela a du sens pour vous ?

Oui. On fait un spectacle qui marche, on a une troupe qui s'entend bien, tous les acteurs veulent continuer et on doit pourtant arrêter à cause des contraintes du théâtre public. D'où l'importance des liens entre les théâtres public et le privé.

Propos recueillis par HC

■ *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand, mise en scène de Dominique Pitoiset, avec Philippe Torreton...

Théâtre de la Porte Saint-Martin 18
Boulevard Saint-Martin 75010 Paris,
01 42 08 00 32



Gypsy Snider

Une performance très humaine

10 ans après sa création et une tournée à travers 25 pays, le spectacle *Traces* de la compagnie circassienne des 7 doigts de la main est visible à Paris jusqu'à fin avril. Pour la metteuse en scène Gypsy Snider, ce spectacle est fondateur de la philosophie du groupe.



Créé en 2006, *Traces* est le deuxième spectacle de la compagnie. A l'époque le 11 septembre n'était pas si loin et il a directement influencé les artistes canadiens. "C'était aussi le début des discussions à propos du réchauffement de la planète et les gens qui jouent dedans sont mille fois plus présents et investis dedans". Une victoire pour les 7 artistes membres de la compagnie. **Car le message de *Traces*, c'est que l'humanité est capable de se sortir des pires situations.** "Par rapport à tous les défis qui se présentent à nous en tant qu'êtres humains, c'est une façon de dire que tout est possible. Le sens qu'on donne à sa vie, on le retrouve dans les traces qu'on laisse entre soi ; tout ce qu'on fait marque forcément quelqu'un, quelque chose, une communauté, une famille et même si on ne le décide pas. Moi, je me suis efforcée de penser ma vie de manière à ce que mon comportement et ma créativité quotidienne aient un effet positif sur les gens". Cela passe par l'émotion. "J'ai presque 46 ans et deux enfants, et pour moi la relation entre la créativité et l'émotion est très présente".

Dans le spectacle, tout est fait comme si c'était la dernière heure à vivre. "On commence par une exposition des chorégraphies extrêmes de tous les artistes. Et juste après, on leur de-

mande de se présenter, de donner leur nom, de raconter d'où ils viennent et de dire quelque chose qu'ils aiment. De se présenter simplement, ça prouve qu'on est avant tout comme tout le monde. Alors que souvent les performances qu'on est capable de faire nous rendent presque inhumains aux yeux du public". Une façon aussi de montrer que le spectacle vivant est une expérience humaine. Or le cirque aurait tendance à entretenir le rapport au virtuel. "On commence de façon tellement spectaculaire qu'on est content ensuite d'établir un lien sincère avec le public". C'est pourquoi ces anciens du Cirque du Soleil tiennent tellement à ne pas compter plus de 7 membres. "On n'a pas envie que la compagnie s'agrandisse. On a envie surtout de continuer à être créateurs jusqu'à la fin de nos jours, à être inspirés et à inspirer les autres".

Propos recueillis par HC

■ *Traces*, par la Compagnie des 7 doigts de la main, mise en scène de Gypsy Snider Bobino, 14-20 rue de la Gaité 75014 Paris, 01 43 27 24 24, jusqu'au 23/04

LA CANDIDATE

La Michodière - Paris

Amanda Lear



Elle est superbe dans son nouveau look de femme politique à la Christine Lagarde ! Amanda Lear, cheveux courts, collier raz-de-cou sur veste stricte est toujours aussi sexy. Avec *La Candidate*, ses affiches de campagne envahissent le métro parisien et sa déclaration politique fait près de deux millions de vues sur le net. **Cette suite du très culte *Panique au ministère* est à l'affiche du théâtre de la Michodière.**

Théâtral magazine : Que va-t-on découvrir dans cette suite de *Panique au ministère* ?

Amanda Lear : J'ai attendu que ce soient les présidentielles bientôt pour être dans l'actualité et ne pas enchaîner *Panique 1* et *Panique 2*. Cette idée de candidate à l'élection présidentielle sans programme est très rigolote. Nous avons repris la même équipe de comédiens, les personnages ont évolué ! Quand le rideau se lève, je suis ministre des Sports dans un ministère redécoré de photos de Dieux du stade ! Tout le troisième acte, je suis en maillot de bain pour bronzer dans mon bureau sous une lampe !

Aimeriez-vous vous écrire vos propres rôles ?

C'est une chance formidable d'avoir des auteurs qui me font du sur-mesure. Toutes les actrices en rêvent, et moi tout ce que je joue a été écrit pour moi ! Ils me connaissent bien et savent ce que je peux faire ou pas, mon débit vocal, mes vanes, ma voix. Et je les aide un peu en rajoutant quelques bons mots. Ce qui fait rire mes auteurs Jean Franco et Guillaume Mélanie, c'est de me faire parler racaille, être politiquement incorrecte. Mais je ne me vois pas m'écrire un rôle, comme le faisait Maria Pacôme. Peut-être un jour lorsque l'on pensera à un one-

woman-show... C'est très différent de balancer des vanes comme ça, et bâtir toute une pièce.

Vous avez su prendre votre place et la tenir dans ce métier de comédienne. Ce n'était pas évident ?

Il y avait un créneau à prendre. Toutes les Jacqueline Maillan, Micheline Dax, Sophie Desmaret avaient disparu. Chantal Ladesou essaye, mais est malheureusement prisonnière de son personnage, très drôle d'ailleurs, mais difficile pour d'autres rôles. Venir au théâtre, cela trainait depuis des années ; Jérôme Savary me l'avait proposé. Je savais que c'était très mal payé, très fatigant, donc je repoussais. J'étais bien à la télé italienne. J'y suis presque venue à contrecœur...

Quel accueil vous a réservé la profession ?

Tout le monde attendait au tournant la reine du Disco. Sachant cela, comme j'ai ma fierté, je ne voulais pas décevoir. C'était comme si on jetait quelqu'un ne sachant pas nager dans une piscine ! On m'a jetée dans le théâtre de la Porte Saint Martin et ses 1200 places et on m'a dit : "joue !". On veut que je fasse rire, je vais être cataloguée comme la rigolote de service ! Dans *Divina*, Michel Fau a été bluffé par la scène d'émotion que je jouais. Michel Bouquet, Robert Hirsh m'ont vue et appréciée. C'est très flatteur. Line Renaud trouve que nous avons le même emploi ! Ça, ça m'a foutu un coup !

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *La Candidate*, de Jean Franco, Guillaume Mélanie, avec Amanda Lear...
La Michodière, 4 bis Rue de la Michodière 75002 Paris, 01 47 42 95 22

DIDIER BÉNUREAU **ET LES COCHONS DANS L'ESPACE**

Théâtre Antoine - Paris

Didier Bénureau *en chantant*



@ Jean Tholance

A cet ancien enfant de chœur, on ne donnerait pas le bon Dieu même après une confession. Après avoir triomphé fin 2015 au théâtre du Rond-Point, Didier Bénureau reprend son spectacle de sketches poil à gratter au théâtre Antoine. Toujours avec ses "Cochons", sa bande de musiciens aussi barrés que lui. Ses fans retrouveront avec joie *Chanson pour Morales*, la belle-mère, et également de nouveaux personnages comme ce bobo issu d'une gauche flottante.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui a changé dans le spectacle depuis sa création en 2014 au théâtre Dejazet ?

Didier Bénureau : On a supprimé plus de la moitié du spectacle et on propose des sketches inédits. J'ai l'impression qu'il est plus ramassé, énergique, c'est ce qu'on me dit, je ne m'en rends pas compte. Il dure 1 heure 50, mais ça passe vite, les gens me le disent. Les tableaux sont très diversifiés.

Vous y jouez de la guitare.

Oui, dans le précédent, je jouais du ukulélé. Ma passion pour la guitare remonte à longtemps, j'avais 15 ans. J'ai joué de la guitare électrique, j'ai fait partie de groupes et j'ai tout lâché quand j'ai décidé d'être comédien. J'ai même vendu ma dernière guitare. C'est revenu dans le spectacle presque sans que je m'en rende compte, j'ai écrit des personnages qui chantaient, donc il fallait de la musique pour les accompagner. J'ai racheté une guitare. Pour me moquer des chansons catholiques, j'ai acheté un ukulélé. Après j'ai voulu me moquer des chansons de l'ar-

mée, donc j'ai fait *Morales*.

Et la chanson ?

Là aussi, c'est venu petit à petit. En écrivant des sketches, je me suis dit qu'elle pouvait être un bon support, comme la chanson sur la gauche flottante, c'est à dire la gauche de droite interprétée par un bobo qui n'a plus d'autorité auprès de ses enfants.... Je pouvais tirer à boulets rouges sur la gauche. La chanson a un côté léger, court, bref. Je fais aussi un chanteur ringard qui chante le blues de la misère. Au début du spectacle, il y a également un sketch avec un émissaire européen sur les Grecs et leur dette. J'essaie de trouver des biais, des tangentes, pour aborder certains sujets. Je ne veux pas régler des comptes de façon trop réaliste.

Pourquoi aviez-vous besoin de vous entourer ? Nous on vous préfère seul...

J'avais envie d'avoir de vrais musiciens sur scène au lieu d'une bande son. Je dis que je suis passé du noir et blanc à la couleur. Je sais qu'il y a des personnes, certaines me connaissent bien, qui me préfèrent

seul sur scène. Moi, j'y prends beaucoup de plaisir et j'ai l'impression que c'est partagé par le public.

Pourquoi les Cochons ?

J'avais pensé à eux pour mon best of à l'Olympia. L'un de mes meilleurs amis, le batteur, joue avec eux, nous nous étions croisés. Je ne voyais qu'eux.

Comment travaillez-vous avec Dominique Champetier, le metteur en scène ?

Les Cochons se plient à nos demandes. J'aimerais qu'ils interviennent davantage, mais mes sketches sont assez fermés. Ils ne doivent pas intervenir pour intervenir. Cela casserait le rythme. Ils interviennent entre les sketches, leur musique est un plus.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Didier Bénureau et les cochons dans l'espace, mise en scène Dominique Champetier
Théâtre Antoine, 14 boulevard de Strasbourg 75010 Paris, 01 42 08 77 71, jusqu'au 7/05*

Patrick Pineau

mélange les genres

Fraîchement nommé artiste associé au nouveau Théâtre-Sénart, Patrick Pineau met en scène *L'Art de la comédie*, une pièce tardive d'Eduardo de Filippo, pour interroger les liens qui se nouent entre le théâtre et la politique.



Théâtral magazine : Comment est née l'envie de monter *L'Art de la comédie* ?

Patrick Pineau : Il m'a paru pertinent, en tant qu'artiste associé au Théâtre-Sénart, de débiter ce mandat avec une pièce qui soulève des questions essentielles : quelle est la place d'un acteur dans la société ? Quel rapport le théâtre entretient-il avec le pouvoir ? Pourquoi un spectateur se rend-il au spectacle ? En quoi puis-je être utile à mon pays ? C'est le moment de faire le point, l'actualité politique nous y incite. Par ailleurs, pour des raisons sentimentales, Eduardo de Filippo est un homme de troupe, un enfant de la balle ; comme moi qui fut baigné dans cette atmosphère plus jeune. J'avais envie de lui rendre hommage.

Quelle est la particularité de son écriture selon vous ?

Les pièces d'Eduardo de Filippo paraissent très simples à la première lecture. Mais c'est sur le plateau que les choses se compliquent... Elles évoquent des sujets de fond lors de petites digressions, comme ça, en

passant. Et le metteur en scène ne peut les ignorer. On a l'impression qu'il est question du théâtre, alors qu'il s'agit en fait des pauvres, puis de la dignité... Son écriture ressemble aux couches d'un oignon que l'on pèle. Quant au plan stylistique, sa langue fuse à une vitesse ahurissante, c'est très plaisant.

Partagez-vous avec lui l'idée selon laquelle le faux peut être plus que le vrai ?

Oui, bien sûr, sinon je ne ferais pas ce métier. Une représentation du réel sur un plateau de théâtre a souvent bien plus de sens que le réel lui-même.

Pourquoi avez-vous choisi une scénographie dépouillée, alors que la pièce se passe dans un village ramassé ?

Dans le prologue de *L'Art de la Comédie*, Eduardo de Filippo dit : "Pour faire du théâtre, il ne me faut pas grand-chose". J'ai suivi ce précepte, scrupuleusement. Je trouve magnifique de parvenir à monter un spectacle avec trois bouts de ficelle ; pratiquer un théâtre de tréteaux en somme, sans trop de décors. L'imagi-

nation du spectateur s'en trouve bien plus stimulée.

Vous n'avez pas eu envie de jouer dans la pièce ?

Non. Je joue souvent mais cette fois j'avais envie de regarder. Jouer ne m'aurait pas donné le recul dont j'avais besoin : cette pièce est trop complexe.

Pensez-vous, comme le suggère l'auteur, qu'il existe un antagonisme fondamental entre le monde du théâtre et celui de la politique ?

Oui et non. Eduardo de Filippo montre plutôt comment le rôle de l'un et de l'autre peuvent s'inverser. En l'occurrence, et contre toute attente, l'homme de théâtre joue moins la comédie que l'homme politique. Je crois que ce constat est toujours d'actualité.

*Propos recueillis par
Igor Hansen-Love*

■ *L'Art de la comédie*, de Eduardo de Filippo, mis en scène par Patrick Pineau. Du 1^{er} au 5/03 Théâtre Dijon Bourgogne, le 8/03 à Epernay ; en tournée de novembre 2016 à février 2017

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRESLes Célestins - Lyon
et tournée

François Marthouret

improbable Lechat

Lorsque j'ai découvert que François Marthouret allait jouer Isodore Lechat dans *Les affaires sont les affaires*, j'ai d'abord cru avoir mal lu. Rappelons à ceux qui ne connaissent pas cette féroce charge d'Octave Mirbeau que Lechat est un margoulin de haut vol. **Comment raccorder le caractère de cette fripouille à la noblesse et l'aménité de François Marthouret ?**

Difficile, pour qui se souvient de lui, si pur, si lumineux, dans *Timon d'Athènes*, de Shakespeare, premier spectacle de Peter Brook aux Bouffes du Nord (1974), de l'imaginer en nouveau riche cynique et brutal. Mon étonnement l'amuse : *"Quand Claudia Stavisky m'a proposé le rôle, j'ai été aussi surpris que vous l'êtes aujourd'hui. Moi, bouffonne-t-il, l'héritier direct de Gérard Philipe et James Mason, en Isidore Lechat ? D'ailleurs, à cette étape du travail, je ne suis toujours pas convaincu que Claudia ait fait le bon choix..."* Il laisse fuser un petit rire moqueur.

Il est vrai qu'on se représente plutôt le héros de Mirbeau sous les traits de Charles Vanel (qui l'a incarné à l'écran) ou du très falstaffien Pierre Meyrand, inoubliable dans la version de Régis Santon en 1995 au Palais-Royal. Marthouret fait mine de protester : *"Je ne vais tout de même pas me coller un coussin sur le ventre !"* Puis ajoute, plus sérieux : *"C'est un défi excitant de jouer Lechat sans recourir au déguisement ni avoir en soi le tempérament d'un brasseur d'affaires."*

L'énergie vitale de Lechat qui se redresse toujours après qu'on l'a renversé ne lui rappelle-t-elle pas cet autre culbuto qu'est Bernard Tapie ? *"On y pense forcément. Mais aussi à des businessmen comme Bernard Arnault ou François Pinault. A Leonardo DiCaprio dans Le Loup de Wall Street. Ou encore à certains rois de Shakespeare. A cette poignée d'hommes qui manient les grandes forces de la société et qui, en ouvrant des routes ou développant des réseaux téléphoniques, déterminent le cadre de nos vies."*

On dit souvent qu'un acteur se doit d'être l'avocat de son personnage... *"Mais je vais l'être, s'exclame-t-il. Je le jouerai avec sincérité. D'autant que sa hargne, son besoin furieux de revanche sociale, peuvent s'expliquer. Par exem-*

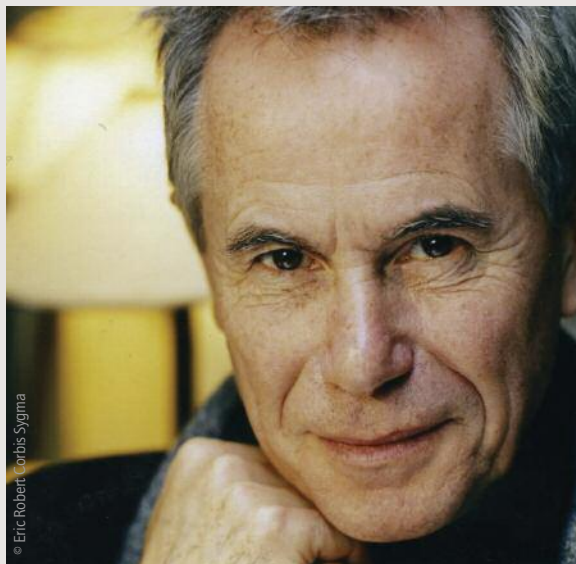
ple, sans vouloir faire comme les acteurs de l'Actors Studio, je l'imagine volontiers orphelin. Et puis il ne faut pas diaboliser les hommes d'affaires : combien d'artistes merveilleux se comportent comme des chiens dans le privé ? Ça me plaît beaucoup de rappeler que cet affreux barbare de Lechat est l'un de nos frères humains. En réalité, ces derniers temps j'avais décidé de ne plus me consacrer qu'au cinéma (j'ai en effet l'ambitieux projet de réaliser un vrai premier film avant d'être trop vieux), mais ce rôle m'a tenté. J'ai envie de découvrir ce qu'il y a de plus noir en moi..."

L'ange va donc faire la bête. On ne voit qu'au théâtre ce genre de permutations.

Jacques Nerson

■ *Les affaires sont les affaires*, d'Octave Mirbeau, mise en scène de Claudia Stavisky.

Création à Lyon, aux Célestins, 04 72 77 40 00, du 1^{er} au 26/03 et du 3 au 7/05. A la Rochelle (La Coursive) du 30/03 au 01/04. A Marseille (Gymnase) du 5 au 9/04. Au Théâtre de Namur du 10 au 13/05. Au Théâtre Privas les 19 et 20/05. A Amiens (Comédie de Picardie) du 25 au 28/05



© Eric Robert Corbis Sygma

Christophe Rauck

Après le mariage, le divorce

Christophe Rauck avait monté *Le Mariage de Figaro* en 2007 à la Comédie-Française presque sur un malentendu. Il espérait monter en réalité *Figaro Divorce*. Près de dix ans plus tard, après moults rendez-vous ratés, il crée enfin la pièce au Théâtre du Nord qu'il dirige.

Théâtral magazine : Est-ce dans la continuité du *Mariage de Figaro* que vous montez *Figaro Divorce* ?

Christophe Rauck : *Figaro Divorce*, c'est une espèce de rendez-vous manqué pour moi. Quand j'ai reçu le coup de téléphone de la Comédie-Française me disant que Muriel Mayette voulait me rencontrer parce qu'il était question d'ouvrir la saison 2007 avec le mariage et de la finir avec le divorce, n'ayant jamais monté de textes classiques, j'étais persuadé qu'elle me proposerait le divorce. Mais *Figaro divorce* devait être monté par un grand metteur en scène hongrois. Et quand il est tombé malade, Muriel m'a bien proposé de monter la pièce à sa place mais je ne pouvais plus parce que je travaillais sur *L'Araignée de l'éternel*. J'ai eu ensuite envie de le faire quand j'étais directeur du Théâtre Gérard Philipe mais ça ne s'est pas fait non plus.

Dans *Figaro Divorce*, le couple de Figaro explose parce qu'il refuse d'avoir un enfant.

La pièce raconte cet antagonisme entre le désir de vie et une espèce de pessimisme qui travaillent au fond de Figaro. Alors que Suzanne n'hé-

site pas : elle accepte de se séparer de la Comtesse pour construire l'avenir avec lui, est prête à devenir coiffeuse dans une petite ville et son désir de vie passe aussi par un enfant avec lui.

Chez Figaro, ce refus de faire un enfant traduit la peur de l'avenir et de l'apocalypse qui va vraiment avoir lieu avec la guerre.

Oui et en même temps il y a toujours une lueur d'espoir. On est constamment partagé entre cette part sombre de la nature humaine qui nous attire et cet espoir qui fait qu'on continue toujours à avancer. La pièce montre qu'en attendant tout d'en haut, il ne nous arrive pas grand-chose. Et il ne se passe pas grand-chose ni dans *Le Mariage de Figaro* à part le désir de trahison du Comte qui ne parvient même pas à ses fins, ni dans *Figaro divorce*. Figaro pense qu'il est libre tout le temps et en fait il ne l'est jamais. La seule qui est vraiment libre, c'est Suzanne.

Comment est-ce que vous la montez ?

Souvent je trouve que quand on rend les pièces trop contemporaines, ça produit le même effet que



quand on les laisse dans le jus de leur époque : ça les aplatit trop. Je préfère quand on arrive à faire le voyage entre hier et aujourd'hui. Plutôt que de moderniser, j'ai pensé que ce serait intéressant de travailler avec de la vidéo notamment pour faire des gros plans. Quand les scènes sont trop dialoguées et quand les acteurs sont en plan fixe, on a besoin d'avoir des gros plans à la fois pour ouvrir la pièce au regard du public et sortir des petits problèmes des personnages pour que les spectateurs se reconnaissent dans l'histoire.

Propos recueillis par HC

■ *Figaro Divorce*, de Ödön von Horváth, mise en scène de Christophe Rauck

3 au 20/03 Théâtre du Nord à Lille, 03 20 14 24 24
23 et 24/03 Théâtre de Cornouaille à Quimper
8 et 9/04 Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France
14 au 24/04 Kléber Méleau à Renens-Malley (Suisse)
27 et 28/04 Forum Meyrin à Meyrin (Suisse)
11 et 12/05 Comédie de Caen
17 et 18/05 Maison de la Culture d'Amiens
26/05 au 11/06 Le Monfort à Paris

LA MÉNAGERIE DE VERRE

en tournée et à La Colline - Paris

Daniel Jeanneteau

Le travail de la mémoire

Longtemps scénographe de Claude Régy et d'autres metteurs en scène, Daniel Jeanneteau s'est imposé peu à peu comme un artiste à part entière en montant des œuvres de Fosse, Maeterlinck, Kane, Harrower... Tout en travaillant pour de grandes structures et de grands festivals, il dirige le Studio-Théâtre de Vitry.

Théâtral magazine : Vous montez *La Ménagerie de verre*. C'est un choix qui ne vous ressemble pas, vous qui aimez les auteurs les plus contemporains.

Daniel Jeanneteau : Je n'ai pas vraiment choisi cette pièce ! J'avais monté au Japon *Anéantis* de Sarah Kane. Les Japonais m'ont demandé de monter aussi *La Ménagerie de verre*, car ils voient des parentés entre les deux pièces. L'ayant montée en japonais, je la monte à pré-

sent en France, à Amiens puis à Paris. Ce n'est pas du tout une pièce réaliste et psychologique comme on le croit, parce qu'on pense aux films tirés des pièces de Tennessee Williams. Et j'ai tout le temps pensé à confier le rôle à Dominique Reymond, avec qui la rencontre avait été très heureuse quand j'avais monté *Feux de Stramm*.

Comment résumer *La Ménagerie de verre* ?

On sait que le personnage d'Amanda, dans sa ménagerie de verre, garde ses deux enfants et accueille un homme pour le présenter à sa fille. Mais ce n'est pas une pièce linéaire. Amanda est habitée, heurtée par les blocs de passé qui lui reviennent à la figure ! On a souvent plaqué sur la pièce une certaine continuité temporelle. C'est le contraire puisque Tennessee Williams parle d'une "play in memory". Des détails entrent et disparaissent. Cela donne un terrain de jeu où l'on peut décaler, travailler sur des sen-

timents et des affects.

Vous concevez la mise en scène de vos spectacles en même temps que la scénographie.

On est dedans et dehors. C'est un silo avec des escaliers. Comme la façade doit être transparente, j'ai déréalisé ce contexte. Représenter le salon ne m'intéressait pas. J'ai conservé la chambre translucide derrière des pans d'organza : Amanda vit derrière un tulle ! Il y a une table un peu à la Bacon. L'ensemble, sur un socle blanc, est un espace mental où quelques objets nécessaires prennent leur relief. Il y a une graduation de la présence qu'on sent dans l'écriture : les corps sont loin ou dans notre époque. Ils ne sont pas dans les mêmes dimensions.

Comment va le Studio-Théâtre de Vitry que vous dirigez ?

Nous sommes bien soutenus par le ministère, la ville et la région. C'est plus un lieu de création qu'un théâtre. Nous sommes au premier rang des lieux de recherche et de travail.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *La Ménagerie de verre* de Tennessee Williams, mise en scène et scénographie de Daniel Jeanneteau, avec Dominique Reymond, Olivier Werner, Solène Arbel, Pierrick Platier.

3 au 5/03 cdn Besançon

8 au 12/03 TNB Rennes

19/03 Scène Watteau à Nogent-sur-Marne

22 et 23/03 Espace des Arts Chalon-sur-Saône

31/03 au 28/04 La Colline à Paris

11 au 13/05 Maison de la Culture Bourges

18 et 19/05 Le Quartz à Brest

24 au 27/05 Comédie de Reims



DIRECTION CÉLIE PAUTHE

LA MÉNAGERIE DE VERRE

TEXTE
TENNESSEE WILLIAMS

TRADUCTION
ISABELLE FAMCHON

MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE
DANIEL JEANNETEAU

QUELQUE CHOSE DE POSSIBLE

MISE EN SCÈNE, ÉCRITURE ET SCÉNOGRAPHIE
AURÉLIA GUILLET

ÉCRITURE ET COLLABORATION ARTISTIQUE
DAVID SANSON

AVEC **SOLÈNE ARBEL, PIERRIC PLATHIER, DOMINIQUE REYMOND**
OLIVIER WERNER SUR LA VIDÉO **JONATHAN GENET**

COPRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

AVEC **ANNE CANTINEAU, MIGLEN MIRTCHEV, PHILIPPE SMITH, AURÉLIA GUILLET** ET **JÉRÔME CASTEL** EN ALTERNANCE AVEC **VINCENT MOUGEL**.

COPRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

DU 3 AU 5 MARS 2016

AU CDN - GRANDE SALLE

DU 16 AU 18 MARS 2016

AU CDN - GRANDE SALLE

www.cdn-besancon.fr

03 81 88 55 11

Avenue Édouard Droz 25000 Besançon

ARRÊT TRAM : PARC MICAUD

Galin Stoev

Artiste associé du Théâtre national de la Colline à Paris, Galin Stoev traduit et monte *Les gens d'Oz* de Yana Borissova, sa compatriote bulgare, dont il a déjà mis en scène *Petite pièce pour une chambre d'enfant* et *Rose is a rose is a rose* (Prix 2009 du meilleur spectacle, du meilleur texte et de la meilleure mise en scène en Bulgarie). **Une pièce pleine de gravité autour d'une poignée de personnages qui n'osent pas aimer.**



Théâtral magazine. Comment ce projet est-il né ?

Galin Stoev : J'ai mis en scène les pièces les plus importantes de Yana Borissova en Bulgarie. C'est donc tout naturellement qu'elle m'a confié *Les gens d'Oz*. Ce qui m'a toujours intéressé dans son écriture, c'est que la question de l'identité – question particulièrement importante et sensible dans le contexte bulgare ! – n'y est pas abordée à partir d'un point de vue historique ou social, mais à partir de l'intimité des personnages, en explorant leur vulnérabilité au milieu d'un monde extérieur en permanente décomposition. Et comme je m'en explique plus longuement avec Sacha Carlson dans la note dramaturgique que nous avons

publiée en postface à notre traduction de la pièce (Editions Théâtrales, 2016), c'est ce qui caractérise sans doute la recherche dramaturgique de Yana Borissova par rapport à ses contemporains bulgares : c'est qu'elle trouve une véritable identité dans le monde intérieur et créatif de ses personnages, un monde qui est le seul à même de résister au milieu extérieur froid et souvent morbide.

Qui sont ces "gens d'Oz" ?

Dans la plupart de ses textes, Yana met en scène un petit groupe d'amis qui ont un problème d'adaptation par rapport au cadre normal et normé de la société. Dans *Les gens d'Oz*, il s'agit de cinq personnes qui habitent une maison de caractère – une maison presque vivante, qui "regarde et observe ses occupants" – et qui sont entourés d'une ville laide et vidée de sentiments. On y voit donc évoluer : une écrivaine d'une soixantaine d'années, célèbre et respectée, mais qui a arrêté d'écrire il y a dix ans, un ex-pianiste un peu fou, un jeune riche héritier, un jeune homme amoureux et un peu paumé, et une belle secrétaire qui rêve de devenir une grande éditrice... Par ailleurs, quand Yana parle des "gens d'Oz", elle évoque bien sûr le roman de L. Frank Baum (*Le magicien d'Oz*), où

les protagonistes ont chacun un défaut ou une faiblesse (le lion qui a peur ou l'homme en fer blanc privé de son cœur). C'est que tous les personnages de la pièce sont eux aussi vulnérables : ils ont du mal à s'affirmer dans le monde extérieur, ne s'y sentant pas chez eux, raison pour laquelle ils se retirent dans cet immeuble un peu particulier, c'est-à-dire dans un monde fragile et presque imaginaire.

Les personnages ont tous l'air d'attendre quelque chose, y a-t-il de l'humour dans l'histoire ?

En plus d'être traversé par un vide existentiel très intime, tous ces protagonistes se cherchent, se rencontrent, se côtoient, se racontent, se mentent, se désirent et se redoutent. C'est dans cette constellation relationnelle qu'Anna, l'écrivain, se remet un jour à écrire, semant chez ses voisins deux irrésistibles questions : de quoi parle ce nouveau livre inattendu, et qui va le publier ? Cela ouvre alors des situations dramatiques dont la tonalité peut être tendre, parfois tragique, mais aussi très drôle – l'humour et la légèreté étant, pour Yana, un médium privilégié pour toucher la profondeur des sentiments et des relations.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Les Gens d'Oz* de Yana Borissova, mise en scène Galin Stoev, traduction du bulgare Galin Stoev et Sacha Carlson, avec Edwige Baily, Yoann Blanc, Bérangère Bonvoisin, Vincent Minne et Tristan Schotte.

Théâtre de La Colline, 15 Rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 3/03 au 2/04

Stanislas Nordey

L'esprit Fassbinder

Après *Das System* et *My Secret Garden*, Stanislas Nordey poursuit son compagnonnage avec l'auteur allemand Falk Richter. *Je suis Fassbinder* est un pamphlet contre l'auto censure, un regard sur notre époque et ses travers.

Théâtral magazine : En quoi la figure de Fassbinder vous inspire-t-elle ?

Stanislas Nordey : C'est moi qui ai lancé Falk Richter sur la piste. Durant *My Secret Garden*, on a beaucoup évoqué Fassbinder qui pour Falk a été une figure inspiratrice comme l'a été Pasolini pour moi. À l'âge de 17 ans il avait vu une rétrospective de ses films qui avait fait naître en lui le feu de l'écriture. Quelles sont les thématiques abordées dans le spectacle ?

On parle de Fassbinder à travers des scènes de ses films qui sont rejouées. Mais aussi de tout ce qui vient de nous arriver, des migrants, de ce qui s'est passé à Cologne le 31 décembre, de la confusion du monde et de la confusion de nos vies. Au début on avait appelé le spectacle *Fassbinder*. Et puis après les attentats de Charlie, Falk m'a dit que cela aurait davantage de sens que ce soit *Je suis Fassbinder* puisque c'est quelqu'un qui ne s'est jamais autocensuré. Ce qu'on interroge c'est aussi ça : est-ce que Fassbinder aujourd'hui pourrait être ce qu'il a été, est-ce que les artistes ne sont pas face au danger de ne pas tout dire à cause d'une forme d'auto-censure sur des sujets brûlants ? Il y a une peur liée à ce qui s'est passé avec Michel Houellebecq sur *Soumission*. Qu'en pensez-vous ?

Qu'il faut toujours tout dire, que le

rôle des artistes, c'est de ne surtout pas baisser la garde. Il ne s'agit pas de provoquer, mais de continuer à dire et à questionner. Falk lui-même m'a demandé s'il pouvait écrire tout ce qu'il voulait après ce qui s'était passé. Surtout que le dernier spectacle qu'il a créé à la Schaubühne *Fire*, "la peur" en français, a été violemment attaqué par les réseaux d'extrême droite pour avoir parlé de la montée des extrémismes en Europe.

N'est-ce pas une menace qui bride les auteurs français peu enclins à écrire sur l'actualité ?

C'est plus parce qu'en France, on a une tradition assez littéraire, nourrie de Racine, de Claudel. Et les rares pièces écrites sur des sujets brûlants ne trouvent pas forcément preneur. Fabrice Melquiot avait par exemple écrit un texte sur Sarkozy, Cécilia Sarkozy et Jacques Martin, *Tasmanie*, qui n'a jamais été monté.

Comment avez-vous travaillé avec Falk Richter ?

Il assiste aux répétitions. Il y a six mois, on a fait trois ou quatre jours de travail à Berlin à la table pendant lesquels il nous a interrogés sur notre rapport à Fassbinder. Puis il nous a demandé de regarder ses films et de choisir des scènes qui nous touchaient. On a fait ensuite une semaine d'improvisations début janvier dont il s'est inspiré pour écrire.

Propos recueillis par HC



■ *Je suis Fassbinder*, de Falk Richter, mise en scène de Falk Richter et Stanislas Nordey
4 au 19/03 TNS, 1 avenue de la Marseillaise
67000 Strasbourg, 03 88 24 88 00
24/03 au 2/04 la MC2 de Grenoble
15 au 20/04 TNB de Rennes
26/04 au 4/05 Théâtre Vidy-Lausanne en Suisse
10/05 au 4/06 La Colline à Paris

Alain Françon

Changer le monde

Considéré comme un spécialiste d'Edward Bond dont il a monté presque toutes les pièces, Alain Françon crée au Français *La Mer*, une comédie dont l'action se situe à la veille de la première guerre mondiale. Pièce haletante et symbolique à la fois, *La Mer* raconte le parcours initiatique d'un jeune homme qui a perdu son meilleur ami idéalisé par tous.

Théâtral magazine : *La Mer*, c'est une pièce assez mystérieuse.

Alain Françon : C'est une pièce dont l'action se déroule au début du XXe siècle, en 1907 exactement, et dans laquelle on parle des envahisseurs de l'Espace. Je crois qu'Edward Bond a choisi 1907 parce que l'issue de la pièce, c'est quand même la guerre de 14-18. D'après les notes qu'il m'a données, il prend la mer comme une métaphore de la chose qu'on doit affronter, qui ravage et qui nettoie en même temps comme si elle était porteuse d'un renouvellement. Ça commence par un naufrage et ça finit avec deux jeunes gens, Willy et Rose, qui vont prendre le train de 19h45 avec la mission de changer le monde (*sourire*). Ça me fait rire mais c'est caractéristique du système de Bond. Il part d'une situation extrême, là un naufrage qui a lieu dans une petite ville dont il décrit toute la structure sociale : on a un personnage principal, Mrs Rafi, une sorte de Reine Victoria qui règne sur l'endroit, et d'autres personnages upper class, dont sa nièce

qui a perdu son fiancé dans le naufrage et Evens un type cynique qui vit dans sa cabane sur la plage...

... et qui a tout un message porteur d'espoir.

C'est vrai mais il est un peu bourré et il fait un discours très contradictoire, affirmant que tout est foutu et en même temps, c'est lui qui donne pour mission à Willy et Rose de ne pas rester au village et de prendre le train pour changer le monde. La dernière réplique de la pièce est d'ailleurs interrompue. Mais toute la pièce fonctionne sur des interruptions, notamment des coups de canons, annonçant 14-18.

Et puis il y a Hatch, le marchand de tissus, le méchant de la pièce, qui refuse d'aider Willy quand il s'échoue sur la plage.

Il est aussi garde-côte et au moment du naufrage, il croit que les canons signalent l'arrivée d'un ennemi et il prend Willy le survivant du naufrage pour un envahisseur et refuse de l'aider. Je pense que c'est un personnage qui a une structure fasciste. Il côtoie un groupe de trois hommes

qui fomentent des coups dans l'arrière salle de sa boutique de tissus. Ils sont obsédés par les envahisseurs. A l'époque ils pensaient qu'ils venaient du ciel mais ça traduit une peur toujours très contemporaine : Hatch a peur qu'ils prennent leurs boulots, leurs maisons, leurs femmes. Il croit qu'une fois qu'il aura fait éclater la vérité sur ces envahisseurs, il aura enfin la reconnaissance de la classe qu'il n'a pas. Parce que son drame, c'est d'appartenir à la classe moyenne. Il rêve de devenir upper class. Et sa folie va jusqu'à lui faire poignarder le noyé en croyant que c'est Willy. A la place du sang, c'est de l'eau qui sort des entrailles du mort. Comme si l'eau allait le baptiser alors qu'il est coupable. Il y a un autre personnage intéressant, c'est Hollarcut qui a compris qu'il fallait rester à sa place et ne pas chercher à accéder à la classe supérieure. Edward Bond a l'habitude de dire qu'Hollarcut c'est lui (*sourire*).

Willy a une évolution particulière : il est l'ami de Colin qui incarne le type idéal et il prend sa place dans

toute cette société, séduit Rose, sa petite amie...

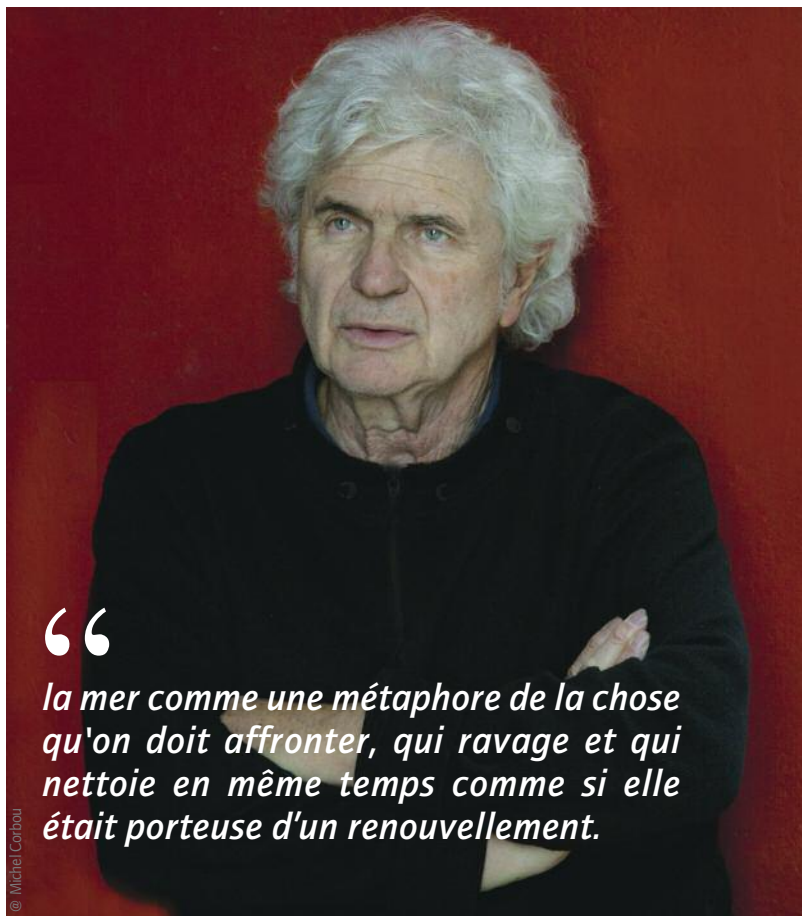
Il prend sa place parce que la pièce est une désagrégation d'une image idéale. Et comme chez Edward Bond, il faut toujours chercher le contraire : donc le naufrage est en fait la naissance de Willy ; comme il y a rupture des eaux, il naît. Et après il faut qu'il fasse tout un parcours initiatique pour éliminer l'image idéale de Colin. Quand Hatch, le marchand de tissus, frappe le corps mort sur la plage et que c'est l'eau qui en sort, c'est presque comme s'il commettait l'acte final pour que Willy soit débarrassé de l'image de Colin. Je dis toujours à Jérémie Lopez, l'acteur qui joue Willy : "tu n'as qu'à penser que c'est toi qui l'a fait passer par-dessus bord". Et il doit lutter en plus contre Rose, qui socialement et de manière totalement conventionnelle, habite l'image parfaite du deuil.

Et puis, il y a la pièce dans la pièce. Mrs Rafi, la reine Victoria, fait jouer à ses amies bourgeoises une pièce de théâtre, *Orphée*.

C'est comme si on avait besoin de sortir de la pièce d'Edward Bond pour prendre de la distance. Parce qu'au fond *La Mer* est une comédie. On la voit à travers plusieurs scènes : la répétition de la scène d'Orphée et Eurydice par quatre femmes qui ne jouent pas bien, les funérailles qui tournent à la bagarre ou la chorale qui déclenche une lutte entre la Reine Victoria et sa demoiselle d'honneur.

Est-ce que c'est une pièce porteuse d'espoir ?

Oui parce que l'aboutissement est une vraie rupture. Ces deux jeunes gens qui sortent de la classe supérieure ont la mission de partir changer le monde. En fait, ils vont servir de chair à canon avec la guerre de



“

la mer comme une métaphore de la chose qu'on doit affronter, qui ravage et qui nettoie en même temps comme si elle était porteuse d'un renouvellement.

@ Michel Corbeau

14-18. Mais il n'empêche que la pièce a causé une rupture. Les gens se sont affrontés comme quand la tempête se déchaîne, et le lendemain la plage était de nouveau nette. Alors peut-être qu'on peut reconstruire.

Comment le traitez-vous sur scène, de façon réaliste ou symbolique ?

On a créé des espaces. Il y a deux plages, une plage où a lieu la tempête avec le bruit du vent qui pourrait évoquer un cri d'enfant. C'est une plage complètement archaïque, avec des monstres préhistoriques. Bond dit d'ailleurs qu'Hatch arrive en criant et en marchant presque comme un bébé dinosaure. L'autre plage, celle d'Evens, est civilisée avec des traces de pas. Il y a aussi la boutique du tailleur, c'est le lieu du commerce parce qu'on y parle des colonies à travers l'origine des tissus

et en même temps le lieu du complot et presque la chambre du meurtrier. Et puis il y a le salon de la bourgeoisie upper class où on refait la traversée du Styx dans *Orphée* en ayant fermé les rideaux pour que Rose ne pense plus au naufrage.

Propos recueillis par HC

■ *La Mer*, d'Edward Bond,
mise en scène d'Alain Françon
Comédie-Française Salle Richelieu,
1 place Colette 75001 Paris,
0 825 10 16 80, du 5/03 au 15/06

NATURA E ORIGINE DELLA MENTE

T2G - Gennevilliers

En 2013, le metteur en scène italien Romeo Castellucci proposait à la Biennale de Venise une performance sur un des cinq livres composant *l'Ethique* de Spinoza. Il reprend ce travail au T2G de Gennevilliers.

Natura e origine della mente sera le commencement d'une œuvre en cinq parties qui se déploiera dans le temps, au fur et à mesure de ses envies. Un travail sur le réel, à la lumière de la pensée du philosophe.

Théâtral magazine : Pourquoi Spinoza ?

Romeo Castellucci : C'est un philosophe dont la pensée me fascine. Particulièrement la manière dont il envisage le pouvoir de l'esprit et la liberté humaine. Je voudrais, pour chaque livre de *l'Ethique*, réaliser une performance. Cinq livres, cinq performances. Je commence par le deuxième *La nature et l'origine de l'Esprit*, sur la manière dont le spectateur est capable par son esprit de comprendre ce qu'il est en train de voir. Je ne voudrais pas tomber dans le danger d'illustrer Spinoza ; ce n'est pas un travail sur Spinoza, il n'est pas l'objet d'un spectacle. Spinoza est la lumière qui peut éclairer certaines actions, images, sons, ou mots. Un outil pour comprendre.

Allez-vous épouser la méthode spinozienne, qui est de l'ordre de la démonstration ?

Absolument. C'est une manière géométrique de démontrer la réalité pour élargir la connaissance. Il s'agit de plonger dans le laboratoire Spi-

noza, laboratoire de l'éthique, pour regarder nos actions humaines.

Le théâtre est pourtant le lieu où l'on travestit la réalité...

C'est le paradoxe. On dévoile la réalité pour la voir mieux, mais – comme dans la tragédie grecque – on a besoin d'être trompé pour percer le réel. **Spinoza va briser la réalité en morceaux de plus en plus petits, une quasi synthèse granulaire, pour penser l'existence.** Cette philosophie est un outil pour vivre le théâtre qui est le lieu de la fiction. Oui, c'est un paradoxe. Le théâtre est un laboratoire de la vie dans lequel la réalité est mise en cause systématiquement. Pour ce travail, vous envisagez donc le spectateur comme "population test" ?

Oui, son rôle est absolument central. Tout est formé dans l'esprit de chacun, selon Spinoza. Le monde est condensé dans l'expérience totalement intime et personnelle. La réalité du théâtre devient une sorte d'épiphanie privée, individuelle.

L'esprit du spectateur a le pouvoir de voir, de former les choses ; la vision le produit dans un état de conscience par rapport à la réalité. Ce que je vais montrer à Gennevilliers, c'est la fragilité de tout cela. Une mise en danger de cette forme de connaissance. Il n'y aura pas de rapport frontal du public par rapport à la scène, mais un partage du même lieu avec les acteurs. Le regard se tournera vers le haut où une comédienne est accrochée à un câble. Il y aura un chien qui parle... C'est vraiment une performance, pas un spectacle. Une forme provisoire.

*Propos recueillis par
François Varlin*

Romeo Castellucci

Spinoza comme lumière

■ *Natura e origine della mente*, conception Romeo Castellucci
T2G Théâtre de Gennevilliers, 41 av. des Grésillons 92230 Gennevilliers, 01 41 32 26 26, du 7 au 13/03



Igor Mendjisky

Une place accessoire

parce qu'en France on n'est pas concrètement occupés mais il y a plein de pays dans le monde qui le sont. C'est pourquoi notre spectacle se passe aujourd'hui mais pas en France. C'est à la fois ici et ailleurs, c'est-à-dire nulle part.

Qu'est-ce qu'une troupe peut faire dans un pays occupé ?

Dans la pièce ils sont autorisés à jouer *Les brigands* de Schiller parce que c'est un auteur allemand. On s'est posé la question de savoir ce qu'on pourrait être autorisés à jouer aujourd'hui dans leur situation et finalement on est tombés d'accords pour un spectacle pour enfants et ils montent une adaptation des *Trois Petits Cochons*. L'idée est venue après avoir regardé un reportage sur le maire Front National d'une ville du Nord qui organise des fêtes de cochons pendant lesquelles il explique que manger du cochon c'est être français. Avec un réel sous entendu puisque les Arabes, les musulmans ou les juifs ne mangent pas de cochon, et ne seraient donc pas vraiment français.

Les artistes peuvent-ils vraiment résister au pouvoir en place ?

Oui mais pas en faisant du théâtre. Au fil des répétitions, on en est arrivé à la conclusion que c'est au contact des gens que les artistes ont un rôle à jouer, dans les rapports humains qu'ils développent entre eux.

Quel est votre point de vue ?

On a joué la pièce *Idem* après les at-

tentats du 13 novembre et les gens venaient nous dire que ça leur faisait vraiment du bien de voir des spectacles. Je crois que le théâtre sert à plonger l'humain dans un sas peut-être pour mieux revenir à la vie. Ce n'est pas pour changer le monde mais pour que les spectateurs reviennent avec un regard peut-être plus ouvert. Ça remet certes en cause l'utilité concrète de l'art, mais l'art n'est jamais concret. Il produit des petites choses qui égayent et qui bousculent notre vie.

Pourquoi avoir appelé la pièce *Notre crâne comme accessoire* ?

Parce qu'un des personnages, qui ne parle qu'en répliques de théâtre, va mourir et demande à ce que son crâne soit légué à une troupe de théâtre comme accessoire. Chaque fois que la troupe jouera *Hamlet* et que l'acteur principal dira "*Ce crâne avait une langue, et pouvait chanter*" il dit qu'il revivra. Quand j'avais lu la pièce, c'était la phrase qui m'avait le plus marqué. Et puis ça résonne aussi par rapport à tout ce qu'on s'est dit : car malgré tout notre réflexion est accessoire.

Propos recueillis par HC

Après *Idem*, Igor Mendjisky monte avec sa compagnie Les Sans Cou une pièce inspirée du théâtre ambulant Chopalovitch sur le pouvoir des artistes dans un pays occupé.

Théâtral magazine : C'est le théâtre ambulant Chopalovitch qui vous a inspiré ce spectacle. De quoi s'agit-il ?

Igor Mendjisky : C'est une pièce que j'avais lue et relue et que j'ai vue il y a sept ou huit ans, et qui m'avait marqué. Elle pose la question de savoir si une compagnie doit jouer quand le pays est occupé et quel est le rapport entre le théâtre et les habitants.

Y voyez-vous un parallèle avec aujourd'hui ?

Forcément la question me touche

■ *Notre crâne comme accessoire, mise en scène Igor Mendjisky, création collective Les Sans Cou Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis bd de la Chapelle 75010 Paris, 01 46 07 34 50 du 8 au 26/03*

ATTENDS, ATTENDS, ATTENDS... (POUR MON PÈRE)

Théâtre de la Bastille - Paris

Jan Fabre réveille les morts

L'artiste belge s'est mis en tête d'évoquer le thème de la mort en écrivant trois solos pour ses interprètes fétiches. Explications.

Théâtral magazine : Ces trois solos ont-ils été conçus pour former un triptyque ?

Jan Fabre : Absolument pas. Les trois spectacles ont été créés à deux ans d'intervalle (2010, 2012, 2014), de façon tout à fait indépendante. Je me suis rendu compte de leur complémentarité plus tard. Et les ressemblances sont en effet, frappantes. Ces solos ont pour thème la mort et ils ont été écrits pour un interprète précis, en fonction de son parcours, de son corps et de ses capacités. Les réunir pour former un triptyque s'est ensuite imposé comme une évidence. Ils seront présentés ensemble pour la première fois sous le toit du théâtre de la Bastille.

D'où vient cette obsession pour la mort qui transparait dans votre travail ?

La première raison est personnelle. Plus jeune, je suis tombé à deux reprises dans un coma profond. Depuis, j'ai toujours eu conscience d'avoir beaucoup de chance d'être en vie. La mort ne me fait plus peur. Au contraire, je pense qu'il faut savoir l'accepter pour apprendre à vivre correctement. Et tout mon travail, d'une certaine façon, est une célébration de la mort. Je m'efforce de la regarder en face et j'essaie de le faire avec joie. La deuxième raison, je

pense, est culturelle. Je suis Flamand et dans notre tradition picturale, la mort est omniprésente : elle a toujours servi à mieux révéler le vivant.

Pensez-vous que la mort soit devenue taboue aujourd'hui ?

Tout à fait. Aujourd'hui, nous sommes comme anesthésiés des grands maux de l'existence. La mort n'est pas vendeuse, rentable ou sexy. Je me rappellerai toujours du trépas de ma grand-mère, petit. Son corps est resté trois jours dans la chambre de notre maison. Les gens passaient la voir, embrassaient son front, lui proféraient leurs dernières paroles. C'était une expérience spirituelle d'une rare intensité, qui serait difficilement envisageable aujourd'hui.

Pourquoi avez-vous choisi la forme du solo et non le théâtre pour évoquer ce thème ?

Cela fait maintenant une vingtaine d'années que je travaille avec Cédric Charron, Antony Rizzi et Annabelle Chambon, les interprètes de ces performances. Tous trois sont des compagnons de route que je connais sur le bout des doigts et que j'admire au plus haut point. Je m'amuse à les qualifier de "combattants de la beauté". J'ai écrit ces solos pour eux, avec eux, afin de leur rendre hommage. Ces pièces devaient les mettre



© Stephen Mattues

en valeur. Par ailleurs, j'aime revenir régulièrement à cette forme simple. Ce sont mes racines.

De quelle façon ont-ils participé au processus créatif ?

Je les ai interviewés pendant plusieurs mois. Pendant des heures, je les faisais parler librement de leur enfance, de leur parcours et de leurs craintes. J'ai écrit un texte puis, à chaque fois, ils ont participé à la chorégraphie. Pour eux comme pour moi, c'était une expérience cathartique.

*Propos recueillis par
Igor Hansen-Love*

■ Attends, attends, attends... (pour mon père).

du 09 au 13/03. *Drugs kept me alive*
du 15 au 19/03. *Preparatio Mortis*
du 21 au 23/03. *Trois solos chorégraphiés par Jan Fabre.*

Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011 Paris, 01 43 57 42 14

Marie Chouinard

De Stravinsky à Henri Michaux

La chorégraphe québécoise Marie Chouinard présente ensemble deux pièces de son répertoire à Créteil : *Le Sacre du printemps* qu'elle a créé il y a 22 ans et *Henri Michaux : Mouvements* qui date d'il y a 5 ans.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous émeut dans *Le Sacre du printemps* ?

Marie Chouinard : C'est la musique de Stravinsky, parce que le livret ne m'émeut absolument pas. Je la ressens toujours dans mes cellules. Mais comme tout le monde puisque ça fait 100 ans que le public aime cette pièce-là.

Comment expliquez-vous ce ressenti ?

Je crois que Stravinsky en jouant avec ces rythmes-là était au plus près des pulsions vitales. D'ailleurs, il y a toutes sortes de mouvements musicaux dans *Le Sacre* qui viennent du folklore. **Ce sont des rythmes qui superposent de centaines d'années d'Histoire.** Et en tant qu'être humain, on ressent forcément cette Histoire commune.

Qu'aviez-vous envie de raconter dans le spectacle ?

Je n'ai pas eu envie de raconter une histoire, mais seulement la musique, ses rythmes et ses chevauchements de rythmes. **J'ai présenté les danseurs comme des forces verticales entre les forces telluriques et les forces célestes ;** ils sont secoués par la musique entre ces deux grandes puissances là, leur colonne vertébrale

est comme une antenne qui capte les pulsions vitales entre la Terre et le ciel.

Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Je n'ai pas analysé la partition musicale, j'ai travaillé simplement à l'écoute du corps entier. *Le Sacre du printemps*, c'était la première pièce que je créais sur de la musique pré-existante et la deuxième fois que je signalais une chorégraphie ; avant ça, j'avais passé 15 ans à faire du solo et en tant que soliste, j'étais toujours au plus près de ce qui est authentique. J'ai donc procédé comme si je faisais un solo qui s'est démultiplié dans le corps de tout le monde. Le premier mouvement est dans la colonne vertébrale, dans le souffle, à l'intérieur du corps.

Henri Michaux : Mouvements est une proposition très différente. Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire ce spectacle ?

Il y a plus de 20 ans, un ami a trouvé à Paris son livre, *Mouvements*, qui date de 1951 et me l'a offert. Je l'ai gardé pendant 15 ou 20 ans dans ma bibliothèque jusqu'à ce que j'ai un flash en faisant des dessins pour les notations de mes pièces. **J'ai réalisé alors que ses dessins ressemblaient à des notations de**

chorégraphies. A partir du moment où j'ai eu cette vision, c'est comme si la pièce était toute faite : je présente le dessin au public, le danseur prend la forme du dessin, je présente le dessin suivant et ainsi de suite, le public jouant à comparer la posture du danseur avec le dessin.

Propos recueillis par HC

■ *Le Sacre du printemps* et *Henri Michaux : Mouvements*, un double programme de Marie Chouinard
Mac de Créteil, Place Salvador Allende 94000
Créteil, 01 45 13 19 19, du 9 au 12/03



J'AI DANS MON CŒUR UN GENERAL MOTORS

TNBA Bordeaux / Bastille - Paris
et en tournée

Julien Villa fait vrombir la Motown

Pour sa première création, **Julien Villa s'est emparé de l'histoire de la maison de disque Motown**. L'enjeu ? Montrer les rouages et contradictions d'une société capitaliste en dynamitant ses idoles.



Théâtral magazine : Comment est né votre désir de monter sur les planches l'histoire de ce label mythique ?

Julien Villa : C'est la politique qui m'a mené à Detroit, la ville du label Motown et de l'industrie automobile américaine. **Je me passionne depuis maintenant trois ans pour les sociétés capitalistes et les masques qu'elle produit.** Ce qui m'a frappé, avec l'émergence de cette musique populaire et, de manière plus générale, l'apparition du pouvoir noir dans les années soixante, c'est la dichotomie qu'il existe entre d'un côté, l'ambition révolutionnaire des Black Panthers et de l'autre, la naissance d'un capitalisme afro-américain. **Berry Gordy, le patron de la maison de disque, a eu l'idée de produire des chansons comme l'on fabrique des voitures, selon les principes fordien.** Ensuite, je trouvais excitant de m'amuser avec ces chansons hyper populaires, des véritables lieux communs, et la figure de la vedette.

Qu'il y a-t-il de théâtral dans cette séquence de la musique afro-américaine selon vous ?

J'envisage la Motown comme la commedia dell'arte de la société capitaliste. Chaque personnage de la

famille du patron Berry Gordy arbore un masque et représente une fonction ou un concept. Son père, c'est la marque Ford, sa mère, c'est General Motors, sa fille, le peuple... Comme vous pouvez le voir, nous n'écrivons pas un biopic ! A travers cette famille, nous envisageons la nation américaine dans son ensemble. Il n'y aura aucune psychologie, ce qui m'intéresse c'est plutôt la fonction sociale des personnages, leurs archétypes.

Quelle méthode de création avez-vous choisie pour votre première mise en scène ?

Tout d'abord, j'ai écrit des monologues intérieurs, plus de 300 pages, pour chaque personnage. Ensuite, je me suis amusé à remanier les textes de grands auteurs, de Malcom X à Herbert Marcuse, en les détournant ou en faisant des collages. Et c'est avec ce sous-texte poétique très dense que nous nous sommes mis à écrire ensemble, au plateau, avec six comédiens.

Comment retranscrire en français la gouaille si particulière des noirs dans les années soixante ?

Nous avons choisi d'improviser dans un français un peu étrange... Une langue mutante en somme. Encore

une fois, nous n'avons aucun souci de vraisemblance. Nous assumons notre côté "Français qui voyagent vers une autre culture".

Est-ce que l'on va entendre beaucoup de musique sur scène ?

Oui, bien sûr. Certains acteurs ont appris une quinzaine de chansons par cœur. Mais j'aimerais que les instruments soient utilisés sans électricité. C'est moins évident, plus créatif. Sur scène, nous jouerons dans une décharge publique. Je veux m'amuser du décalage entre la gloire d'antan de la Motown, où l'argent coulait à flots, et ce qu'elle est devenue aujourd'hui, une ville qui pourrait se trouver dans le tiers-monde.

*Propos recueillis par
Igor Hansen-Love*

■ *J'ai dans mon cœur un General Motors, mis en scène par Julien Villa.*
> Du 09 au 19/03, Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, 3 Place Pierre Renaudel, 33800 Bordeaux, 05 56 33 36 80.

> Du 29/03 au 3/04 Théâtre de la Bastille. Puis, en tournée



Alors que sa mise en scène des *Palmiers sauvages*, de Faulkner tourne avec succès, Séverine Chavrier crée *Nous sommes repus mais pas repentis* d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard. **Un texte sur l'héritage culturel et familial.**

Théâtral magazine : Vous avez changé le titre : *Déjeuner chez Wittgenstein* est devenu *Nous sommes repus mais pas repentis*...

Séverine Chavrier : Oui parce que c'est seulement d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* et parce que le titre allemand c'est *Ritter, Dene, Voss*, des noms des acteurs qui ont créé la pièce pour lesquels il l'a écrite. Le choix de *Nous sommes repus mais pas repentis*, c'était aussi une manière de souligner que le ventre est toujours fécond dans cette Europe post-deuxième guerre mondiale et que le fascisme peut toujours reve-

ner. Bernhard parle beaucoup de ça surtout à la fin de son œuvre, particulièrement dans *Extinction*.
Que gardez-vous de la pièce ?
J'ai beaucoup travaillé sur Bernhard, j'ai beaucoup lu, j'ai même écrit un mémoire sur lui. Donc j'ai attrapé des choses un peu partout. Mais j'ai gardé la structure de la pièce avec l'installation du déjeuner, le déjeuner et la sortie du déjeuner. Pour moi l'installation c'est aussi l'installation du théâtre parce que les deux sœurs sont actrices. J'aimerais qu'il y ait un indécidable entre le théâtre, la maison et l'hôpital, un jeu entre la famille et le théâtre. Parce que dans une famille, on tient des rôles inamovibles, on occupe toujours la même place. On a beaucoup travaillé sur l'écrasement par les références. J'ai repris les étagères qui me servaient dans *Les Palmiers sauvages* pour montrer que tout est en train de s'effondrer dans la maison des parents. Comme si les enfants n'arrivaient pas à tenir cet héritage. Il y a aussi un amoncellement de vaisselles cassées, dans laquelle on remange. Et beaucoup de musique. C'est presque opératique. J'essaie de le raconter à travers un fil autobiographique. J'ai appris la musique avec des vinyles

et donc avec des gens qui étaient déjà morts. Alors on a des disques qui jonchent le sol.

Cette violence de la parole familiale, à quoi est-elle due ?

A l'angoisse occidentale, la maladie des pays civilisés. Mais l'angoisse rend vivant aussi. C'est quelque chose de très complexe. Elle peut anéantir tout en nous figeant dans quelque chose qui ne bouge pas. D'après Bernhard, bientôt ça ne suffira plus d'écouter de la musique pour se sauver.

Est-ce une pièce pessimiste ?

Il y a quelque chose à la fois de désespéré et de complètement burlesque. C'est très jouissif notamment dans leur façon de mal parler. **Bernhard n'est jamais monté à la hauteur de son humour. Moi j'ai l'impression de bien le connaître.**

Propos recueillis par HC

■ *Nous sommes repus mais pas repentis*, à partir de *Déjeuner chez Wittgenstein*, pièce pour acteurs intelligents de Thomas Bernhard, conception Séverine Chavrier

> 9 au 20/03 Théâtre Vidy Lausanne, avenue Emile-Henri-Jaques-Dalcroze 5, 1007 Lausanne (Suisse), +41 21 619 45 45

> 17 au 29/04, CDN, esplanade Jean-Luc Lagarde 25000 Besançon, 03 81 88 55 11

> 13 au 29/05, Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Soares 75017 Paris, 01 44 85 40 00

■ *Les Palmiers sauvages*, d'après William Faulkner, mise en scène Séverine Chavrier

> 3 au 25/06, Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Soares 75017 Paris, 01 44 85 40 00

Frédéri Vernier & Justine Berthillot

Interdépendance

Frédéri Vernier est porteur, Justine Berthillot voltigeuse. Ils travaillent en duo depuis plusieurs années. Dans *Noos*, leur dernier spectacle, **ils explorent la transmission du mouvement et de l'énergie d'un corps à l'autre.**

Théâtral magazine : Quelle est la signification de *Noos* ?

Justine : C'est un concept qui a été créé par Aristote pour désigner l'intelligence qui crée du mouvement comme par exemple la manière

dont les astres évoluent ensemble. Dans notre travail sur le mouvement, on cherche à obtenir quelque chose de semblable, qui soit fluide. C'est de l'ordre de l'harmonie.

Mais avant que cette harmonie existe, il faut que les choses se rencontrent.

Justine : Oui et c'est pourquoi *Noos* parle aussi de la rencontre. Et puis dans l'écriture, il fallait un lien de cause à effet. La rencontre s'imposait donc.

Peut-on parler d'histoire ?

Frédéri : C'est plutôt un voyage dans les relations humaines. On est partis du corps, de quelque chose de très physique, et surtout pas psychologique. Mais on ne propose jamais une lecture unique au spectateur.

Justine : Plus qu'une histoire, c'est une trajectoire puisqu'on a un début, un milieu, une fin.

Et quelle est cette trajectoire ?

Frédéri : On part d'un état physique où Justine a un peu perdu la possession de son propre mouvement et je vais l'aider à retrouver sa liberté par mon action physique sur elle, en la portant. On arrive tous les deux à une symbiose qui pour nous est vraiment l'aboutissement des portées acrobatiques. Au fur et à mesure, à force de donner et de donner à ce corps

inerte, je m'épuise inévitablement et les rôles s'inversent.

Cette relation n'a-t-elle pas à voir avec celle d'un couple ?

Justine : Dans les spectacles de main à main, on travaille beaucoup en couple. Mais le spectacle *Noos* porte davantage sur la notion d'énergie. Donc, pour nous le défi était justement d'éviter la lecture du couple ; et on essaie d'y parvenir en dépsychologisant au maximum notre jeu.

Frédéri : On est très conscients que les gens y voient un couple. Un homme qui porte une femme et qui se touchent comme peu de gens le font dans la vie, ça parle aussi de ça inévitablement.

Pour ce spectacle, vous avez travaillé avec Julie Bérès et Samuel Lefeuve qui vous ont apporté un regard extérieur.

Frédéri : Ils nous ont beaucoup apporté de leur univers. On avait envie de sortir du cadre du cirque avec des figures figées et de nous rapprocher de la danse.

Propos recueillis par HC

■ *Noos*, par Frédéric Vernier et Justine Berthillot

Monfort, 106 rue Brancion 75015 Paris, 01 56 08 33 88
du 10 au 20/03



Renaud Herbin

La marionnette, l'homme et son milieu

Renaud Herbin est directeur du TJP de Strasbourg et du Festival des Giboulées qui a lieu dans ses murs. Cette année, il présente la 40e édition au cours de laquelle il crée *Milieu* d'après *Le dépeupleur* de Beckett.

Théâtral magazine : C'est la quarantième édition du Festival des Giboulées. Qu'est-ce que cela représente ?

Renaud Herbin : Ça marque une histoire qui a traversé les âges du public strasbourgeois qui suit la programmation depuis 40 ans et qui a assisté à la mutation des arts de la marionnette. Depuis les années 70, la marionnette ne cesse de se renouveler. Et Les Giboulées sont vraiment des témoins de cette évolution.

Y a-t-il un fil conducteur dans cette programmation ?

Ça ne m'intéresse pas spécialement de donner a priori une couleur. Mais une fois que le programme se stabilise, il y a des choses qui apparaissent. Je suis même assez surpris de voir à quel point les artistes qui sont rassemblés dans cette édition des Giboulées proposent des histoires ou des traversées sensibles de territoires. Ça prend des formes très différentes selon les spectacles mais on a affaire à des quêtes initiatiques parfois même à des questionnements métaphysiques sur des formes poétiques et sensibles dans leur approche. Ce sont les artistes qui proposent l'expérience de la ma-

tière par la matière et par la relation corps objet image. Et tous questionnent la relation de l'homme à son milieu et à son environnement.

À quoi est dû ce changement dans les arts de la marionnette ?

A une double histoire. Ce sont à la fois des formes traditionnelles comme les guignols qu'on retrouve dans toutes les civilisations du monde à travers des formes traditionnelles avec une dimension spirituelle et même religieuse, et des formes plus sarcastiques avec des marionnettes un peu satyres qui transgressent l'interdit. Il se trouve que dans l'expérience directe de la matière, il y a quelque chose d'archaïque et de fondamental. Ce sont les premières expériences qu'on connaît dans la tendre enfance. Et ce sont effectivement des formes qui pour certaines rencontrent un très jeune public.

La marionnette est aussi devenue un moyen de parler.

C'est la force de la matière qui met à distance et permet l'air de rien d'aborder des grandes questions qui peuvent devenir très vite lourdes et plus difficiles avec les formes plus traditionnelles du théâtre.



Vous présentez vous-même une création, *Milieu*, dont l'action se situe dans un cylindre.

C'est un solo d'une demi-heure que j'interprète en manipulant une marionnette à fils. Je suis perché dans un dispositif à 3 m au-dessus d'elle et je la manipule à distance avec des fils qui mesurent 2,20 m de long. C'est une adaptation du *Dépeupleur* de Beckett. Il ne s'agit pas de monter la pièce mais de parler d'un être qui est bloqué mais pas désespéré. On a écrit une partition à partir de ses endroits de mobilité et de ses endroits de contraintes. Les fils de cette longueur, ça donne un sens très intéressant.

Propos recueillis par HC

■ Les Giboulées, du 11 au 19/03
Milieu, de et par Renaud Herbin,
du 11 au 19/03

TJP Grande Scène, 7 rue des Balayeurs
67000 Strasbourg, 03 88 35 70 10

ELENA, 30 ANS APRÈS

Maison de l'Arbre - Montreuil

Bruno Boussagol



Il y a 30 ans, le 26 avril 1986, la fusion du 4^e réacteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl en Ukraine déclenchait une apocalypse sans précédent, tuant plus de 4.000 personnes, contaminant plus de 250.000 autres. En 1998, l'écrivaine biélorusse Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015, écrivait *La Supplication*, un roman déchirant donnant la parole aux victimes de Tchernobyl. Bruno Boussagol ne s'en est jamais remis. Après la lecture du livre, il a décidé de consacrer sa vie à cette cause en montant notamment le prologue du roman, *Elena*, et l'a joué partout dans le monde.

Théâtral magazine : Dans le roman, l'héroïne du prologue s'appelle Lioussia... Pourquoi l'avoir appelée Elena ?

Bruno Boussagol : Parce que ça passait mieux et parce qu'elle s'appelait vraiment Elena d'après Svetlana. De même que le titre original c'est *La prière de Tchernobyl*. C'est l'éditeur, Jean-Claude Lattès, qui l'a traduit par *La Supplication*. C'est le livre le plus important de toute ma vie.

Qu'est-ce qui vous a tellement touché ?

En 98, on avait complètement occulté Tchernobyl, or ça concerne des millions de gens qui vivent dans les zones contaminées. Kiev est à 100 km de Tchernobyl et s'ils étaient raisonnables, ils évacueraient la ville, ils ne mangeraient pas du poisson provenant du fleuve à côté. Ça tue à

petit feu. A un moment, l'espérance de vie en Russie avait chuté à 55 ans. Bien sûr, on nous explique que c'est dû à l'alcoolisme. Mais chaque fois que des professeurs travaillent sur le sujet, leurs résultats ne sont pas publiés. Difficile de ne pas s'émouvoir surtout dans un pays comme le nôtre où à moins de 80 km il y a une centrale nucléaire. On devrait abandonner totalement ces industries antidémocratiques, destructrices et qui fabriquent des déchets radioactifs pour des milliers d'années. On donne un héritage absolument ignoble à nos descendants. Mais la population ne se révolte pas parce que le confort que donne le nucléaire en matière d'électricité est considérable. Quand les Japonais ont été confrontés au problème en 2011 avec l'accident

de Fukushima, ils ont arrêté leurs 27 ou 28 centrales nucléaires. Donc c'est possible. Mais en France, on n'a pas été confronté réellement au problème. Pour moi c'est de l'ordre de la pulsion de vie et de mort. D'un point de vue théâtral on entre dans le tragique au sens grec. C'est pour ça aussi que j'aime beaucoup ce prologue, avec le chœur des enfants, le chœur des pompiers.

Changez-vous la mise en scène aujourd'hui ?

Je l'ai changée plusieurs fois et j'ai mis plusieurs fois en scène l'ensemble du roman, j'ai travaillé en plusieurs langues, je l'ai aussi monté sur place avec des comédiens qui vivaient dans la radioactivité. Aujourd'hui, j'ai deux versions qui circulent : une minimaliste et une avec les portraits des 400 liquidateurs de Tchernobyl posés au sol et éclairés par une bougie et une sculpture de 4 m de haut qui paraît vivante ; parce que c'est un peu ce qui se passe dans le réacteur de Tchernobyl, c'est toujours vivant.

Propos recueillis par HC

■ *Elena, 30 ans après*
Maison de l'Arbre, 9 rue François Debergue 93100 Montreuil,
01 48 70 00 76, du 11 au 15/03

Appel du 26 avril

**Pour une insurrection artistique, scientifique, intellectuelle et populaire
contre la poursuite de la contamination radioactive de la planète**

70 années après Hiroshima, 30 années après le début de la catastrophe de Tchernobyl, 5 années après celle de Fukushima, l'avenir contaminé de la planète par la radioactivité n'est pas une possibilité mais une réalité dont nous pouvons seulement décider d'interrompre le cours.



L'alternative étant de poursuivre sur cette voie et de nous préparer à de nouveaux accidents statistiquement annoncés.

Il est temps que les individus conscients de l'imminence d'une nouvelle catastrophe nucléaire civile ou/et militaire, aient du courage et se lèvent.

Qu'une insurrection des citoyens, des artistes, intellectuels et scientifiques convainque les populations d'en finir avec l'avenir contaminé par la radioactivité. Que mille expositions, spectacles, colloques, reportages, poèmes, ballets, livres, concerts, s'épanouissent.

Vous qui êtes responsable d'un théâtre ou d'un festival, vous qui allez jouer en mars et avril, dédiez vos représentations aux victimes passées, actuelles et futures des catastrophes de Tchernobyl et de Fukushima.

Ont signé: Svetlana Alexievitch, Annie Thebaud Mony, Jean Ziegler, Bella Belbéoch, Armand Gatti, Alexey Nesterenko, Marie-Josée Mondzain, Jean-Marie Pelt, Michel Fernex, Stéphanie Loïk, Michèle Rivasi, Cécile Asanuma-Brice, Noël Mamère, Bernard Stiegler, Jacques Testart, Galia Ackerman, Wladimir Tcherkoff, Robert Abirached, Nicolas Lambert, Bernard Laponche, Hélène Chatelain, François Rancillac, Valérie de St Do, Monique Sené, Jean-Claude Amara, Hervé Breuil, Yves Cochet, Jean-Jacques Delfour, Chantal Dupuy-Dunier, Nicolas Roméas, Edith Rappoport, Christopher Busby, Emmanuel Lepage, Kolin Kobayashi, Virginie Symaniec, Aude Merlin, Françoise Boman, Sakoshi Tamaka, Dominique Dolmieu, Alain Gilles Bastide, Moni Grego (...)

Vous pouvez lire l'APPEL DU 26 AVRIL en entier et signer en ligne sur le site: www.brut-de-beton.net

Notre page Facebook: www.facebook.com/groups/977646358962204/

- UNE NUIT POUR FUKUSHIMA

11 mars de 19h à 24h (Entrée libre. Buvette et petite restauration japonaise)

LA MAISON DE L'ARBRE 9, rue François Debergue - 93100 Montreuil. Métro: Croix de Chavaux

- ELENA OU LA MEMOIRE DU FUTUR

avec en deuxième partie le témoignage du « liquidateur » ukrainien Oleg Veklenko

Du 1er au 16 avril dans 15 salles en France

- L'IMPOSSIBLE PROCES Minutes établies par Jean Louis Debard

- UNE NUIT POUR TCHERNOBYL

Du 25 avril à 19h au 26 à 9h du matin (Entrée libre. Buvette et restauration toute la nuit. Soupe à l'oignon à 5h)

LA MAISON DE L'ARBRE 9, rue François Debergue - 93100 Montreuil. Métro: Croix de Chavaux

(...) et plus de 200 rendez-vous artistiques et citoyens dans toute la France et de très nombreux autres partout dans le monde.

Vous pouvez accéder à l'ensemble du programme et à toutes sortes d'informations sur www.brut-de-beton.net

Ces événements sont rendus possibles grâce à l'engagement de tous les protagonistes professionnels et bénévoles.

Coordination: brut-de-beton@orange.fr

PAR-DELÀ LES MARRONNIERS

Théâtre du Rond-Point - Paris

Jean-Michel Ribes

Rayeur de vitres

Il dirige le Rond-Point depuis 14 ans et en a fait la forteresse du "rire de résistance". Il y reprend parfois ses anciennes pièces, comme *Par-delà les marronniers*, qu'il a réécrite à 40 pour cent et qui **rend hommage à trois délirants dadaïstes**.

Théâtral magazine : Le titre du nouveau spectacle *Par delà les marronniers* est suivi du mot *Revu(e)*. Que voulez-vous dire ?

Jean-Michel Ribes : Le sens est double. C'est une revue, et le texte a été largement revu. Je l'avais créé en 1972 au festival du Marais. **C'est un hommage à trois personnages, tous d'esprit dadaïste, qui ne se sont pas connus et que je réunis dans la fiction.** Jacques Vaché, Arthur Cravan et Jacques Rigaut sont des poètes sans œuvre, de grandes figures des années 20, des résistants à la barbarie de la civilisation du bon goût (une "civilisation" qui fait deux millions de morts avec la guerre de 14 !), à la morale définitive et à l'esprit de sérieux. J'aurais aimé faire partie de cette bande !

Qui incarne ces trois personnages ?

Michel Fau joue Arthur Cravan, le boxeur. Maxime d'Abboville est Jacques Vaché, dandy aimant le rare et l'énorme. Hervé Lassince incarne Jacques Rigaut, suicidaire et suicidé qui inspira le roman de Drieu La Rochelle, *Le Feu follet*. Quant à Sophie Lenoir, Alexie Ribes et Stéphane Roger, ils jouent surtout les gens qui sont hostiles à ce trio.

Cela constitue une revue musicale ?

C'est écrit comme un cadavre exquis. Dans la mesure où ce n'est pas écrit dans une continuité, c'est compliqué. Cela ressemble à une mosaïque où les carreaux se joignent aux autres. Il y a tout un jeu d'associations. Ce n'est pas un spectacle de plus. Dans le marasme où l'on vit, au milieu de la vulgarisation des idées simples, la pièce raye le verre et casse les vitres. C'est un scandale nécessaire. **Vaché, Cravan, Rigaut représentent quelque chose d'important face à la bouillie, au brouillard, à l'anesthésie où nous sommes ; ils incarnent une violence**

salutaire, une iconoclastie originale.

Oui, mais pour la musique ?

La partition est de Reinhardt Wagner. Celle qui jouera *La meneuse de revue*, *La Guerre* et *La Mort*, Aurore Ugolin, est une grande cantatrice. Et l'orchestre de l'Opéra national de Montpellier, qui coproduit le spectacle, sera en scène. Ce sera très gai, à l'opposé de la culture talibane.

Comment va le théâtre du Rond-Point ?

C'est toujours difficile. On a besoin d'obtenir 65 pour cent de recettes propres, ce qu'on ne demande pas aux autres théâtres subventionnés.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Par-delà les marronniers Revu(e)*, de et mis en scène par Jean-Michel Ribes, avec Michel Fau, Maxime d'Abboville, Hervé Lassince...

Théâtre du Rond-Point 2bis avenue Franklin-Roosevelt 75008, 01 44 95 98 21, du 15/03 au 24/04
Texte chez Actes-Sud Papiers



© Giovanni Cittadini/Cesi

Marie Gillain

Une histoire d'amour quantique

Après *La Vénus à la fourrure* qui lui a valu le Molière de la Comédienne en 2015, Marie Gillain enchaîne au théâtre avec une pièce radicalement opposée. *Constellations* raconte par fragments une histoire d'amour entre une physicienne quantique et un apiculteur.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a donné envie de jouer cette pièce ?

Marie Gillain : J'ai énormément aimé sa construction totalement originale et cette histoire d'amour entre deux êtres racontée sous forme de fragments. La toute première lecture de la pièce m'a d'abord déroutée parce qu'elle est construite selon des plans séquences répétés plusieurs fois. Mais plus je la relisais, plus elle m'hypnotisait. Ça m'a donné envie de travailler cette matière. Moi qui sors d'une pièce totalement explosive et extravertie, *La Vénus à la fourrure*, ça m'a plu d'aller dans un univers beaucoup plus intime. Et pourtant, je ne pensais pas refaire du théâtre toute suite après.

Les scènes sont répétées plusieurs fois mais avec une petite variante. Or, cette petite variante n'influe pas vraiment sur l'histoire.

Non. Ce sont des minis décalages, comme des petits grains de sable qui se glissent dans les séquences. C'est un peu à chacun de choisir la version qui le touche ou qui l'intéresse le plus. Ce qu'on ressent, c'est surtout que l'histoire est forte malgré tout ce que peut opposer ces deux êtres, elle physicienne quan-

tique qui s'intéresse à l'infiniment grand et lui apiculteur, qui s'intéresse à l'infiniment petit. Leur histoire résiste à toutes ces variantes. Les séquences racontées représentent des moments importants dans la vie de ce couple : il y a la rencontre, le premier baiser, la jalousie, la rupture...

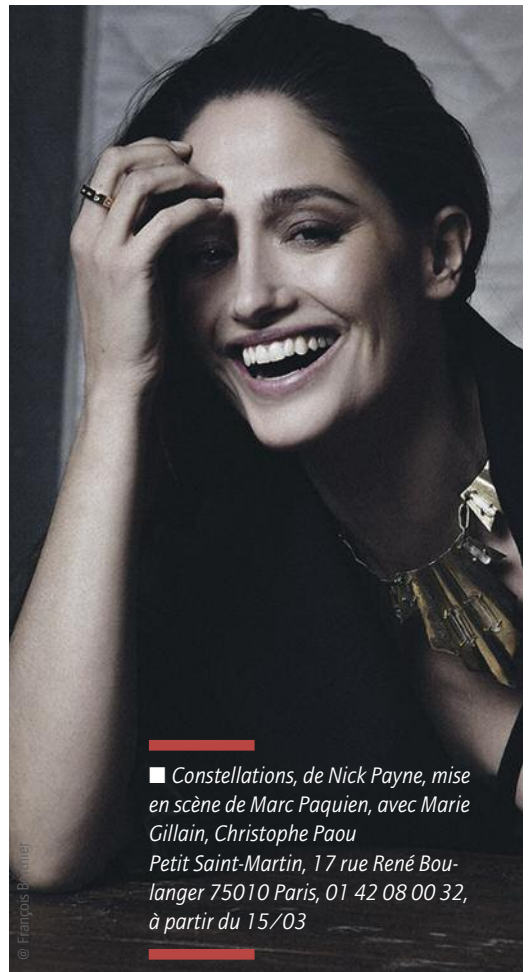
Et puis il y a la maladie...

On s'est dit avec Marc Paquien, que tout ce qui avait trait à la maladie correspondait à un espace-temps différent, que c'était peut-être là le présent et les autres séquences des souvenirs de sa vie. Comme quand on revisite sa vie à l'approche de la mort. Il y a la réalité et il y a aussi les souvenirs. Ce qu'affirme la physique quantique c'est que le temps n'existe pas ; donc on peut très bien faire des sauts dans le temps. D'où cette espèce de fluidité entre les séquences.

Comment vont être signalés les passages d'une séquence à l'autre ?

Marc a envie que ce soit imperceptible. Qu'ils ne soient peut-être visibles que par un changement de lumière. Il y aura un cercle sur scène et tout un travail sur les reflets avec un sol un peu réfléchissant.

Propos recueillis par HC



■ *Constellations*, de Nick Payne, mise en scène de Marc Paquien, avec Marie Gillain, Christophe Paou
Petit Saint-Martin, 17 rue René Boulanger 75010 Paris, 01 42 08 00 32, à partir du 15/03

LA MUSICA, LA MUSICA DEUXIÈME (1965-1985)

Vieux-Colombier - Paris

**Anatoli Vassiliev*****La parole sublimée***

Il parle peu à la presse ; sa parole est d'autant plus précieuse et importante. Lorsqu'Anatoli Vassiliev vient à Paris, il revient à La Comédie-Française comme dans sa maison. *La Musica, La Musica deuxième (1965-1985)* de Marguerite Duras est le troisième projet qu'il met en scène dans l'illustre institution, qui n'est pas sans lui rappeler son cher Théâtre d'art de Moscou.

Théâtral magazine : Pourquoi choisir de mettre en scène le couple et ses sentiments ?

Anatoli Vassiliev : Dès le début de ma vie artistique, j'ai toujours été fasciné par le thème des relations homme-femme. Je voulais trouver une incarnation scénique à la vie intime. Ce matériel m'intéresse vivement, quelqu'en soit la forme. Mais c'est la première fois que je choisis d'en faire un grand spectacle. Ce sont deux pièces pour deux mêmes personnages : *La Musica* et *La Musica deuxième*. La pièce de 1965 et celle de 1985. J'ai lu pour la pre-

mière fois ce texte en 2005, lorsque la traduction russe est parue, et j'ai tout de suite cherché les possibilités de mise en scène. J'attendais que l'heure vienne... Quand Eric Ruf m'a proposé de faire quelque chose pour la Comédie-Française, j'ai sans hésité proposé *La Musica* !

Le langage de Marguerite Duras est-il difficile à mettre en scène ?

Les mots des personnages sont comme en mouvement. Ils apparaissent à l'intérieur de l'homme, de sa matière émotive, psychique. Il y a une sublimation très fine de la parole : la parole se détache de

l'âme et commence à mener sa propre vie, avec sa poétique, sa force, sa puissance. C'est comme généré dans l'âme puis graduellement détaché. Je maîtrise cela. Les français sont parfois trop bavards, trop dans les mots ! Il n'y a pas beaucoup d'action dans le théâtre français, c'est plutôt du bavardage. Dès le début des répétitions, j'ai essayé de m'adresser au psychisme, à ce côté de l'âme, à l'émotion, aux sentiments. Et nous avons ouvert un chemin pour aller vers l'esprit, le conceptuel, le corporel et le charnel. Mais tout part de l'émotion. Les metteurs en scène savent en parler... mais ce qui est important, c'est de savoir le faire !

Qui seront vos interprètes ?

Florence Viala et Thierry Hancisse ont déjà joués pour moi ; ils connaissent bien mes idées, ma méthodologie. Je les ai choisis parce qu'ils révèlent que ce qui est vraiment important pour cette pièce : ce qui existe entre l'homme et la femme, ce qu'il y a de tangible, ce côté sexuel, la sensualité. Tout cela n'est pas caché chez Marguerite Duras, mais plutôt présenté, offert. C'est capital. **On peut penser que c'est un théâtre intellectuel mais l'intellect est nourri étrangement par cet aspect sexuel. Il n'y a pas d'intellect pur sans sensualité, sans sexualité.**

Propos recueillis par

François Varlin

■ *La Musica, La Musica deuxième (1965-1985), de Marguerite Duras, mise en scène Anatoli Vassiliev. Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris, 01 44 39 87 00, du 16/03 au 30/04*

Frédéric Jessua

La passion des auteurs oubliés

A la tête des compagnies Acte6 puis Boîte à outils, Frédéric Jessua visite les œuvres du patrimoine qui restent à l'ombre des chefs-d'œuvre. Passionné par la période élisabéthaine et le Grand-Guignol, il a participé au développement du Festival du Nouveau théâtre populaire, en Anjou. Il fait aussi des reportages parodiques à la télévision, mais c'est une autre histoire.

Théâtral magazine : Annabella est une adaptation de la fameuse tragédie élisabéthaine *Domage qu'elle soit une putain*. Comment l'avez-vous adaptée ?

Frédéric Jessua : J'aime Shakespeare mais aussi ses contemporains comme John Ford qui n'a ni sa perfection ni sa noblesse mais qui traduit une forme de trouble d'une façon prodigieuse. Sa langue est plus compliquée que celle de Shakespeare. Je suis bilingue mais on a traduit à deux, avec Vincent Thépaut. On a gardé toute la structure mais on a dégraissé et séquencé. Il y aura aussi beaucoup de musique. Nos acteurs sont musiciens. J'ai proposé ce projet à Philippe Adrien qui l'a retenu. La petite salle de la Tempête permettra un jeu rapproché et précis.

Annabella est la tragédie d'un amour incestueux entre une jeune fille et son frère.

Oui, mais la pièce est si mythique et si belle qu'on peut oublier qu'il s'agit d'un inceste. D'ailleurs John Ford était un catholique très pieux qui voulait surtout établir les codes de la société qu'il observait. En fait, il



conte trois histoires, celle d'Annabella et de son frère, celle de la première femme du mari qu'on veut donner à Annabella et qui réapparaît, et enfin celle de prétendants qui veulent conquérir Annabella sans savoir qu'elle attend un enfant conçu au cours de cette passion incestueuse.

Comment avez-vous composé votre distribution où vous jouez vous-même l'un des rôles ?

Je joue le prêtre qui, pour moi, est une parodie du prêtre de Roméo et Juliette. Mais j'ai surtout réuni une équipe jeune, en faisant des auditions au Jeune Théâtre National et en tenant compte des réseaux qu'a créé le Festival du Nouveau théâtre populaire à Fontaine-Guérin.

Vous avez monté beaucoup de pièces du Grand-Guignol. Pourquoi ?

Oui, j'ai travaillé neuf ans sur le Grand-Guignol et j'ai monté sept pièces de ce répertoire. Ces pièces ont un rapport exceptionnel avec le public.

Après Annabella ?

Pour le festival du NTP, cet été, je proposerai une version pour enfants de *La Tempête* de Shakespeare. Et je travaille au projet d'une émission de radio qui aurait lieu en direct sur un plateau de théâtre et serait liée aux élections présidentielles.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Annabella d'après Domage qu'elle soit une putain de John Ford, adaptation de Frédéric Jessua et Vincent Thépaut, mise en scène de Frédéric Jessua, avec Tatiana Spivakova, Vincent Thépaut, Jean-Claude Bonnifait.*

Théâtre de la Tempête, Route du Champ de manœuvre 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 18/03 au 17/04

ADESSO VOGLIO MUSICA E BASTA

Bouffes du Nord - Paris

Pippo Delbono

De la musique et basta !

Pippo Delbono ne veut plus que musique. Il propose trois spectacles-concerts aux Bouffes du Nord, sans artifice, masque ni construction : *Amore et Carne*, où la poésie rencontre le violon, *Il Sangue*, une revisite du mythe d'Œdipe avec chanteuse et musicienne, et *La Notte*, monologue sur une musique contemporaine d'après *La nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès.

Théâtral magazine : Pourquoi vous tourner vers la musique ? Vous évoquez une crise de la famille de théâtre...

Pippo Delbono : J'ai besoin de m'échapper du monde du théâtre et de ses expériences collectives. Pour moi il y a toujours eu une crise de la famille dans ma vie ! La famille, je n'aime pas trop. J'ai un groupe qui travaille avec moi depuis des années, on peut dire que c'est une grande famille, mais ce sont des gens différents, des gens qui amènent des choses diverses. Comme mon comédien Bobo qui est sourd, muet, analphabète. Ce sont mes amis, nous ne parlons pas le même langage, mais c'est très riche et nous créons. Dans le monde du théâtre, lorsque l'on parle trop le même langage, je sens le besoin de m'échapper.

Quel est votre rapport à la musique ?

Quand je prends un violon, même si je n'ai pas la technique, je ressens quelque chose d'ancestral. On me dit que j'ai l'oreille absolue, je me rends compte de tout, je ressens tout. La musique est vraiment la chose qui m'apporte le plus, qui ré-

veille ce qu'il y a de plus fort en moi. Je peux dire si un musicien se trompe ; pour un acteur qui joue, j'en suis moins certain. Je ne peux pas écouter une musique idiote, banale à la radio ou en discothèque pour passer le temps, ou dans les restaurants pendant que je mange. Se mettre à écouter, ça ne peut se faire en faisant autre chose. La musique parle à une autre dimension, plus profonde, de notre être.

Est-ce difficile de théâtraliser de la musique ?

C'est facile, car la musique m'emmène dans d'autres mondes. Mais la musique, c'est aussi le silence ; quand il n'y a plus de notes, on écoute la musicalité du silence. Quand je pense une œuvre musicale, je la mets en images, je la donne à écouter différemment. La musique aide l'image et l'image aide beaucoup la musique ; le théâtre devient musique et la musique devient théâtre. C'est plus démocratique, c'est pour tous. Dans une pièce, il faut comprendre la langue, le texte. Pour la musique, non. Cela reproduit un autre rythme qui existe dans la nature. On entre dans le voyage



■ **Adesso voglio musica e basta** (à présent je ne veux que musique et basta), voyage à travers le monde musical de Pippo Delbono
Amore e carne, le 29 mars
Il Sangue, les 30 et 31 mars
La Notte, le 1er et 2 avril
 Bouffes du Nord, 37 bis, bd de La Chapelle, 75010 Paris, 01 46 07 34 50 *

d'un musicien, il n'y a pas besoin d'être intelligent ou cultivé, il faut juste se laisser libre. Bobo, il ne parle pas, il n'entend pas, mais il écoute la musique et danse parfaitement dessus. Je crois plutôt que cela peut être une autre façon de réfléchir, une approche pour rencontrer et s'ouvrir à des gens différents qui ne vont pas ordinairement au théâtre. J'ai, par exemple, donné un concert dans un camp de réfugiés.

*Propos recueillis par
 François Varlin*



Pascal Rambert

met le couple à l'épreuve

■ *Argument*, écrit et mis en scène par Pascal Rambert.
Comédie de Caen, 1 Square du théâtre, 14 200 Hérouville-Saint-Clair, 02 31 46 27 27. Les 29 et 30/03

Pour sa dernière création, *Argument*, le directeur du théâtre de Gennevilliers plonge un couple dans le tourbillon des événements de la Commune. Une pièce où se télescopent dangereusement l'amour et la politique.

Théâtral magazine : Comment est né le désir d'écrire une pièce d'un romantisme aussi affirmé ?

Pascal Rambert : Les mystères de l'impulsion créatrice première sont souvent confus mais pour *Argument*, tout est parti du corps de deux comédiens, Marie-Sophie Ferdane et Laurent Poitrenaux, avec lesquels j'avais envie de travailler. Tous deux m'évoquent ces corps que l'on voit dans les peintures préraphaélites du XIXe siècle, c'est très étrange. Une fois plongé dans cet univers pictural, j'ai pensé à l'histoire du peintre et poète Dante Gabriel Rossetti et de son épouse et muse, Elizabeth Siddal. A la mort de sa femme, Dante Gabriel Rossetti a enterré ses poèmes dans le cercueil de sa bien-aimée, puis, endetté jusqu'au cou, quelques années plus tard, il est allé les déterrer pour les publier. Cette anecdote me fascine

et m'a donné envie d'écrire une pièce empreinte de cette atmosphère, romantique et mortifère.

Le spectacle se déroule pendant la Commune de Paris, qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette période ?

Quand on est de gauche, les 72 jours qui ont marqué la Commune représentent l'un des événements politiques les plus inouïs de l'Histoire. D'ailleurs, cent jours après la révolution russe, Lénine disait : *"Je n'arrive pas à y croire, nous avons tenu plus longtemps que la Commune"*. C'est ce rêve commun qui m'intéresse. Aujourd'hui, il a disparu de notre horizon politique, nous avons perdu le sens de notre devenir collectif, et cela me désole. Ensuite, je me suis replongé dans mon livre favori, *Le lys dans la vallée* de Balzac, pour comprendre la langue si particulière de l'époque.

Qu'est-ce qui vous a surpris en étudiant ces événements ?

La place déterminante accordée aux artistes. J'ai appris, par exemple qu'après avoir fait tomber la colonne Vendôme, Gustave Courbet était devenu le responsable des arts. Il a dû payer le remboursement de ce monument tout le reste de sa vie. J'ai également été sidéré par le fait que ces gens ne se battaient pas seulement pour l'amélioration de leur condition de vie. Pour eux, la Commune devait devenir un idéal universel, conquérir le monde.

La place des femmes était également inédite...

Tout à fait. On ne peut pas encore parler de féminisme mais les femmes, pour la première fois, prenaient la parole, se battaient pour leurs idées et leurs droits. Mon personnage, Annabelle, s'oppose aux positions conservatrices de son mari, elle crée une revue, plongeant ainsi son mari dans une jalousie délirante. La jalousie est d'ailleurs le vrai sujet de la pièce. A mon sens, les gens jaloux sont de grands créateurs, ils ne cessent d'imaginer mille scénarios possibles autour d'un seul et même événement. L'imagination et la jalousie font très bon ménage.

*Propos recueillis par
Igor Hansen-Love*

Le performeur, musicien et metteur en scène suisse, Thom Luz, **nous entraîne dans une bien étrange histoire de fantômes** ; celle, véridique, de Rose-Mary Brown, qui dans les années 1970 sort un disque avec des inédits de Liszt, Schubert, Chopin, Rachmaninov..., inédits qui lui auraient été dicté d'outre-tombe lors de séances de spiritisme...

Théâtral magazine : Entre le spiritisme et les phénomènes climatiques inexplicables, vous présentez aux Amandiers deux pièces pleines d'étrangetés...

Thom Luz : Le sujet de ces pièces ce sont les mystères, j'adore les mystères, les questions irrésolues, les choses inexplicables, et j'essaye de trouver des chemins musicaux pour explorer ces territoires inconnus. Dans le cas de *When I die*, l'un de mes amis m'avait donné un article au sujet de cette dame qui recevait des visites de fantômes de compositeurs décédés. J'étais intrigué par cette histoire, drôle et étrange. Je me suis mis en tête de rassembler les enregistrements que cette modeste femme travaillant à la Poste, avait publiés sans avoir d'éducation musicale.

Ce sont ces enregistrements que vous jouez sur scène ?

Oui, c'est une idée toute simple en apparence, presque ludique, mais au final, cela nous a amené à aborder des questions profondes qui touchent à la religion et à la croyance. **Si nous croyons que cette musique est authentique, alors c'est que nous croyons à la vie après la mort.** Au bout d'une heure vous êtes

fixé, vous y croyez ou non ; c'est incroyable de pouvoir prouver cela dans une pièce de théâtre !

Et que pensent des musiciens expérimentés de la qualité de ces compositions ?

Certains morceaux sont très convainquants au point que notre pianiste, qui joue du Brahms depuis toujours, me dit que pour lui c'est authentique. D'autres morceaux sont vraiment très mauvais, par exemple les chansons de Lennon, et d'autres encore sont très beaux comme Rachmaninov, mais ce n'est clairement pas du Rachmaninov. Mystère...

C'est aussi une pièce sur le thème de l'inspiration. Qui inspire Rose-Mary, de "vrais" fantômes ou son imaginaire fertile ?

Chacun est libre de croire au côté fantastique de ces créatures ou de le voir comme une métaphore de nos sources d'inspiration et des fantômes qui habitent notre imaginaire. **La musique a ce pouvoir de suggestion très fort qui permet d'accéder à des territoires inconnus.** C'est comme un code secret qui quand il est rejoué 200 ans plus tard, fait ressurgir des visages, des paysages disparus depuis longtemps.

Thom Luz

hanté par la musique



L'art en général a ce pouvoir de suggestion...

La musique c'est le seul "truc" magique que les humains peuvent un peu maîtriser pour aller dans des contrées inconnues ou interdites. La peinture ou la littérature n'ont pas le même impact immédiat et magique. Dans l'écrit, il y a le biais de la lecture qui requiert un effort intellectuel de décodage ; et la peinture ne produit pas un effet physiologique aussi profond. C'est aussi pour cela que je préfère jouer avec des musiciens qu'avec des acteurs, ils ont une façon de faire qui est concrète, directe, sans démonstration, sans intention.

*Propos recueillis par
Enric Dusset*

■ *When I die*, une histoire de fantômes avec de la musique, mise en scène, conception, scénographie Thom Luz. Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre, 01 46 14 70 00, du 1er au 3/04

■ *Unusual Weather Phenomena Project*, conception, mise en scène Thom Luz. Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre, 01 46 14 70 00, du 6 au 10/04

Marie-José Malis

Aimer le monde autrement

La directrice du théâtre de la Commune, Marie-José Malis, reprend *On ne sait comment* de Pirandello, pièce qu'elle a créée en 2011 et qui brosse le portrait d'un homme qui perd foi en l'humanité après avoir trompé sa femme.

Théâtral magazine : *On ne sait comment* raconte l'histoire d'un homme qui trompe sa femme et en est malade.

Marie-José Malis : C'est un quatuor de couples d'amis et dans ce quatuor il y a quelqu'un qui semble sombrer dans la folie. Ce personnage finit par confesser progressivement deux crimes dont il dit qu'il les a commis on ne sait comment : le premier est terrifiant, puisqu'il s'agit d'un enfant qu'il a tué quand il était petit et le deuxième c'est l'adultère ; il a trompé sa femme avec celle de son meilleur ami et il demande à la sienne d'accepter l'idée que la psyché humaine est faite de trous et qu'aucune explication ne peut rendre compte de ça. Sa femme le croit et entre avec lui dans cette espèce de définition nouvelle de ce qu'est un homme. Après va se poser la question de savoir si on doit dire la vérité à l'ami qu'on a trahi. La femme qui a commis l'adultère avec lui soutient qu'il faut se taire pour épargner le mari. Mais l'amant a un autre point de vue éthique du fait de la découverte qu'il a faite.

Il ne veut plus appartenir à la civilisation telle qu'elle est conçue

puisqu'elle ne rend pas compte de son expérience. La pièce a été écrite en 1934. Elle montre la tentation de ne plus croire en l'humanité et comment on peut reconquérir quand même l'idée d'une positivité.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de la reprendre aujourd'hui ?

C'est d'abord l'idée d'un diptyque, avec deux pièces de Pirandello, *La Volupté de l'Honneur* et *On ne sait comment*. En dehors des grandes pièces qu'on monte régulièrement, il y a tout un aspect du répertoire de Pirandello méconnu du grand public mais fascinant et à mon avis plus intéressant que ses pièces sur le théâtre. On y trouve la question de ce que va devenir un homme qui n'a plus aucune garantie à son existence, ni Dieu, ni morale, en rapport avec une grande crise de la civilisation comme dans les années 20. Il se sert du théâtre pour sonder les conditions d'une nouvelle liberté, d'une nouvelle manière d'assumer le vide et l'angoisse d'une humanité qui ne peut plus quasiment se définir. C'est aussi un théâtre merveilleux pour les acteurs avec des personnages complètement dingues, des aventuriers de

l'esprit, une langue philosophique et poétique extraordinaire.

Y a-t-il des changements par rapport à la première version que vous aviez faite ?

Ce qui change, c'est la relation entre la scène et la salle, qui dépend réellement de l'architecture. Avec moi, la salle est toujours allumée. Le théâtre de la Commune étant construit en forme de couloir, je vais devoir tenter une adaptation de la scénographie, sans doute habiller les murs pour créer un prolongement entre la scène et la salle. J'aime bien rappeler aux gens qu'ils sont au théâtre. C'est pour ça que je l'allume la salle. On dit toujours qu'on veut transformer le monde en faisant du théâtre mais ce qu'on veut au fond, c'est contribuer à une refondation du sentiment, au fait que les gens pourraient aimer le monde autrement.

Propos recueillis par HC

■ *On ne sait comment*, de Pirandello, mise en scène de Marie-José Malis
Théâtre de la Commune, 2 rue Édouard Poisson 93300 Aubervilliers,
01 48 33 16 16, du 7 au 17/04



@ Willy Vanqueur

Catherine Gaudet & Jérémie Niel

La violence sourde

Ils renouvellent à Montréal la danse et le spectacle gestuel. Catherine Gaudet vient de la danse, Jérémie Niel du théâtre. **Leur nouveau duo s'inspire à la fois de Shakespeare et de Prokofiev.**

Théâtral magazine : Comment vous êtes-vous connus ?

Catherine : Jérémie et moi nous sommes connus en 2011, alors que le festival OFFTA, basé à Montréal, nous avait proposé de nous jumeler dans le cadre d'un événement appelé le MIX-OFF. Cette collaboration n'a pas été possible, nous nous sommes alors promis de collaborer

à un autre moment dans l'avenir. Aujourd'hui, nous agissons régulièrement l'un pour l'autre en tant que conseiller artistique sur nos créations respectives.

Comment s'élabore le travail en commun ?

Catherine : Jérémie met en scène des êtres très intériorisés avec un souci constant de l'hyperréalisme et de mouvements de corps, de texte et d'espace, minimalistes. Quant à moi, je façonne les corps d'une façon qui est plutôt exacerbée, très expressive. Cependant, **nos deux démarches se rejoignent dans la violence sourde sous-jacente qui plane dans nos créations et dans la façon de concevoir les êtres comme étant investis de forces plus ou moins troubles qui entrent en contradiction avec les conventions sociales.**

Quelle étape représente votre *Roméo et Juliette* par rapport à vos spectacles précédents ?

Catherine : Pour moi, *Roméo et Juliette* diffère beaucoup de mes autres pièces. En général, dans mon travail, la dramaturgie s'écrit à même le corps et non en amont. Ce sont les états intérieurs qui guident le discours dramatique. Dans *Roméo et Juliette*, le chemin s'est pris à l'in-

verse. La trame narrative s'est écrite en amont. Aussi, selon notre désir de faire de faire un "ballet contemporain", j'ai vraiment travaillé les mouvements en relation directe avec la musique de Prokofiev. Encore ici, la musique arrivait avant l'écriture chorégraphique alors qu'habituellement, celle-ci arrive dans un second temps.

Jérémie : *Roméo et Juliette* est un moment singulier dans mon parcours, dans nos parcours. Même si on peut distinguer dans l'oeuvre nos traces respectives, cette pièce a une identité qui lui est propre, elle est à la convergence de nos influences, de nos fantasmes divers. Elle est quasiment autonome. Jamais je n'aurais pu l'imaginer seul. Habituellement, avant de commencer, je "sens" mes pièces. Je connais à l'avance leurs odeurs. Avec *Roméo et Juliette*, nous avons exploré des terres que nous ne connaissions pas. En ce sens, nous avons découvert la pièce autant que nous-mêmes, des mondes en nous, insoupçonnés.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*



■ *La Très Excellente et Lamentable Tragédie de Roméo et Juliette, de et avec Catherine Gaudet et Jérémie Niel, en co-création avec Francis Ducharme et Clara Furey*
Théâtre national de Chaillot
Place du Trocadéro 75016 Paris,
01 53 63 30 00, du 7 au 15/04

Belinda Annaloro

Voyage immobile

La plasticienne Belinda Annaloro élabore en direct **une véritable maquette géante sur laquelle se greffe un récit de voyage** qui joue avec nos représentations de l'espace et des paysages...



Théâtral magazine : Votre précédent spectacle *Pop up* reposait déjà une notion d'échelle ?

Belinda Annaloro : Absolument, *Pop-up* était un livre géant qui se déployait et dans lequel je me mettais en scène. Avec *Atlas*, je suis partie de l'idée des plans reliefs conçus à des fins militaires au XVIII^e siècle. Cela m'a donné envie de construire le plan relief de mes petites histoires...

Comment procédez-vous ?

Le temps du spectacle, on suit l'élaboration d'un plan relief que je construis avec des miniatures, des jouets d'enfants, des maquettes que j'ai récupérées à l'école d'architecture de Lille, ou des objets que j'ai fabriqués. J'installe tout cela au fur et à mesure du récit qui accompagne le spectacle. Sur scène, je manipule les objets, on entend ma voix en off et tout un dispositif de caméras permet de suivre la progression de la construction projetée sur grand écran.

Mais c'est aussi un véritable récit de voyage auquel vous nous invitez ?

Je me suis inspirée des écrits de l'antiquité *l'Eneide*, *l'Odyssée*, les *Méta-*

morphoses d'Ovide. Ce qui m'a intéressée, c'est le rapport au paysage, à l'espace. Mais c'est aussi pourquoi on voyage, comment on voyage, la question de la quête. On démarre dans l'espace de la chambre, de l'intimité, et on s'éloigne au fur et à mesure des histoires que je colle sans ordre particulier autre que le lien poétique ou formel qu'elles ont pour moi.

Vous jouez sur le décalage entre la réalité et la représentation qu'on se fait d'un paysage... Pour reprendre le célèbre aphorisme de Korzybski, "La carte n'est pas le territoire" ?

J'essaye d'illustrer les déformations que l'on fait dans notre esprit lorsque l'on mémorise un paysage. Les cartes mentales, alimentées par des perceptions personnelles, ne sont pas la réalité du territoire. Et même les "vraies" cartes géographiques sont réalisées avec des projections qui ne sont pas parfaites. Ce sont tous ces décalages, ces déformations qui m'intéressent.

Vous faites des ateliers autour de vos spectacles ?

Oui, et je vais le faire également aux

Amandiers. J'explore avec les habitants d'un territoire la représentation qu'ils en ont, et je confronte les différentes réalités qui en émergent. On refait des cartes d'après mémoire, on dessine les trajets, et avec un dictaphone je recueille des histoires dont on fait un montage sonore. Le territoire c'est l'idée que l'on s'en fait.

C'est un spectacle jeune public ?

Je dirais que c'est un spectacle tout public. Les enfants adorent c'est certain ; pour eux c'est comme un rêve, une grande surface pour étaler son paysage et raconter ses histoires. Mais cela s'adresse aussi aux adultes avec des interrogations sur la représentation, le voyage, l'introspection...

*Propos recueillis par
Enric Dausset*

■ *Atlas, conception et interprétation*
Belinda Annaloro
Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo
Picasso, 92000 Nanterre,
01 46 14 70 00, les 9 et 10/04

LA DERNIÈRE BANDE

Théâtre de l'Oeuvre - Paris

Jacques Weber

Le chien truffier

Frédéric Franck avait ouvert sa direction du théâtre de l'Oeuvre avec *La Dernière Bande* de Beckett jouée par Serge Merlin. Au moment où il vend la salle à Vincent Bolloré, il conclut ses années de direction avec la même pièce jouée par Jacques Weber.

Théâtral magazine : Un homme écoute la bande où il a enregistré des souvenirs de son passé. Tout lui échappe. Ce personnage de Beckett est très difficile à jouer.

Jacques Weber : Pourtant, j'ai beaucoup de plaisir à apprendre ce texte, qui est drôle et bouleversant. Le personnage agit sur deux temps, il a une voix d'homme de trente ans et une voix malade, mystérieuse. J'aurai un faux crâne et un pantalon trop long. Je pense que je m'inspirerai un peu de Nénette, l'orang-outan du Jardin des plantes. Mais cela se prépare surtout comme un travail de musicien. Le texte indique tout, notamment les respirations. Je bénéficie aussi des cahiers de répétition de Beckett que m'a confiés Alain Françon.

“ Stein m'a dit que j'étais un chien truffier ! Il faut qu'on me calme.

Pour vous, c'est surtout une nouvelle collaboration avec Peter Stein.

Jouer sous sa direction *Le Prix Martin* de Labiche à l'Odéon a été un des grands moments de ma vie. Je suis si

heureux de le retrouver, après avoir parlé de lui à Frédéric Franck. Au début de mon travail avec lui sur le Labiche, j'étais perdu. Il m'a dit : *"Tu fais partie des acteurs qui trouvent tout de suite. Il faut que tu retrouves ce que tu as trouvé la première fois. Tu n'as qu'un seul problème : tu es impatient."* En effet, j'ai besoin qu'on me range ! Stein m'a dit aussi que j'étais un chien truffier ! Il faut qu'on me calme. *Cyrano*, autrefois, c'était une prise du rôle sauvage, jusqu'à ce que tout soit maîtrisé ! Avec Stein, tout est d'une précision incroyable, dans une énergie folle.

On n'a pas toujours bien compris ce que vous avez voulu faire avec *L'Avare* monté par Jean-Louis Martinelli.

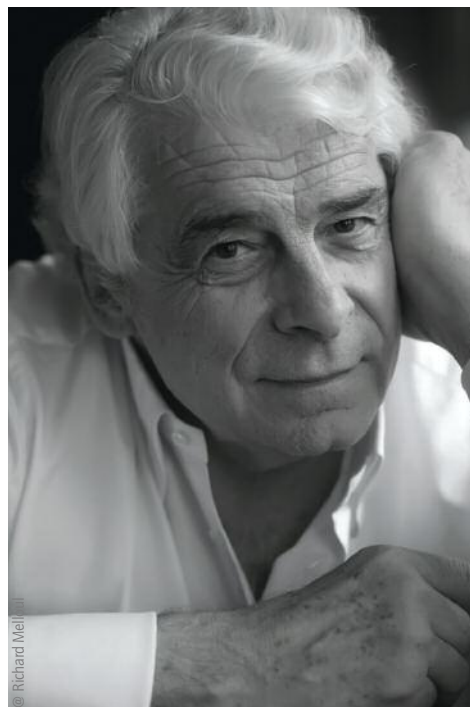
Au début, le spectacle n'était pas abouti. J'ai voulu donner à Harpagon un calme dangereux, celui d'un homme subjugué par la possession.

Et votre récitation, *Eclats de vie*, que vous jouez et modifiez depuis vingt ans ?

Il a été diffusé par cent salles de cinéma en janvier. Je l'ai fait avec le trompettiste Eric Truffaz. Quand je le referai, ce sera désormais avec lui.

Comment trouvez-vous le temps d'écrire des romans ?

Je travaille à mon troisième livre, qui



sera mon deuxième roman. Ma vie, c'est les bistrots où j'écris. J'écris trois ou quatre heures par jour. Quand tu joues tous les soirs, avant tu bouquines ou tu écris. C'est triste, la journée avant de jouer !

Y a-t-il un rôle qui vous fait rêver ? J'aimerais bien retravailler le Galilée de Brecht, que j'avais joué sous la direction de Lassalle.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *La Dernière Bande* de Samuel Beckett, mise en scène de Peter Stein, avec Jacques Weber, Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88 du 19/04 au 30/06

CENTRE
D'ART
ET DE
CULTURE



15, boulevard
des Nations Unies
92190 Meudon
01 49 66 68 90



MARDI 12 AVRIL 20h45

THÉÂTRE

LA NUIT DES ROIS

WILLIAM SHAKESPEARE

COMPAGNIE HYPERMOBILE
CLÉMENT POIRÉE

© Nolwenn Brod

01 49 66 68 90 OU 01 41 14 65 50

billetterie.cac@mairie-meudon.fr

billetterie.meudon.fr

Locations : fnac.com - 0 892 68 36 22 (0,34€/min) / Carrefour

  MEUDON.fr


Ville de Meudon

Dossier



Le théâtre *de notre monde*

Définir notre monde en quelques pièces, voilà l'objectif de ce dossier. Pas d'enquête, juste un portrait du XXI^e siècle. Et si l'on s'en tient aux seules thématiques retenues, il y a de quoi s'inquiéter : la finance qui règne sans foi ni loi sur la planète étranglant des pays entiers, des déchets hyper dangereux légués à foison à nos descendants pendant des dizaines de milliers d'années, des ruines toutes neuves qui n'ont jamais servi, un culte de la jeunesse, le climat qui se dérègle, le mensonge devenu langue officielle, le virtuel sans modération ou des tueries sans raison. Mais on peut aussi le prendre sous l'angle joyeux et se dire qu'en moins de 100 ans, tout est devenu possible pour tous !

Hélène Chevrier

Avec les interviews exclusives de Bruno Meyssat, Arnaud Meunier, Ivana Müller, Karl Biscuit, Guillaume Marie, Thom Luz, Michel Schweizer, Romane Bohringer, Jeanne Morel, Cyril Teste

Arnaud Meunier

Le fantasme de l'argent fou



Chapitres de la chute suit l'ascension des Lehman Brothers dans le monde de la finance depuis leur arrivée aux Etats-Unis en 1850 jusqu'à la chute spectaculaire de leur banque en 2008.

La pièce de Stefano Massimi parle-t-elle de la fin d'un monde ?

Oui comme pour *Titanic*. Ce que racontait Cameron dans *Titanic*, c'est un peu ce que raconte l'auteur de *Chapitres de la chute*, c'est la fin d'un monde qui à un moment donné s'est cru invincible. Et comment il a basculé dans l'ivresse de la finance, de l'argent fou jusqu'à ce que ça craque.

Pourtant malgré cette crise, les bourses continuent de plus belle et on est toujours à la merci de la finance...

Ça n'a pas révolutionné le monde mais en même temps, l'Histoire ne se répète pas tout à fait de la même manière. En 2008, on n'a quand même pas revécu 1929 parce que les banques mondiales ont investi des capitaux pour éviter la banqueroute. En fait, on a laissé mourir Lehman Brothers pour refinancer progressivement le système.

Peut-on dire que les Lehman Brothers

sont les précurseurs de tout le système financier ?

Ils en sont un des précurseurs comme Goldman Sachs. Ils ont été plusieurs à comprendre que l'argent pouvait se déconnecter du réel. On est passé de la vente à court terme de produits physiques comme le coton et le charbon, à des investissements à plus long terme avec la construction du chemin de fer, et à un moment donné, on n'a plus vendu que des chiffres écrits à la craie sur des ardoises. La plus grande invention de la finance, c'est quand même Wall Street. Aujourd'hui, les traders sont des matheux qu'on recrute dans les grandes écoles d'ingénieurs pour faire des algorithmes toute la journée.

L'ascension des Lehman Brothers dans la finance a quand même de quoi faire rêver.

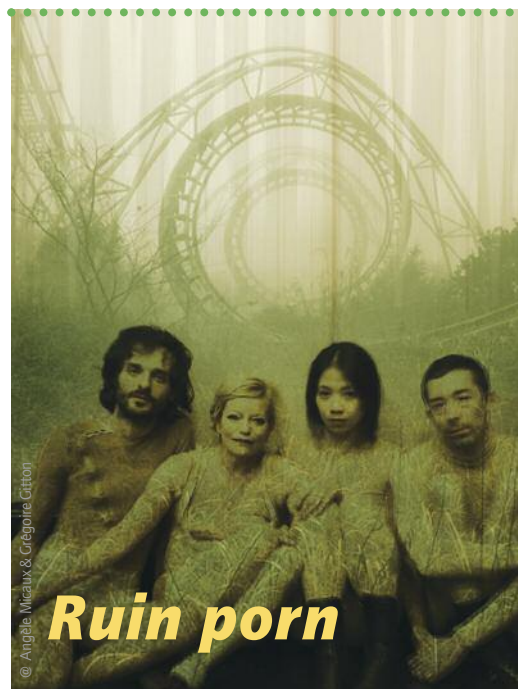
Parce qu'on aime les success stories. Au début, on est en empathie avec les trois frères : ce sont des immigrés qui arrivent aux Etats-Unis, l'un d'entre eux meurt, la plantation d'à côté prend feu... On aime les gens qui partent de rien et arrivent au sommet. Sauf qu'à un moment donné, ils poussent la machine trop loin. La pièce

offre à la fois l'explication de notre monde, de son économie mais aussi une réflexion sur la nature humaine et ses limites. L'homme ne peut pas se contenter de ce qu'il a. C'est pour ça aussi que les thématiques de décroissance portées par les partis écologiques ne prennent pas ; on ne peut pas se résoudre à l'idée qu'on est arrivé à la fin de quelque chose. Cioran disait que *"nous n'agissons que sous la fascination de l'impossible"*. C'est un moteur très fort. Et la pièce n'est pas à charge contre les Lehman Brothers. Ils sont juste le reflet de ce que nous sommes tous.

Propos recueillis par HC

■ *Chapitres de la chute*, de Stefano Massimi, mise en scène d'Arnaud Meunier

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 10 au 29/05



Michel Schweizer

De dangereux déchets en héritage

Au début des années 70, les sondes spatiales Pioneer embarquaient un message destiné à révéler l'existence des êtres humains à des extra-terrestres. Le chorégraphe Michel Schweizer a commandé à des architectes des messages destinés aux civilisations futures de notre planète pour leur faire connaître les dangers de l'humanité, notamment lorsqu'elle enfouit des déchets radioactifs vivaces pendant encore des dizaines de milliers d'années.

C'est en tombant sur un documentaire sur l'enfouissement des déchets nucléaires que Michel Schweizer décide de faire le projet *Primitifs*. "Ce qui m'a troublé c'est que dans un avenir plus ou moins proche, il va y avoir des sites où l'humain va enfouir sous terre des déchets qui ne sont pas traitables. Avec Fukushima, on s'est

aperçu que l'humain n'arrivait pas à arrêter ce qui était en fusion". Alors on enfouit le danger vivant à 500 mètres sous terre comme c'est prévu à Bure en Haute-Marne où un laboratoire de recherche est en construction depuis 1998. "J'ai décidé de passer une commande à des architectes en leur demandant s'ils seraient capables d'inventer un édifice avec un avertissement dessus pour prévenir les générations futures de ne pas creuser parce que l'on ne sait pas ce qu'on a laissé". Trois équipes d'architectes de Bordeaux se penchent sur la question. "Ils ont évacué le bâtiment au motif qu'il ne résisterait pas au temps et se sont concentrés sur le message à laisser à nos descendants". Dans l'un des projets, *La Cité des Veilleurs*, ce message serait porté de génération en génération par un groupe de militants installé au-dessus du site d'enfouissement.

Et pour souligner la nécessité de maintenir une vigilance permanente, il a invité à

participer au projet un mal-voyant. "L'objectif étant qu'on ne puisse pas deviner qu'il ne voit pas".

HC

■ *Primitifs*, de Michel Schweizer

Grande Halle de La Villette (dans le cadre du festival 100%), 211 avenue Jean Jaurès 75019 Paris, 01 40 03 75 75, du 22 au 25/03



Les villes jetables

Avec *Ruin porn*, du nom de ces constructions contemporaines laissées à l'abandon, Guillaume Marie parle de notre incapacité à imaginer un futur différent de celui qu'on nous promet.

De quoi parle *Ruin porn* ?

C'est vraiment la suite de la pièce qu'on a présentée à La Ménagérie il y a deux ans et qui était inspirée du phénomène des hikikomori, ces jeunes japonais incapables de se retrouver dans la tradition ou dans la société libérale et qui choisissent finalement de s'enfermer chez eux pendant des années. Cette fois, on est parti des *Ruin porn* qui est un phénomène qui consiste à prendre en photo des lieux de consumma-

tion laissés à l'abandon et dont le plus connu est la gare centrale de Détroit. Il y a toujours un lien fort avec le Japon puisque je coécris mes spectacles avec le philosophe Igor Dobricic et le musicien japonais Kazuyuki Kishino. Or au Japon il y a beaucoup de *Ruin porn* puisqu'on ne détruit rien. Il y a notamment un vieux parc d'attraction construit dans les années 60 sur le modèle de Disneyland ; Disney n'ayant pas aimé la blague a fait construire son parc juste à côté de Tokyo reléguant l'autre à l'abandon.

Qu'est-ce que cela donne sur scène ?

Comme on n'arrive pas à se projeter dans le futur, qu'on est prisonnier du présent, on a travaillé sur l'inconscient. Cela donne une performance extrêmement plastique et très ouverte à l'interprétation.

Guillaume Marie

Quelles questions soulevez-vous ?

Finalement en parlant des ruines, on s'est vite préoccupé du futur. Est-ce que notre corps qui est déjà une ruine, peut finalement être projeté dans le futur ?

Essayer de se projeter dans le futur, n'est-ce pas de la science-fiction ?

C'est totalement de la science-fiction mais c'est une science-fiction placée dans le réel de notre présent. La science-fiction finalement nous permet de réfléchir à plein de questions, même philosophiques.

Propos recueillis par HC

■ *Ruin porn*, par Guillaume Marie

Ménagérie de Verre (dans le cadre d'Etrange Cargo), 12 rue Lechevin 75011 Paris, 01 43 38 33 44, 29 et 30/03

Bruno Meyssat

La crise grecque

En 2012, Bruno Meyssat s'intéressait à la crise des subprimes et à la finance, comme activité la plus influente de nos vies à travers la pièce *15%*. Aujourd'hui, c'est la Grèce qui le préoccupe. Après une longue investigation, il crée *Kairos*, du nom du dieu de l'opportunité.

De quoi est constituée la pièce ?

C'est tout un panel d'informations. Il y a des textes philosophiques, des extraits de discours de politiques comme Éric Woerth, François Hollande... Je fais du théâtre documenté, donc je lis beaucoup, je voyage, je rencontre des gens. Ensuite je charge les acteurs avec toutes ces informations, qui macèrent en eux.

Qu'avez-vous appris sur la crise grecque ?

Que cette affaire est scandaleuse et très symptomatique de la façon dont marche notre monde, particulièrement l'Europe, le rapport aux banques et l'échange un peu trouble entre le domaine privé et le domaine public.

La situation actuelle, c'est que la Grèce est quasiment sous tutelle avec une perte de l'autorité de l'État. Non seulement il y a des pertes économiques et une perte de sens total parce qu'ils sont passés pour en arriver là par la case Alexis Tsípras. Il y a eu un revirement phénoménal à travers cette personne.

Quel est le rôle de l'Europe dans cette affaire ?

Ce qui tient l'Europe, ce n'est pas le politique mais la finance bien sûr. Si François Hollande et Angela Merkel ont autant bataillé pour maintenir la Grèce dans la zone Euro c'est parce que les banques françaises détenaient 35 % des obligations grecques. C'était très important de basculer cette dette privée auprès des banques

et de la transformer en emprunts à des Etats. Si on voulait rediscuter et retraiter cette crise il faudrait probablement réexaminer la manière dont les Etats ont abandonné leur capacité de gérer leurs affaires en remettant l'ensemble des décisions importantes aux marchés financiers. Mais dans ce cas, il faut revoir le Traité de Maastricht et pourquoi cette Europe existe. Les gens attendent de l'Europe une chose pour laquelle elle n'a pas été faite. Les entreprises atteignant des tailles transnationales, un échiquier d'Etats différents n'était plus suffisant pour ces nouvelles multinationales ; il fallait inventer autre chose, alors on a inventé l'Europe.

Cette Europe de l'argent, fait-elle rêver des gens ?

En tout cas, les traders qu'on a croisés parlaient de vie intense, d'accomplissement, de joie. J'ai rencontré quelqu'un qui travaillait à la banque Goldman Sachs et qui parlait d'addiction. Il pointait aussi du doigt la carence de l'État face aux banques. *"Si vous laissez le pot de confiture ouvert, elles le videront tant qu'on ne les arrêtera pas"*.

Propos recueillis par HC

■ *Kairos*, textes et mise en scène Bruno Meyssat, avec Julie Moreau... *La Commune* (Pièce d'actualité n°6), 2 rue Édouard Poisson 93300 Aubervilliers, 01 48 33 16 16, du 31/03 au 13/04



Thom Luz

La petite musique du climat

Thom Luz s'intéresse aux phénomènes anormaux ou inexpliqués du climat : des pluies qui tombent à l'envers, des couchers de soleil multiples... C'est en musique qu'il revisite et interprète ces bizarreries météorologiques.

Comment vous est venue l'idée de ce spectacle ?

Le point de départ c'est l'oeuvre de William R. Corliss qui était un scientifique et écrivain fasciné par tout ce qui est inexpliquable. Il a passé toute sa vie à faire des recherches dans des bibliothèques pour répertorier et collectionner tout les phénomènes "anormaux" dans différents domaines : le cerveau, l'espace, la mer, l'histoire... Il pense que le monde s'explique mieux par le mystère que par les choses connues.

Et vous, ce qui vous a intéressé c'est le climat ?

Le climat est un champ si vaste, il est toujours là depuis des millénaires, c'est un miracle que l'on ne voit plus. Cela fait 100

ans que l'on essaye de prévoir le climat, avant c'était vu comme un acte des dieux ; mais les hommes ont besoin de contrôler la nature ou d'essayer de la contrôler, et cela ne marche pas... Mon intérêt d'origine pour les travaux de Corliss est maintenant renforcé par l'urgence de la problématique, c'est un sujet urgent pour le présent et le futur de l'humanité. Mais cette pièce c'est aussi comment l'Homme peut faire des miracles avec les moyens modestes du théâtre : de la musique, de la fumée pour fabriquer des nuages, et aussitôt des idées simples et poétiques deviennent des sujets politiques.

Comment faites vous le lien entre la musique et le climat ?

Certains principes qui régissent le climat s'appliquent aussi à la musique. Par exemple les notions de tension, de détente, l'imprévisibilité, la collision des contradictions, cela arrive dans l'atmosphère et aussi dans la musique. Sur les 4 musiciens, deux ont une formation classique, deux ont une formation jazz, cela crée des frictions intéressantes et de l'incertitude. A l'aide de

grandes bandes magnétiques qui vont remplir l'espace, nous allons essayer de recréer comme un système climatique, tout un monde avec des phénomènes rares, des dieux et la petite histoire de l'Homme.

D'où vous vient cet intérêt pour l'inexpliqué ?

Cela me rappelle mon enfance, quand j'étais petit je m'intéressais à la magie, mais plus tard avec l'âge, on perd cette perspective magique sur le monde. Cette capacité d'enchantement je la retrouve dans la musique et dans les choses inexplicables. Je ne verse pas pour autant dans l'ésotérisme, je suis très suisse sur ces choses-là, je veux de la science pour approcher ces non-sciences. En fait, c'est comme le théâtre, qui est une science très précise mais qui doit composer avec beaucoup de choses très subjectives.

Propos recueillis par Enric Dausset

■ *Unusual Weather Phenomena Project, conception, mise en scène Thom Luz Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre, 01 46 14 70 00, du 6 au 10/04*

Le visage et le corps que l'on veut

La chirurgie esthétique a changé notre vie. Finie la laideur, exit les moindres défauts, oubliée la peur de vieillir, on peut désormais remédier à tout et même changer de tête juste pour le plaisir. Cela a inspiré à Jeanne Morel une performance, *Peau d'âme*.

De quoi parle *Peau d'âme* ?

D'une femme qui ne sait pas trop où se positionner par rapport à son âge, qui se cherche et se transforme à coups de maquillage et de chirurgie. Mais ça ne marche pas, ça ne modifie que la surface qui devient folle. Lorsque

je l'ai créée il y a deux ans à Barcelone, je portais un maquillage qui me coupait en deux. On voudrait la reprendre en faisant évoluer le corps en direct grâce à la technologie.

Pourquoi cela ne marche-t-il pas ?

Les transformations produisent l'inverse de ce qu'elle recherche. Ainsi elle ne fait pas plus jeune mais plus vieux. C'est un effet très courant chez les gens qui ont recours à la chirurgie ou au botox. On voit tout de suite les problèmes d'acceptation de soi. On affiche ses doutes. Dans *Peau d'âme*, on va jusqu'à parler du monstre.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire une performance sur ce thème ?

Jeanne Morel

Sans doute le fait d'avoir beaucoup côtoyé le milieu de la danse et du cinéma notamment à Barcelone ; j'ai rencontré beaucoup de gens qui n'acceptaient pas leur corps et le transformaient complètement. Et puis il y a l'idée de la condition de la femme, ce besoin de toujours essayer d'être belle. Beaucoup de femmes ne savent pas comment se positionner par rapport au regard des autres. C'est un peu tabou d'en parler. Et puis en tant que femme, on ne sait pas trop si ça ne va pas nous arriver un jour.

Propos recueillis par HC

■ *Peau d'âme, www.jeanne-morel.fr*

Romane Bohringer

Tuer pour exister

"À mon âge Jésus avait déjà fondé une religion universelle, Bob Geldof avait déjà sauvé l'Afrique, Gavrilo Princip avait déjà tiré le coup de feu qui déclenchait la Première guerre mondiale. Si je dois laisser une trace sur le monde, il faut que je le fasse maintenant. Les seuls moyens dont je dispose sont l'art ou la violence. Et j'ai toujours été nul en dessin". Le tueur de la pièce de David Greig ressemble fortement à Anders Behring Breivik, auteur de l'attentat du 22 juillet 2011 sur l'île d'Utøya en Norvège, qui a coûté la vie à 69 personnes.



Vous avez voulu absolument jouer cette pièce. Pourquoi ?

J'étais en tournée avec *J'avais un beau ballon rouge* que le directeur de la Manufacture, Michel Didym, mettait en scène. En regardant ses projets de l'année, j'ai vu cette pièce et j'ai demandé s'ils avaient quelqu'un pour jouer le rôle. C'était trois mois avant les attentats qui ont eu lieu à Paris. Cela a fait écho en moi ; il y a une sensation de violence insoutenable parce qu'on ne la connaît pas, on ne la comprend pas, on ne l'identifie pas ; ça nous dépasse complètement. Et ne pas comprendre, ça nous laisse dans une espèce de stupeur. Mais comprendre, c'est essayer de chercher une cause, c'est presque essayer d'accepter que cette violence-là existe. Je pense qu'en voulant jouer cette pièce, j'ai voulu trouver une forme de pansement à l'incompréhension et à l'impuissance. Peut-être parce que j'ai des enfants

et que j'ai peur de devoir leur dire que le monde risque de s'obscurcir éternellement.

Vous jouez le rôle d'une prêtre, Claire, qui anime une chorale.

C'est une chorale de gens plutôt défavorisés. Elle essaye d'entretenir ce qu'on appelle le fameux "vivre ensemble". Jusqu'à ce qu'un jour un jeune homme tue plusieurs personnes dans cette chorale. Alors cette femme va entreprendre tout un chemin vers la compréhension de sa foi à elle et de manière plus large de sa foi dans l'humanité. Et elle va essayer de faire chanter ensemble des gens qui ne veulent plus chanter pour recréer un chemin vers une forme de lumière, quelle qu'elle soit.

Chaque soir, vous êtes accompagnés par une chorale différente...

Je me suis dit que cela allait être sublime. La règle du jeu c'est que la chorale soit différente chaque soir et ne connaisse pas le

spectacle pour créer une interaction sensible avec nous sur scène. Il y a des passages très poétiques. Je crois qu'on a besoin de ça. Je viens de jouer à Nice un texte absolument sublime sur les migrants. On voit des images terribles à la télé sur ce sujet mais une image, on la chasse, on la jette, on la cache même, tandis que la poésie, ça accompagne et ça rend meilleur. Ça m'a toujours beaucoup aidée dans mon appréhension du monde.

Propos recueillis par HC

■ *The Events*, de David Greig, mise en scène Ramin Gray, avec Romane Bohringer et Antoine Reinartz
Théâtre de la Manufacture (dans le cadre du Festival Ring), 10 rue Baron Louis
54000 Nancy, 03 83 37 42 42,
du 21 au 29/04

Vive le mensonge

A l'heure de la transparence, de la psychologie, des analyses ADN et de la géolocalisation, le mensonge est traqué. Pourtant, tel un virus qui mute au contact des vaccins qu'on lui injecte, il résiste, se perfectionne, se scientifie et se développe dans les plus hautes sphères de la société. Face à cette pandémie, Véronique Bellegarde a commandé à six auteurs européens une pièce sur le mensonge public.

Pourquoi faire un spectacle sur le mensonge public ?

Parce qu'on se rend compte qu'en politique il existe et qu'il se propage de plus en plus vite, de la même manière que les rumeurs s'enflamment à toute allure. On a un sentiment de mensonge permanent, de langue de bois des politiques ; c'est

quasiment acquis qu'ils vont mentir à un moment ou à un autre au point que les gens ont perdu confiance. Et le théâtre reste quand même un endroit de dialogue par le biais de la fiction, qui est une forme de mensonge, on peut arriver à avoir une parole authentique.

Quels sont les sujets abordés par les auteurs ?

J'ai commandé à chacun l'écriture d'une pièce miniature sur le mensonge public entre 5 et 20 minutes, avec trois ou quatre personnages. Je leur ai donné le thème du mensonge public mais sans les orienter davantage. Et finalement ils traitent tous d'un sujet différent comme l'interview truquée d'un haut dirigeant, le conflit israélo-palestinien, ou la crise grecque... Ils ont aussi des esthétiques assez différentes. L'auteur grec a écrit une pièce très métaphorique, *Belial*, du nom d'un proche de Lucifer qui incarne le démon du mensonge. C'est un personnage contemporain qui traîne aux abords d'une ville et incite une femme à se suici-

der. Ça représente la Grèce demandant de l'aide aux financiers qui sont en train de l'étrangler. L'auteur danois a une écriture beaucoup plus directe qui interpelle le public pour créer du débat... Je trouvais aussi intéressant d'avoir des angles de vision artistiques différents et selon un bon vieux principe qu'un mensonge en appelle un autre. Jérôme Cahuzac parlait d'ailleurs de *"la spirale du mensonge"*.

Faut-il éradiquer le mensonge ?

Pas du tout. Des neurologues et des psychiatres nous ont expliqué que l'imaginaire et le mensonge sont très proches et font partie de la construction de la personnalité de l'enfant. Ne pas mentir c'est une maladie, une forme d'autisme. Mentir permet de vivre en société et c'est pour ça que dans ma mise en scène, j'ai pensé à un lieu métaphorique qui serait une sorte de classe. Il ne s'agit pas de dire que l'école développe le mensonge mais à partir du moment où on raconte quelque chose, on passe par la subjectivité.

Propos recueillis par HC



■ *Mensonges*, textes de six auteurs européens : Davide Carnevali, Nicoleta Esinencu, Christian Lollike, Yannis Mavritsakis, Josep Maria Miro, Frédéric Sonntag, conception et mise en scène Véronique Bellegarde

> Création au Festival d'Avignon, Théâtre des Halles, du 6 au 27/07 à 21h30

> du 25 et 26/11 Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine

Cyril Teste



Réalité augmentée, réalité nouvelle

Ctrl-X raconte l'histoire d'une jeune fille qui vit derrière l'écran de son ordinateur. Son rapport au monde réel en est affecté et son identité définie par les traces virtuelles qu'elle laisse.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce texte ?

Le fait qu'avec le numérique et les technologies actuelles, le monde vienne à nous et qu'on n'ait véritablement plus besoin d'aller au monde. Dans la pièce, une jeune fille, qui fait partie des nantis, regarde le monde défiler à travers une baie vitrée. La baie vitrée symbolise l'écran de son ordinateur, la technologie étant amenée à être de moins en moins visible. On la suit le temps d'une soirée, dans son intimité, à travers tout le trajet qu'elle peut faire via les réseaux sociaux et son téléphone portable. Au fond c'est une fille qu'on géolocalise. Or aujourd'hui, on peut tracer notre profil à partir des supports qu'on utilise. Ça définit une identité qui n'est pas moins réelle. Car elle se construit

des fictions en parlant sur Internet avec un gars qu'elle ne connaît pas vraiment, avec sa sœur dont elle n'a pas envie qu'elle s'introduise dans son intimité, ou avec le monde à travers toutes les informations produites autour d'elle. Et ça provoque forcément de l'enfermement et de la solitude.

Vous disiez que cette identité virtuelle n'était pas moins réelle que la vraie...

Il s'agit de déterminer pour nous ce qu'est la virtualité. Dès lors qu'un environnement est naturel pour l'Homme, il correspond à une forme de réalité. Mon fils qui a 5 ans est né alors que Google avait déjà 15 ans. Si je suis en voyage, je parle avec lui par Skype. C'est un environnement qui est naturel pour lui. Il constitue aussi l'identité de notre relation à travers ces outils là. Et ce n'est pas moins réel pour autant puisqu'ils constituent des souvenirs. Après tout, on peut être à table avec ses parents et être cependant absent... Il faut voir comment cette jeune fille se construit avec le monde qu'elle regarde aujourd'hui qui est un monde qu'elle ne pratique pas vraiment non plus.

Qu'est-ce que le virtuel a apporté dans votre vie par rapport à avant ?

C'est la relation temps et espace, une possibilité d'ubiquité qui est devenue une réalité. Je peux donner des cours par Skype à des milliers de kilomètres du lieu du cours. On peut être à deux endroits en même temps et partager deux temps différents. Je ne vois pas un futur comme dans les mauvais films de science-fiction, où l'humain va complètement se déconnecter de sa propre nature. On s'adapte énormément. On va très vite voir l'écueil de ça. La preuve : on revient toujours à la notion d'objet.

Propos recueillis par HC

■ *Ctrl-X*, de Pauline Peyrade, mise en scène Cyril Teste, avec Adrien Guiraud, Laureline Le Bris-Cep, Agathe Raboud
> 11/04 au 1/05, Le Poche, rue du Cheval-Blanc 7 1204 Genève (Suisse), +41 22 310 37 59,
> Le 24/04, théâtre Vidy Lausanne, av. E-H. Jaques-Dalcroze 5 1007 Lausanne (Suisse), +41 21 619 45 45

Ivana Müller

Le théâtre participatif

Très en vogue, les projets participatifs remettent le citoyen au cœur de la démocratie. Son avis et ses idées sont entendus. En art, le spectateur devient partie intégrante de l'œuvre. Une façon de l'impliquer et de faire bouger ses convictions. C'est ce qu'explore Ivana Müller dans *Edges*.

Karl Biscuit

Une vitalité décuplée

La jeunesse a conquis quelques décennies, reléguant le plus tard possible les affres du grand âge. Aujourd'hui on reste jeune et alerte jusqu'à au moins 70 printemps et pas seulement grâce à la chirurgie. On le voit chez les artistes qui foulent les planches jusqu'à 100 ans telle Gisèle Casadesus. Chez les danseurs, on virevolte aussi sans fin à l'instar de Carolyn Carlson. Dans *Les Chants de l'Umaï*, la chorégraphe et danseuse brésilienne Marcia Barcellos, co-fondatrice avec Karl Biscuit de la compagnie d'arts numériques *Système Castafiore*, rend hommage à cette vitalité réjouissante.

Que raconte *Les Chants de l'Umaï* ?

C'est un poème mythologique. Umaï est un terme turc qui désigne la matrice, quelque chose d'assez féminin ; ça fait référence à l'ancienne mythologie sur la création du monde. Le spectacle est constitué de plusieurs tableaux dans une sorte d'écran, qui

racontent chacun une petite histoire dans une typologie chorégraphique différente. Il y a toutes sortes de personnages, y compris des monstres. Avant chaque tableau, Marcia chante dans une langue imaginaire à la façon des chœurs grecs pour expliquer ce qui va suivre.

Qu'est-ce qui fait le lien entre ces différents tableaux ?

C'est sa problématique de femme, son trajet personnel. Marcia a 50 ans et c'est encore une chanteuse et une danseuse exceptionnelle. Je pense qu'elle avait envie de se confronter encore à cet exercice. C'est sans doute sa dernière apparition en tant que danseuse sur une scène. Physiquement c'est difficile, très physique. Parce que quand vous dansez, vous êtes essoufflé ; alors comment vous faites pour chanter juste après ?

Aujourd'hui, on voit de plus en plus de danseurs âgés ou même gros. C'est très enthousiasmant par rapport à une époque où les carrières de danseurs ne dépassaient pas 30 ans...

Pina Bausch avait fait *Contact Off* avec des

gens plus âgés, Carolyn Carlson continue sa carrière à près de 75 ans. C'est une émanicipation du corps âgé. Et aujourd'hui, les danseurs ont des corps normaux. Ça correspond aussi au mouvement de libération de la femme après-guerre. De ce point de vue-là, c'est le reflet de notre époque.

Propos recueillis par HC

■ *Les Chants de l'Umaï*, un spectacle de la compagnie *Système Castafiore*, solo de Marcia Barcellos. Anthéa, 260 avenue Jules Grec 06600 Antibes, 04 83 76 13 13, 26/03



Edges

Edges, ce sont sept scènes situées à des périodes différentes de l'Histoire. "On a pris la Renaissance en Italie parce qu'elle marque le début de la perspective, donc la possibilité d'un autre point de vue. Pour la première fois on voit des gens représentés sur les peintures qui ne sont pas importants. Avant, on ne voyait que des gens riches ou des gens de pouvoir parce que le deuxième plan n'existait pas". En même temps, les spectateurs entendent la voix d'un gardien de musée mais sans le voir. "Il y a d'autres scènes comme le tournage d'un film avec tout un groupe de gens qui meurent cinq fois. L'histoire du cinéma commence avec l'industrialisation. D'un côté il nous a donné une magnifique possibilité de rêver ensemble et de l'autre c'est une des industries les plus lucratives au monde.

Aux États-Unis, le cinéma rapporte plus que le pétrole. Il a développé une espèce d'imaginaire collectif : on est mort je ne sais pas combien de fois ensemble à cause de différents types de catastrophes avec les martiens, ou les Russes... Il est aussi étroitement lié à d'autres types d'industries comme les industries de la guerre ; la caméra portée qui a permis le développement de la Nouvelle Vague a été inventée par les nazis pour pouvoir filmer leurs batailles".

Dans une autre scène, on va voir un groupe de gens chanter mais on ne les entend pas ; on entend à la place une voix off qui raconte un moment de sa vie. "Dans *Edges*, on ne sait jamais très bien ce qu'on regarde. On n'est pas guidé, il n'y a pas de signalétique. C'est une façon de répondre à notre société qui emploie un langage très

politique, aussi bien dans les médias, que dans les agences de pub ou chez les politiciens. Le théâtre est un des rares endroits où on peut expérimenter différents modèles de réflexion sur le monde et où on peut même échouer. On est dans une espèce de panique à l'idée de ce qu'on va devenir, tout le monde a peur de l'avenir et personne ne nous rassure. C'est très important de trouver d'autres types de réflexion et d'engagement. *Edges* explore une nouvelle langue pour parler de nous".

Propos recueillis par HC

■ *Edges*, un projet d'Ivana Müller Grande Halle de La Villette (dans le cadre du festival 100%), 211 avenue Jean Jaurès 75019 Paris, 01 40 03 75 75, du 22 au 25/03

La jeune création

Chaque année, les festivals Artdanbé et Etrange Cargo mettent en lumière un certain nombre de propositions artistiques atypiques. En voici une sélection inédite.

■ Artdanbé

> *Théâtre de Vanves*, du 10 mars au 8 avril
12, rue Sadi Carnot 92170 Vanves, 01 41 33 92 91
> *Panopée*, 11 av. Jacques Jezequel 92170 Vanves, 01 41 33 93 70
<http://www.theatre-vanves.fr>

■ Etrange Cargo

Ménagerie de Verre, du 15 mars au 9 avril
12 rue Lechevin 75011 Paris, 01 43 38 33 44
<http://www.menagerie-de-verre.org>



Pour son premier solo, ***Ode to the attempt***, le chorégraphe Jan Martens a choisi de mettre en scène la réalité de sa vie d'artiste, seul avec son ordinateur.

C'est votre premier solo...

Je danse seul et je fais tout moi-même, la technique, la musique, la vidéo. J'ai une table sur scène avec tout l'équipement nécessaire pour assurer la régie. Je me suis rendu compte ces temps-ci que l'ordinateur était finalement mon seul compagnon de route : je travaille, je rédige mes dossiers et je communique avec. C'est la réalité du métier. Tout passe par l'ordinateur et j'aimais bien l'idée de faire un spectacle qui parle de ça.

Ça correspond aussi à toute une génération un peu geek. Aujourd'hui on fait de plus en plus de choses dans une journée. Grâce à Internet mais aussi parce que tout devient beaucoup plus rapide. On reçoit 10.000 fois plus d'images que dans les années 80.

Quels sont les avantages à travailler tout seul ?

Ces dernières années, les chorégraphies que j'ai faites étaient très millimétrées et je me demandais comment je pouvais faire entrer plus de liberté et de hasard dedans. Or en faisant tout moi-même, je peux changer mes scènes, jouer avec le public.

Comment se présente le spectacle ?

C'est très simple : je suis assis derrière une table et j'écris une liste. Je voulais aussi montrer comment le projet se construit, comment on atteint le produit final.

Vous avez choisi d'accompagner ce solo avec des musiques très variées.

Il y a beaucoup de musiques, du metal américain, Schubert, du jazz des années 60. J'ai choisi par contraste et par goût. Je voulais aussi revenir à mes propres débuts quand à 16 ou 17 ans j'ai découvert la danse, et que je faisais des mouvements très répétitifs. J'avais l'impression que la répétition du mouvement me menait quelque part. Comme si j'essayais de capturer quelque chose de moi-même. Il y a une sorte d'ivresse à répéter, parce que tout l'organisme est focalisé sur ce qu'on fait.

■ *Ode to the attempt*, de et par Jan Martens
festival Artdanbé, le 26/03 à 22h

Festival Ardanthé

du 10 mars au 8 avril 2016



Lorenzo de Angelis

Dans **Haltérophile**, il y a haltère comme la force et alter comme l'autre. Lorenzo de Angelis a tiré de ce titre une performance au cours de laquelle il va tenter de jouer pour chaque spectateur.

Au début de votre projet, le titre était **Alterophile** et aujourd'hui vous avez ajouté un "H" et c'est devenu **Haltérophile**. Pourquoi ?

Au début c'était un jeu avec le préfixe "alter" pour parler d'une molécule polarisée qui s'oriente en fonction de l'autre. J'ai rajouté le "H" parce que j'aime bien l'idée de celui qui porte à bout de bras. Il s'agit de trouver l'endroit où on est capable de se responsabiliser. Et ça répond à la critique qu'on fait à l'art contemporain : à quoi ça sert, pourquoi donner tant d'argent ? Parce que l'artiste prend en charge beaucoup de choses que la société ne sait même pas nommer.

Dans votre dossier, il y a une photo d'Elvis Presley prise dans un de ses concerts où il se laissait embrasser par ses fans. C'est un peu l'image qu'on se fait du don de soi. Il y a l'idée dans le spectacle de faire une chose pour une personne en particulier. C'est tourné vers l'autre et en même temps c'est très préparé puisque c'est du théâtre. J'adore ce cocktail de vrai et de faux. Comme dans les chansons d'Elvis quand il dit qu'il aime ; on a envie d'y croire. Et c'est intéressant de voir ce que ça produit chez ces grandes stars qui crament leur vie pour ce rapport avec le public. C'est quelque chose que je ne ressens pas vraiment en tant qu'interprète. Donc je voulais vraiment m'y confronter en forçant presque un tête à tête avec chaque spectateur pour voir si j'éprouverais quelque chose. J'ai d'ailleurs élaboré une scénographie en cercle pour jouer face à chaque spectateur. Symboliquement, je joue pour chacun d'entre eux.

■ **Haltérophile**, de Lorenzo de Angelis
festival Artdanthe, 10/03 à 18h30 et 12/03 à 19h

Etrange Cargo

Du 15 mars au 9 avril 2016



Maeva Cunci
et Dominique Gillot

Maeva Cunci est danseuse, chorégraphe et chanteuse, Dominique Gillot performeuse. Leur premier spectacle ensemble, **La représentation de trop**, mêle différentes disciplines et beaucoup de matières.

La représentation de trop, c'est de l'humour bien sûr. En préparant le spectacle, les deux amies ont rêvé de le jouer jusqu'à l'overdose. "Ce n'est pas prêt d'arriver ; on a encore quelques années devant nous avant d'arriver à cette représentation de trop". Si Maeva n'y a jamais cru, Dominique était moins sûre d'elle. "Comme je fais plutôt des performances, j'ai l'habitude des one shot et j'avais peur de répéter les choses, de les rejouer. En jouant je me suis rendue compte que c'était impossible de m'ennuyer parce qu'en fait, on trouve toujours des nouvelles choses. C'est un peu comme quand on fait le même trajet tous les jours à pied. On redécouvre toujours le paysage". Il faut dire que le spectacle en contient beaucoup, comme une sorte de fourre-tout de toutes les idées qu'elles ont eues. "On s'est bien demandé si c'était possible de faire tout ça, remarque Maeva, si ce n'était pas trop dans un même spectacle. A un moment, on a décidé d'arrêter de stresser. Si c'est trop, ce n'est pas si grave ; on n'est pas dans les recherches de perfection mais de tentatives". "Sans doute que ça vient de mon côté performeuse. Parce que ce qui me parle, ce sont les projets qui deviennent des miens, donc, il fallait que je m'y retrouve". Pour Dominique, "il n'y a pas de fil narratif clair, ce qui fait le lien entre les séquences c'est nous et les personnages. Pour moi, c'est une sorte de marchepied qui va nous permettre de mettre le focus sur certaines choses dans notre deuxième pièce". Qui portera sur la thématique nature et culture. A suivre.

■ **La représentation de trop**, de Maeva Cunci et Dominique Gillot,
festival Artdanthe, le 19/03 à 19h30



Thibaud Croisy

Le dernier spectacle de Thibaud Croisy intrigue par son titre : **4 rêves non-censurés en présence de Fleur Pellerin**. Une proposition couillue créée au Théâtre de Gennevilliers en juin 2015 dans le cadre du festival des très jeunes créateurs contemporains.

Comment se présente le spectacle ?

Je suis face au public avec mes cahiers, que je lis devant un écran qui diffuse de temps en temps des images. Ce n'est pas une pièce d'un seul tenant où les gens s'assoient pendant une heure. Chaque rêve dure entre 5 et 8 minutes et peut être vu dans le cadre d'un parcours le temps d'une soirée au théâtre.

De quoi parlent les rêves ?

Tout est dans le titre. Le dénominateur commun de ces rêves, c'est Fleur Pellerin. Soit qu'elle est au centre du rêve soit qu'elle y passe furtivement. À certains moments il y a des photos d'elle qui sont projetées. Et comme les rêves que je raconte sont peuplés de gens que je connais, il y a des moments où je diffuse sur l'écran un document explicatif. Par exemple il y a un rêve qui se passe dans un château en Auvergne dans lequel je suis allé en tant qu'animateur de colonies de vacances et je montre une photo de ce château.

Pourquoi ces rêves sont-ils non censurés ?

Parce que je dévoile les rêves dans leur intégralité et qu'il peut y avoir des actions sexuelles ou violentes.

Pourquoi Fleur Pellerin, l'ancienne ministre de la Culture ?

C'est une sorte de présence un peu surréaliste comme parfois il arrive que des personnalités médiatiques traversent nos rêves. Et elle apparaît comme une figure médiatique, plus que comme une figure politique. On sait qu'elle n'a pas un lien de proximité avec la culture contrairement à Frédéric Mitterrand, Jack Lang ou même Aurélie Filippetti. Fleur Pellerin vient de plus loin. Elle a un côté personnage de manga aussi.

■ **4 rêves non-censurés en présence de Fleur Pellerin**
festival Art'danthé, le 19/03 à partir de 19h



Kate Moran

Contrechamp / Champ c'est le montage de deux duos avec Kate Moran. Le premier *Contrechamp* qu'elle joue accompagnée du pianiste Quentin Sirjacq avait été présenté aux Sujets à Vif d'Avignon l'été dernier, le second, *Champ*, qu'elle joue avec Bertrand Bonello, est une création inspirée de *Rose poussière* de Jean-Jacques Schuhl.

A priori, il n'y a pas de lien entre les deux pièces que présente Kate Moran. Si ce n'est elle, l'actrice. "Ce n'est pas une réponse d'un texte à l'autre. Ce sont des pièces très différentes. Le lien, en fait, c'est moi travaillant avec Rebecca Zlotowski et Bertrand Bonello. Mais j'aime bien aussi l'idée de laisser les spectateurs rêver et faire leur propre lien". *Contrechamp* a été créé à Avignon dans le cadre des Sujets à Vif. "C'est quelque chose qu'on a fait avec beaucoup de douceur. C'était la première fois qu'on travaillait ensemble. On a beaucoup parlé des œuvres et des thèmes qui nous inspiraient et à un moment donné on a évoqué une femme, une écrivaine, en pleine réflexion par rapport à son travail et à l'amour. Ce sont des choses qu'on ne dit jamais à voix haute. A un moment donné elle s'isole pour dire à haute voix ce qu'elle a dans la tête et qu'elle n'a jamais osé dire avant. Et comme Rebecca ne vient pas du théâtre mais du cinéma, elle a créé quelque chose de très cinématographique. Pour la *Ménagerie*, il va falloir adapter le dispositif puisqu'à Avignon, on le jouait dehors dans un décor naturel avec le chant des oiseaux et les cloches de l'église..." Le second spectacle est inspiré du roman de Jean-Jacques Schuhl, *Rose poussière*, qui parle de l'interchangeabilité de l'être humain dans notre époque. "On va travailler sur des fragments. J'ai envie de créer quelque chose d'assez simple sans micro, avec de la musique en direct".

■ **Contrechamp / champ**, de Kate Moran, Rebecca Zlotowski, Bertrand Bonello. Festival Etrange Cargo, du 15 au 17/03

Festival Ardanthé

du 10 mars au 8 avril 2016

Etrange Cargo

Du 15 mars au 9 avril 2016

Pauline Simon

Postérieur, de Pauline Simon nous entraîne dans un futur non daté où toute humanité semble avoir disparu pour laisser la place à trois étranges étrangers.

Avec *Postérieur*, vous vous intéressez au futur...

En tant qu'artiste, le futur est une question importante pour moi parce que j'avais l'impression que ça demandait de formuler un langage sur une donnée inconnue. Quand on envisage le futur, c'est toujours à court terme et sur des enjeux très précis. C'est comme si c'était une émancipation qui nous manquait. J'ai commencé la préparation du spectacle par un travail hors-champ : j'ai regardé comment d'autres experts abordaient le futur dans des domaines qui n'étaient pas artistiques comme ceux des médiums et des scientifiques. Et j'en suis arrivée à la conclusion qu'aucun travail ne se fait d'une part sans croyance ou magie et d'autre part sans analyse.

Dans quel futur situez-vous le spectacle ?

On ne précise pas qu'on est dans le futur. On cherche plutôt à montrer qu'on est dans un non-lieu. Par contre, la communication passe par des biais assez inhabituels. Une intuition que j'avais, c'était que demain serait l'ère de la conversion totale : qu'on voie en chantant, qu'on prédise par le corps ou que ce qu'on pense s'inscrive dans l'espace.



Y a-t-il une histoire ?

Il y a un cadre narratif assez précis qui est posé dès le prologue sur une musique très tribale et en même temps très savante et qui a été inspiré par les récits de créations et de destructions d'autres civilisations. En quelques minutes, on bascule vers un grand plateau sans nom, où surgissent trois créatures qu'on présente de manière un peu énigmatique. On a un animal, un robot et un dieu. L'idée m'est venue après avoir discuté avec un anthropologue qui m'expliquait que c'étaient les trois grands étrangers de l'Homme. C'était aussi l'occasion de convoquer des points de vue non humains.

■ *Postérieur*, de Pauline Simon
Etrange Cargo, du 7 au 7/04



Guillaume Marie

Avec **Ruin porn**, du nom de ces constructions contemporaines laissées à l'abandon, Guillaume Marie parle de notre incapacité à imaginer un futur différent de celui qu'on nous promet.

> Lire l'interview de Guillaume Marie dans le Dossier p. 55

■ *Ruin porn*, par Guillaume Marie
Etrange Cargo, les 29 et 30/03

Les bienveillantes



Guy Cassiers Dans la peau du monstre

En 2006, ***Les bienveillantes*** de Jonathan Littell est sacré livre du siècle par Jorge Semprun, il décroche tous les prix dont le Goncourt. Ce premier roman, dans lequel un officier SS raconte ses mémoires a bouleversé le metteur en scène Guy Cassiers.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce texte ?

Guy Cassiers : Beaucoup de choses. Ce qui m'a frappé à la lecture, c'est l'ambiguïté posée dès le commencement, quand le personnage principal, Maximilien Aue, dit au lecteur que s'il avait été à sa place il aurait fait exactement la même chose, parce que l'horreur est dans tout individu. D'habitude, on donne la parole aux victimes ; dans *Les bienveillantes*, Jonathan Littell nous met dans la situation du tueur. On le comprend et cela rend les choses ac-

ceptables. Finalement, le roman dit que le danger est toujours présent puisqu'il est inhérent à l'Homme. Ça permet non seulement de repenser l'Histoire mais de nous mettre en garde face à une situation extrême qui pourrait se reproduire aujourd'hui.

On constate que tout est fait pour décrire l'ennemi de façon technique.

De sorte qu'il y a une mise à distance.

Un analyste germanique, en explorant les écritures, a montré l'influence de la langue sur l'identité fasciste : le rôle de l'extermination des juifs, la position de l'ennemi, le danger à éliminer... Si on

peut tout expliquer par les mots, l'horreur n'est plus vraiment l'horreur et la responsabilité change. L'explication par les nazis selon laquelle le juif est l'ennemi change tout le temps. On ne parle pas d'eux en tant qu'êtres humains, mais on se préoccupe par exemple de la façon dont on va les transporter en train à Auschwitz. Aujourd'hui, c'est pareil quand les migrants arrivent en bateaux, les médias les qualifient d'illégaux avant même qu'ils aient la possibilité de nous demander de les accueillir. Une autre façon de se protéger est de déshumaniser le visage de l'ennemi ; ce n'est plus un humain mais un malade, porteur d'un virus. Ce faisant, on construit une réalité. Et les nazis ont construit une réalité qui n'était pas réelle.

Que gardez-vous du roman ?

On raconte l'histoire du commencement jusqu'au point final quand Berlin est pris par les Russes. Mais on s'est concentré sur l'extermination des juifs et on a occulté l'histoire familiale de Max, son homosexualité, son amour presque incestueux pour sa sœur, sa relation avec sa mère et la référence à la tragédie grecque. Ces indications pourraient un peu expliquer son action et empêcher le spectateur de s'identifier. On a plutôt travaillé sur un espace mental avec des caméras pour recréer son univers.

Qu'est-ce qu'il faut en retenir ?

Que tous les nazis n'étaient pas des monstres ; certains d'entre eux étaient même des gens intelligents, et qui savaient très bien ce qu'ils faisaient. Pour moi, c'est important de repenser les choses et de tuer l'idée du tueur.

■ *Les bienveillantes*, de Jonathan Littell, mise en scène Guy Cassiers, avec Hans Kesting
Le Phénix, du 23 au 25/03

Festival cabaret de curiosités

La démocratie, et après ?

au Phénix, boulevard Henri Harpignies 59301 Valenciennes,
03 27 32 32 32, du 23 au 25 mars

Christophe Meiherhans

Améliorer la démocratie

Pendant deux ans, Christophe Meiherhans s'est enfermé et avec l'aide d'éminents juristes et politologues, a pondu une Constitution imaginaire de 350 articles pour tout Etat démocratique. Un texte très sérieux qui lui sert de base pour son spectacle, ***Some use for your broken clay pots.***

Quels sont les principes de votre Constitution ?

Le régime politique démocratique proposé est une espèce de renversement de tout ce qu'on tient pour acquis en matière de démocratie. Si on faisait un sondage pour demander ce qu'est la démocratie, un grand pourcentage de gens répondrait que ce sont des élections. Notre système est fondé, lui, sur la disqualification. Le principe de la disqualification, c'est qu'à tout moment on peut attribuer un vote disqualifiant à un dirigeant, à raison de un par an et par dirigeant. Lorsque les votes atteignent 100 %, le dirigeant concerné doit démissionner. Il n'y a plus d'élections à échéances fixes.

Comment présentez-vous ce texte au public ?

Je ne lis pas tout le texte. On fait circuler quatre ou cinq micros dans le public et ce sont les réactions qui orientent le spectacle. Je réponds aux questions des spectateurs qui m'interrogent. Ce qui peut donner des spectacles extrêmement différents en fonction des représentations. L'idée c'est que la Constitution réponde à tous les cas de figure qu'on puisse imaginer.

Ce régime est-il sérieusement applicable ?

C'est une question de volonté politique (*rires*) ! Mon rôle sur scène, c'est d'être l'avocat de ce texte de façon enthousiaste. Et je pense réellement que le système actuel est dépassé et qu'il faut inventer des alternatives. Et je crois que dans notre Constitution, il y a pas mal d'idées intéressantes. Par contre ça reste un scénario de théâtre et ce qui m'intéresse, c'est de faire bouger un peu les acquis ou les idées reçues sur ce qu'est la démocratie, et quelles sont les valeurs qu'on défend quand on parle de démocratie. C'est plus un instrument pour parler du système actuel et des systèmes possibles.

■ *Some use for your broken clay pots (Du bon usage des pots cassés), au Phénix, du 23 au 25/03*

Julien Fournet

Aux petits soins du spectateur

Julien Fournet, un des cofondateurs de l'*Amicale de production* avec Antoine Defoort et Halory Goerger, s'intéresse à la relation entre le créateur et le spectateur. Il propose au public trois conférences-ateliers susceptibles de l'amener à prendre conscience de sa position.

Pourquoi ce titre, ***Amis, il faut faire une pause*** ?

C'est un clin d'œil à une célèbre chanson paillarde qui dit "*amis il faut faire une pause J'aperçois l'ombre d'un bouchon; Buvoons à l'aimable Fanchon, Pour elle faisons quelque chose...*" Avec cet air là, ça prend une tout autre dimension parce que dans ce projet, il y a un côté scout, classe verte du spectacle. Dans les trois propositions que je fais, on enlève ses chaussures, on boit de la tisane, on s'allonge, on fait de la pâte à modeler et des jeux. L'idée principale du travail c'est de disséquer ce qui se passe quand on est spectateur et quelle relation on a avec le créateur d'une œuvre culturelle.

Les thèmes abordés sont *Spectateurs de tous pays unissez-vous*, *La culture c'est dangereux* et *Manifeste pour une nouvelle guilde de créateurs contemporains*. N'y a-t-il pas des redites ?

C'est le même thème qui est traité par trois entrées différentes. C'est un triptyque sur l'articulation qui existe entre l'art, l'éthique et la politique. J'essaie de décrypter avec des choses assez complexes et force démonstration l'expérience que l'on fait du spectacle vivant. J'ai une formation de philosophe et il y a une réelle jouissance à trouver une articulation de pensée qui nous convient. Je propose aux gens de penser avec moi selon un mouvement différent. Dans la première conférence, *Spectateurs de tous pays unissez-vous*, on le fait selon une pensée en cascade, on part d'un endroit et on fait plein de petites cascades ensemble. Dans la deuxième, *La culture c'est dangereux*, on est dans une forêt et je leur propose de faire une pensée liane en traversant la forêt en cinq ou six survols pour essayer de repérer le terrain dans lequel on est... Et dans la troisième, l'objet du manifeste, c'est d'équiper les gens avec des outils critiques par rapport à ce qu'ils voient. C'est un atelier où les gens témoignent de ce qu'ils ont pu vivre dans la culture d'aujourd'hui.

■ *Amis, il faut faire une pause, au Phénix, du 23 au 25/03*

Jean-Louis Heckel Philae et la Muppet

Pour le festival Sidération, Jean-Louis Heckel organise une conférence scientifique autour du robot Philae avec l'exobiologiste Michel Viso interviewé par une Muppet.

Qu'est-ce qui vous a inspiré ce sujet sur le robot Philae ?

C'est Gérard Azoulay, le directeur de l'Observatoire de l'Espace et du festival Sidération. Depuis 2009, on organise un cycle de conférences qui s'appelle *Qui Manipule Qui ?* Comme on ne comprenait rien à la crise financière de l'époque, on a donné une conférence très sérieuse avec l'économiste Hélène Tordjman, qui était interrogée par une marionnette, Rosie Palmer, dont la source d'inspiration est Laure Adler. Cette marionnette pose des questions scientifiques très pertinentes comme sait le faire Laure Adler et ça a permis de traiter des sujets complexes de façon ludique et sans vulgarisation aucune. Depuis, on donne une conférence au moins une fois par trimestre.

Gérard en a vu et a eu l'idée d'en faire une avec l'exobiologiste Michel Viso, concepteur de Philae.

Comment Michel Viso explique-t-il justement l'engouement pour Philae ?

Il a été très étonné. C'était complètement dingue. Quand Philae n'avait pas assez de soleil, il recevait des mails pour l'encourager à retrouver de la lumière ! Mais c'était la première fois qu'un engin humain se posait sur la queue d'une comète. L'événement a été aussi beaucoup médiatisé en amont. Et puis il y a un phénomène d'empathie. Moi j'ai vu à la télé les premiers pas de l'Homme sur la lune ; c'était un sacré moment à vivre.

Comment se présente le spectacle ?

Rosie interroge Michel Viso qui répond en personne et très sérieusement. Ce



qui fait rire en revanche, c'est la marionnette qui est très typée Muppet.

■ *La sonde Rosetta et son automate Philae, dans le cadre des conférences Qui Manipule Qui ? de Jean-Louis Heckel*

(metteur en scène), avec Pascale Blaison (marionnettiste), Anne Shreshtha (contrebassiste) et Michel Viso (exobiologiste)
Centre national d'études spatiales
le 18/03

Jeanne Morel Notre seul compagnon

Gérard Azoulay avait proposé à Jeanne Morel de travailler sur la thématique du Cyborg. Cela a inspiré à la performeuse une ode au corps, notre seul compagnon quand on se retrouve seul.

"Gérard Azoulay le directeur du CNES souhaitait qu'on parle du cyborg. Mais est-ce que ce sera vraiment ça notre avenir ? Moi j'ai vraiment envie que ce cyborg soit humain, en tout cas qu'il ne soit pas un robot. Parce que la question qu'on se pose, c'est de savoir comment on va communiquer dans le futur avec un corps toujours mortel et comment on peut évoluer avec ça".

Le projet évolue vers un personnage en prise avec la solitude. *"C'est une personne enfermée dans sa tête ou dans*

l'espace physique qui l'entoure. Parce qu'une fois qu'on se retrouve seul, notre dernier compagnon c'est nous-mêmes". Une vision pas si pessimiste pourtant de l'avenir. *"C'est une forme de respect de son corps et de l'environnement le fait d'apprendre à vivre avec. C'est comme pour les danseurs. Moi je travaille avec mon corps tous les jours. Il vaut mieux alors qu'on soit amis, qu'on s'approprie mutuellement. Le jour où on sera projeté dans l'Espace, qu'on se retrouvera tout seul, peut-être même*

Festival Sidération

Centre National d'Etudes Spatiales, 2 place Maurice Quentin 75001 Paris
0 892 692 694, du 18 au 20 mars 2016

Après *Fire of emotions : Genesis*, qui traitait du voyage dans le temps, la performeuse Pamina de Coulon poursuit ses recherches sciences-fictionnelles. Elle crée spécialement pour le festival Sidération un solo sur la migration des humains loin de la Terre.

La migration des humains vers d'autres terres, c'est un sujet qui vous préoccupe ?

Oui et d'ailleurs, le projet que je prépare pour le festival s'appuie sur les recherches que je mène pour mon prochain spectacle, *Fire of Emotions : The Abyss*. Il traitera de la migration mais toujours en relation avec le voyage dans le temps dont je parlais déjà dans la première partie, *Fire of Emotions : Genesis*. Pour Sidération je me concentre sur certains aspects.

Lesquels ?

Je pars du postulat qu'on est tous migrants et qu'une migration temporelle est comme une migration spatiale. Puis j'extrapole sur le rapport à l'océan et le rapport entre l'océan et le cosmos.

La migration loin de la Terre est-elle

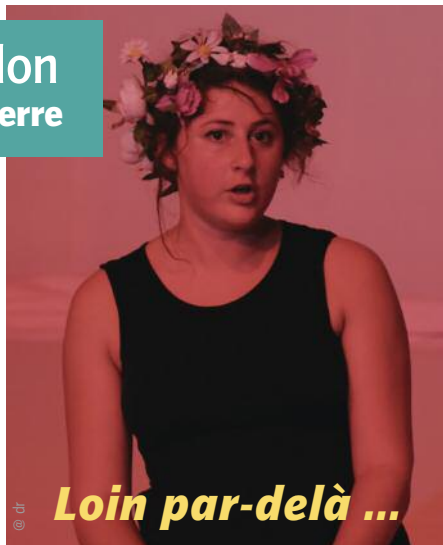
Pamina de Coulon Les migrants de la Terre

réaliste ?

En tout cas, on va rencontrer de nombreux problèmes en quittant la Terre. Parmi ces problèmes, il y a celui du sexe dans l'Espace. J'ai entrepris des recherches mais je me suis heurtée à un tabou. En même temps, les études ne sont entreprises qu'en fonction des problèmes rencontrés. Et comme c'est tabou, on n'en parle pas ou peu. Disons que c'est limité à la question de la reproduction.

Vous parlez aussi d'un océan des affects. De quoi s'agit-il ?

Ce qui nous relie actuellement, c'est qu'on est tous sur Terre. Et le jour où on partira dans l'Espace, on aura ça en commun, d'avoir été tous sur Terre. Mais pas les générations futures. Donc il faudra inventer quelque chose qui permettent de maintenir les relations humaines telles qu'on les connaît. D'où l'idée de la constitution de cet océan des affects, une sorte de mémoire commune de nos affects accessible par tous et à tout moment.



■ *Loin par-delà la Terre*-prophylaxie, de et par Pamina de Coulon
Centre national d'études spatiales, 2 place Maurice Quentin 75001 Paris, le 19/03

■ *Fire of emotions : The Abyss*, de et par Pamina de Coulon
Dans le cadre du festival Artdanthé, Théâtre 12 rue Sadi Carnot 92170 Vanves, 01 41 33 92 91, 22/03

sans écran et donc sans aucune compagnie, il ne nous restera que nous-mêmes". Un sujet qui concerne déjà notre monde où les humains cherchent à s'augmenter par le biais de la technologie. "Ça questionne aussi notre rapport à la mort aujourd'hui, parce que les gens ne sont plus vraiment implantés dans la terre et dans la vie".

■ *Troisième corps*, de Jeanne Morel (danseuse) et Paul Marlier (vidéaste)
Centre national d'études spatiales, le 19/03





Elise Vigneron Anywhere

Elise Vigneron est partie du roman d'Henry Bauchau, *Œdipe sur la route*. A l'aide d'une marionnette de glace, elle raconte la disparition d'Œdipe.

C'est un petit peu une réécriture d'*Œdipe sur la route*.

Le roman a beaucoup inspiré le projet mais on a dû quand même s'en éloigner. On en a gardé la philosophie et toute l'errance d'Antigone et d'Œdipe mais on a évacué les autres personnages. On n'est pas du tout dans une écriture narrative. L'idée était plutôt de traiter l'évolution du personnage d'Œdipe puisque Henry Bauchau raconte le passage qui n'a pas été écrit par Sophocle. Il démarre le roman avec Œdipe au moment de sa chute et le suit dans son errance jusqu'à Colone. Errance pendant laquelle il est accompagné par Antigone. Il part pour mourir et il est accueilli comme un sage aux portes d'Athènes et il disparaît dans la brume. Et ce qui m'intéresse c'était de le traduire avec de la matière et on a choisi de travailler avec une marionnette à fils sculptée dans la glace. Elle fond tout au long du spectacle et à la fin elle disparaît dans la brume. La glace signifiant aussi pour nous l'exil.

Quelle place occupe Antigone ?

Elle est d'abord en retrait dans le noir puisqu'au début du roman Œdipe refuse que sa fille l'accompagne. Donc, elle le fait à distance. Ça parle d'Antigone et d'Œdipe mais ça peut parler aussi d'un père quel qu'il soit accompagné par un proche. On a d'ailleurs évacué tout ce qui était trop référencé comme Athènes pour éviter que les gens se demandent où est Athènes ou qui est Jocaste.

Qu'est-ce que ça raconte pour vous aujourd'hui ce mythe d'Œdipe ?

On vit dans un monde difficile et je trouvais que dans *Œdipe sur*

la route, il y avait une expérience au-delà du bien et du mal à partager avec le spectateur. On suit la transformation de deux personnes à travers ce matériau qui évolue. C'est une expérience sensorielle comme peuvent en offrir les installations plastiques. Et grâce au théâtre, cette expérience devient commune.

■ **Anywhere**, d'après des extraits d'*Œdipe sur la route* d'Henry Bauchau, scénographie, mise en scène et jeu Élise Vigneron
Théâtre Jean Arp, 22 rue Paul Vaillant Couturier 92140 Clamart, 01 41 90 17 02, 1er et 2/04

Yvan Corbineau a écrit *Mamie Rôtie* en hommage à sa grand-mère. Le spectacle raconte les derniers mois de la vie de la vieille dame à laquelle il prête sa voix.



Yvan Corbineau Mamie Rôtie

Sur scène, pas de Mamie Rôtie, mais un grand drap blanc qui pourrait bien dissimuler le corps d'une vieille dame. Yvan Corbineau, le petit-fils de la vraie Mamie Rôtie qui l'a accompagnée les six derniers mois de sa vie, anime cet espace où repose le corps inanimé. "C'est très mystérieux cette forme de départ alors que le corps est toujours là. Ce n'est pas une reconstitution de ce qui se passait dans sa tête mais la façon dont j'ai vécu cette chose, les questions que je me posais et comment je l'ai accompagnée vers la mort. Et quand elle parle, c'est moi qui imagine ce qui se passe dans sa tête". Car Mamie Rôtie ne bouge plus et ne dit plus rien depuis longtemps. "C'est un texte très fragmentaire que j'ai écrit en grande partie à côté d'elle lorsque j'allais la voir dans sa maison de retraite. Je ne le lui ai pas lu. En revanche, je lui jouais de la trompette, je lui chantais des chansons et je dansais pour elle. Il y a donc aussi des chansons que j'aurais écrites pour elle, des textes que je lui adresse mais qui sont totalement imaginaires". Malgré le sujet, le spectacle reste léger. "Il y a de l'humour. C'est écrit sans psychologie plutôt avec le regard que porterait un enfant dessus".

■ **Mamie Rôtie**, de et par Yvan Corbineau
Halle des Epinettes, 47 rue de l'Égalité 92130 Issy-les-Moulineaux, 01 46 38 21 05, 1er et 2/04

Festival MAR.T.O

16e festival marionnettes et objets
du 18 mars au 2 avril



Patrick Michaëlis Hôtel de Rives

Un hommage au sculpteur Giacometti par le marionnettiste Frank Soehnle à travers un spectacle qui relate un épisode douloureux de la vie de l'artiste pendant la seconde guerre mondiale. Le comédien Patrick Michaëlis joue le rôle du narrateur.

Le spectacle *Hôtel de Rives* porte sur le travail de Giacometti... C'est un spectacle qui s'est construit à partir des écrits surréalistes de Giacometti. Il y a un premier texte sur la mémoire de l'enfance, un second sur la mort et d'autres assez théoriques sur la façon dont Giacometti voit le monde. D'un point de vue plastique, les sculptures de Giacometti sont représentées par les marionnettes de Frank Soehnle. Ça fonctionne beaucoup sur des impulsions, à partir d'un mot, d'un mouvement, d'un son ou d'une musique puisqu'on est accompagné en direct par des musiciens de jazz. *Hôtel de Rives*, c'était l'hôtel de Genève où Giacometti avait séjourné pendant la seconde guerre mondiale.

Il y a tout un texte où il parle de son rapport à la création, où il explique qu'à un moment donné il ne pouvait plus supporter des grandes sculptures. Et pendant toute la période passée à Genève, il n'a fabriqué que des figurines qui tenaient dans des boîtes d'allumettes.

Qu'est-ce qui vous émeut dans l'œuvre de Giacometti ?

Je ressens une influence très forte de la mort en général. Il y a à la fois une puissance et une fragilité incroyables dans ses œuvres ; on sent toutes les strates de la matière d'où l'on vient et où on retourne. Ce sont des sculptures toujours étirées en hauteur comme les clochards célestes, les pieds dans la merde et la tête dans les étoiles. Moi qui suis comédien et qui n'avais jamais travaillé avec des marionnettistes, cela m'a passionné c'est d'être à la fois sujet

et objet : je suis le narrateur, qui dit les mots de Giacometti et en même temps une matière à jeux puisque des petites marionnettes me glissent sur le visage. Il y a un rapport extrêmement charnel.

■ *Hôtel de Rives*, conception et jeu Frank Soehnle, comédien Patrick Michaëlis. Théâtre 71, 3 place du 11 Novembre 92240 Malakoff, 01 55 48 91 00, 23 et 24/03

Le *T de N-1*, c'est un spectacle sur les obsessions mathématiques

Mickaël Chouquet Le T de N-1

de Clémence Gandillot. La jeune artiste, qui cherche depuis 10 ans à établir des équations entre les êtres et les choses a croisé la route de Mickaël Chouquet et des artistes des Ateliers du spectacle auxquels elle a communiqué son virus.

Qu'est-ce qui a motivé ce projet très scientifique ?

C'est la rencontre avec Clémence. Elle utilise la méthode scientifique pour observer le monde et les objets qui nous entourent de manière très poétique. Elle dit clairement qu'on peut tout mettre en équation. Et elle le fait et elle en tire des résultats.

Comment cela se traduit-il sur le plateau ?

Une des premières questions posées par Clémence quand on a commencé à travailler, c'était de savoir à quoi pourrait ressembler l'espace qu'on a dans la tête quand on fait des mathématiques. Il s'agissait donc de réussir à relever le défi de la représentation de la pensée en train de se faire. Comme elle parle beaucoup des objets et de leurs liens avec la vie des humains, on a peuplé le plateau d'objets qu'on manipule comme s'ils étaient le relais de sa pensée. Il y a par exemple une chaise, un chou, une fleur, une théière...

Le spectacle a été créé il y a six ans. Qu'est-ce qu'il a changé dans votre vie ?

Il a inauguré la formation du groupe N+1 qui crée des spectacles en lien avec le monde scientifique. Disons que ça nous a donné envie de frayer avec ces matériaux scientifiques. Et pourtant c'est le hasard qui nous a fait nous rencontrer.

Le spectacle s'appelle le T de N-1. Pourquoi ?

En mathématiques, le N symbolise les suites et -1 c'est le nombre juste avant. Le T, c'est autant le thé que le T du temps. On dit souvent qu'on a un temps d'avance puisqu'on pense aux choses avant de les faire et ce temps nous a beaucoup occupés pendant la création du spectacle.

■ *Le T de N-1*, conception Mickaël Chouquet. Théâtre Bernard-Marie Koltès, Université Paris-Ouest, Allée de l'Université, 92000 Nanterre, le 31/03

Trois imitateurs en or

par Nathalie Simon

Les attachés de presse s'arrachent les cheveux : ils ont dû mal à "vendre" les imitateurs, encore plus si ils chantent. Ces artistes qui ont fait de leur pouvoir une force de divertissement sont "inclassables". Talentueux et rares. Honneur d'abord aux femmes dans cet article qui rend hommage à ces athlètes virtuoses aux performances vocales et physiques exceptionnelles.



@ Julien Cauvin

Véronique DiCaire. Son interprétation de *What a feeling* déménage ! Cette Canadienne née dans un petit village de l'Ontario imite les plus grandes chanteuses internationales : Madonna, Shakira, Cher, Céline Dion - qui l'a fait connaître du grand public en lui proposant sa première partie en 2008. Du côté français, Mireille Mathieu à travers une interprétation déchirante de *Paris en colère*, Sabine Paturel - Ah, ses inoubliables *Bêtises !*-, Vanessa Paradis ou Edith Piaf. Mise en scène par Josée Fortier qui dirige aussi Céline Dion en France, Véronique DiCaire est entourée de quatre Voicettes, danseuses et de musiciens. Sexy, musclée et pétillante, cette chanteuse hors pair met le feu dans toutes les salles où elle passe. Hommes et femmes tombent forcément en amour de cette belle plante en outre dotée d'un sens de l'humour aiguisé.

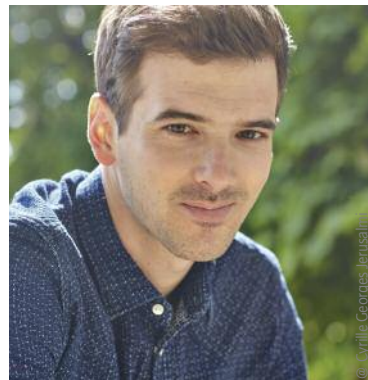
■ **Véronique DiCaire**, *Voices*, en tournée en France et en Belgique et au Grand Rex à Paris, 01 42 64 49 40, du 8 au 13/04



@ di

Michaël Grégorio né en 1984, à Mulhouse (Haut-Rhin), est fluet comme un roseau et n'est pas très grand, mais ses imitations pourraient briser des verres de cristal. Il peut faire rire en parodiant Christophe Mahé et Kev Adams et émouvoir avec Daniel Balavoine, Ray Charles ou Joe Cocker avec lequel il a chanté en duo. Michaël Grégorio emprunte aussi des voix féminines dont celles d'Edith Piaf et Mylène Farmer. Repéré dans *Graines de star*, l'émission de Laurent Boyer sur M6 en 2001, le garçon est aujourd'hui produit par Laurent Ruquier. Il a également fait la première partie de Céline Dion. En 2013, il a reçu le Globe de cristal du meilleur one man show. Michaël Grégorio enchaîne les spectacles comme un show man avec un orchestre sur scène. Après *J'aurais voulu être chanteur* et *Michael Grégorio pirate les chanteurs*, il fête cette année ses 10 ans de scène.

■ **Michaël Grégorio**, *J'ai 10 ans !* en tournée à partir du 24/02 et à Bercy Arena, le 16/12



@ Cyrille Georges Jerusalem

Marc-Antoine Le Bret. La relève de Nicolas Canteloup et Laurent Gerra est assurée. Trentenaire originaire de Bretagne, fin comme une asperge, Marc-Antoine Le Bret s'est distingué en 2011 en imitant David Pujadas aux Guignols de Canal+. Depuis quelques années, il mène sa barque sur les planches du République et récemment à la Cigale, à Paris, avec des textes écrits par Grégoire Dey et Arsen. Le jeune homme est également présent sur Europe 1 dans *Les Pieds dans le plat* et à la télévision. Sa parodie de Yann Moix chez Laurent Ruquier dans *On n'est pas couché* a marqué les esprits. Sportifs, acteurs, chroniqueurs, chanteurs et politiques, sa palette d'imitations semble illimitée : Julien Lepers, Kev Adams, Franck Ribéry, Vincent Cassel, Booba, Karl Lagerfeld, sans oublier François Hollande et, dans un genre inédit, Jeff Pannocloc et sa marionnette Jean-Marc.

■ **Marc-Antoine Le Bret**, au République à Paris, 01 47 70 97 96 et en tournée, le 08/03 à Florange, le 18/03 au Grau du Roi, le 25/03 à Verneuil sur Seine, le 02/04 à Bordeaux, etc...

théâtre
olympia

T

centre
dramatique
régional
de Tours
direction
Jacques
Vincey

02 47 64 50 50
cdrtours.fr

WEEK-END THÉÂTRE OLYMPIA

WET

FESTIVAL DE JEUNE CRÉATION
CONTEMPORAINE

MOUILLEZ
VOUS!

DU 1^{ER} AU 3 AVRIL
2016



Tours plus

Centre
Vallée de Loire

TOURAIN
dramatique

TOURS

Le Monde

inRockuptibles

centre
val de Loire

© mille martin atelier graphique assisté par vauilh kalyris

Hortense Archambault

“ Je suis au bon endroit

L'ex-codirectrice du festival d'Avignon a pris l'été dernier ses nouvelles fonctions à la tête de la MC 93 de Bobigny. Elle rêve d'ouvrir la maison aux spectateurs.

Que voulez-vous faire de cette maison ?

J'aimerais qu'on y entre en se disant que c'est un lieu public où on peut voir des choses incroyables, où on peut ne pas être d'accord et où on peut se fabriquer. Dans le théâtre et dans la danse, nous avons un pouvoir exceptionnel dont il faut abuser (*rires*).

Est-ce qu'un tel endroit existe déjà ?

Avignon quand l'espace public est investi par le spectacle vivant ; je ne parle pas uniquement des affiches et des parades. Mais le festival offre la possibilité de se parler spontanément en s'interrogeant sur ce qu'on a vu la veille.

Où en êtes-vous de la préparation de la prochaine saison de la MC 93 ?

Elle est quasiment construite. J'ai la chance incroyable d'être entrée en fonctions dans un théâtre en travaux ; cela m'a donné tout le temps nécessaire pour repenser un projet et préparer ma première saison. Elle aura beaucoup lieu hors les murs puisque les travaux se prolongeront jusqu'en mai 2017. Il y aura trois grandes lignes : continuer l'accueil des grands projets internationaux, les histoires d'ailleurs ; je crois qu'il faut envisager la société française comme une société monde constituée de gens qui viennent d'ailleurs et je continuerai par exemple d'accompagner le travail de Dieudonné Niangouna qui m'avait profondément marquée lors de l'édition 2013 d'Avignon. Le troisième axe, c'est l'accompagnement d'artistes en compagnie. Et le choix est difficile parce qu'il y a beau-

coup de monde que j'aimerais suivre.

Qui avez-vous identifié de promoteurs ?

Il y a par exemple Myriam Marzouki, qui prépare un projet documentaire et poétique sur les regards que nous portons sur le voile à travers un montage de textes. Ou Sébastien Derrey, un metteur en scène d'une quarantaine d'années, qui va monter *Amphitryon* de Kleist. Cela va être un des premiers spectacles de la saison, il sera donné au CDN d'Aubervilliers. Je vais faire aussi des choses chez Jean Bellorini au TGP de Saint-Denis, Mathieu Bauer au Nouveau théâtre de Montreuil. La Seine-Saint-Denis est un territoire intéressant par toutes les structures culturelles qu'il contient.

Allez-vous justement travailler en lien avec le territoire ?

Oui et c'est ce qu'on faisait déjà à Avignon. On a fait un gros travail sur le territoire avec des gens qui nous ont accompagnés et qui n'avaient rien à voir professionnellement avec le milieu du spectacle. Derrière, il y a cette idée que la création n'est pas du tout antinomique avec l'éducation populaire. En ce sens, l'idée de l'artiste associé était centrale : elle permettait d'établir un autre rapport avec les spectateurs. Au début j'appelais le théâtre "la fabrique des spectateurs" parce que c'est un lieu où on se fabrique soi-même et ensemble ; c'est une passion de communauté, on n'est pas tout seul face à un ordinateur. Je pense que ça ouvre des horizons intel-



lectuels et imaginaires énormes qui permettent de décoincer des choses très intimes et de rencontrer l'autre. C'est l'accès à la liberté. Il y a sûrement d'autres moyens que le théâtre mais c'est une porte d'entrée très démocratique. Il y a quelque chose d'une initiation bien sûr. Pour Bobigny, j'ai rappelé des anciens complices d'Avignon, avec lesquels on avait travaillé sur l'action sur le public, pour créer un parcours initiatique destiné à des gens qui s'occupent d'autres personnes et leur proposer dans leur panoplie de choses à utiliser le théâtre et la danse.

Êtes-vous heureuse à Bobigny ?

Je suis au bon endroit.

Propos recueillis par HC

■ <http://www.mc93.com>

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?
au Théâtre de l'Oeuvre



TOUT À REFAIRE
au Théâtre de la Madeleine



RUMEURS
au Théâtre Fontaine



L'ÊTRE OU PAS
au Théâtre Antoine

ENCORE UNE HISTOIRE D'AMOUR
au Studio des Champs-Élysées



A TORT ET À RAISON
au Théâtre Hébertot

GRACE À  visioscene
PHOTOGRAPHIEZ
CES FLASH CODES ET VISUALISEZ
LA BANDE-ANNONCE !

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Barbe-Neige et...

[Les contes recodés]

conception et mise en scène Laura Scozzi
En tournée : 3-4/3 Antibes, 11/3 Vitry, 13/3 Saint-Germain-En-Laye, 15/3 Voiron, 18-20/3 Blagnac, 22/3 Bergerac, 1/4 Perpignan, 3-5/4 Marciac, 15/4 Corbeil-Essonnes, 19/4 Saint-Louis

Pourquoi Blanche-Neige devrait-elle toujours être blanche, pourquoi les princes devraient-ils toujours être beaux et valeureux, pourquoi faut-il que cela se termine toujours bien ? Notre inconscient est peuplé de clichés issus de nos contes d'enfance qui participent sans doute de notre structuration, de notre vision du monde, définissant à notre insu de qui est bien, beau, désirable, moral etc... Laura Scozzi en propose une approche satirique, et n'hésite pas à déconstruire allègrement les fondements des contes de notre enfance : les trois petits cochons deviennent des cochonnes un peu... cochonnes, le petit chaperon rouge est un petit garçon efféminé, et Cendrillon perd sa prothèse de jambe en quittant le bal ! Le spectacle propose plusieurs niveaux de lectures, de la simple farce qui réjouira même les enfants, à une interprétation plus psychanalytique qui nous interpelle sur les notions de bien et de mal, de masculin et de féminin, de convenable et d'interdit. Sur fond de musique classique, de hip-hop et d'entrechats appliqués, Laura Scozzi et ses danseurs proposent un spectacle enjoué, féroce et un poil grivois. A la fin du conte, on ne dort pas, on jubile !

Enric Dausset

■ Je vous écoute

[Un psy sur des charbons ardents]

de Bénabar et Hector Cabello Reyes, mise en scène d'Isabelle Nanty, avec Benabar, Pascal Demolon, Zoé Félix.

Théâtre Tristan Bernard 64 rue du Rocher 75017 Paris, 01 45 22 08 40.

En principe, pys et clients gardent leurs distances : celles-ci se résument aux quelques mètres qui séparent un fauteuil d'un divan. Mais, dans la comédie, l'écart tend à se réduire, si l'amour ou la haine entre en jeu. Dans la comédie de Bénabar et Cabello Reyes, le psy voit sa situation perdre de son étanchéité avec l'arrivée d'un mari violent, certain que sa femme a des projets de balade amoureuse avec le spécialiste de l'inconscient. Cet importun ne repart pas, il crie, il menace, il tempête, il se cache même dans le placard pour surveiller les allées, venues et séances du psy. Il n'y a plus aucune intimité dans la vie de ce malheureux... Le théâtre comique parle toujours de la psychanalyse à travers une série de clichés. Cette pièce-là n'y échappe pas, mais elle est souvent drôle et vengeresse. Si l'on apprécie le charme de Zoé Félix, on raffole surtout des outrances de Pascal Demolon qui en rajoute dans le mauvais goût avec une classe qui n'appartient qu'à lui et, à l'opposé, de la finesse de Bénabar qui s'est attribué le rôle du psy et l'interprète avec une élégance intérieure et rêveuse. Sous la houlette blagueuse d'Isabelle Nanty, le chanteur réussit parfaitement sa deuxième incursion au théâtre (après un essai moins convaincant avec Jacques Weber).

Gilles Costaz

■ Richard III Loyauté me lie

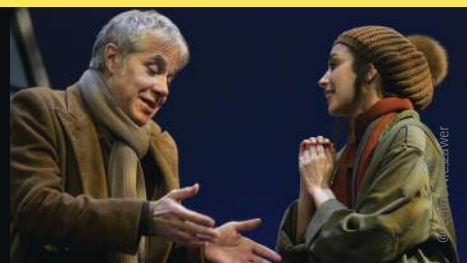
[Richard à la foire]

Avec Jean Lambert-Wild et Elodie Bordas.

1 au 10/03 Le Havre, 22 et 23/03 Compiègne, les 9 et 10/04 Marne-la-Vallée, du 10 au 14/05 Monthey Suisse, les 24 et 26 mai Cergy-Pontoise, du 3/11 au 4/12 Théâtre de l'Aquarium, Paris

Jean Lambert-Wild a fait rentrer le personnage de Richard III, la tragédie de Shakespeare et tous ses protagonistes dans sa baraque de forain. Un petit castelet, avec ses trappes, ses cariatides parlantes, sa musique de bateleur, et ses rideaux qui s'entrouvrent sur les monstres de la nature. Idéal terrain de jeu pour le roi difforme et sanguinaire qui machine ses complots sous les traits du clown blanc que Lambert-wild promène dans chacun de ses spectacles. Face à lui, un autre clown – Elodie Bordas – joue tous les Buckingham, les épouses, les mères et belles-mères et agite des pantins de foire en forme de barbes à papa, de ballons, de marionnettes. Un carrousel bariolé au service d'un spectacle marathon de haute voltige. Pour ce roi acculé dans le ridicule d'une curiosité de foire allant guerroyer en armure de porcelaine, le tragique devient pantomime et le travail d'acteur est virtuose. La classe dans le freak. La guerre est un stand de tir, les exécutions se font à la mailloche de fête foraine, les roues de loterie prennent la parole. Chamboulou des hantises du héros, train fantôme de ses fantasmes, Jean Lambert-Wild et sa complice nous entraînent dans leur cauchemar de carton pâte et de camelote, au risque de nous perdre un peu sur la lisibilité de l'histoire.

François Varlin



■ Stéphane Guillon

[Ne plaît pas à tout le monde]

de et avec Stéphane Guillon

Théâtre Dejazet, 41 boulevard du Temple

75003 Paris, 01 48 65 97 90, jusqu'au 30/04

Dans son nouveau spectacle, *Certifié conforme*, les sketches entrecoupés de traits assassins - tous très écrits - sont autant de raisons de s'élever contre la politique menée tant par la gauche que par la droite et le Front national. Hollande ? *"Un comique né"*. Nicolas Sarkozy : *"Je ne pensais pas pouvoir trouver un meilleur sujet"*. Marine le Pen : *"Osons l'imaginer présidente de la République... c'est comme la tour de la Terreur à Disneyland, tu ne la fais qu'une fois"*. Le chroniqueur de *Salut les terriens* met en scène l'ancien président de la République centenaire dans une maison de retraite. Corrosif. Ses dons d'imitateur (Outre Sarkozy, il prête aussi sa voix à Fabrice Luchini, Alain Finkielkraut...) plient la salle en deux.

Stéphane Guillon devait jouer plus tôt, mais les attentats l'ont dissuadé de reprendre le chemin des plateaux. Esprit libre, il ne prend toutefois aucun gant pour égratigner tout ce qui le dérange, notamment les religions. Les blagues sur le Prophète très peu pour lui, assure-t-il. *"Je ne voudrais pas à cause d'une plaisanterie sur Mahomet ne pas voir grandir mes enfants"*. Et ce père d'une famille recomposée avec sa femme Muriel Cousin - qui le met en scène d'une main ferme - de démontrer le contraire. Il revisite ainsi la biographie de ce dernier de façon sarcastique. Puis assassine Daech. Plus personnel, Guillon évoque également les rapports parents-adolescents avec justesse. Dans l'ensemble, pendant deux heures, méchamment efficace, l'empêcheur de tourner en rond signe un spectacle horriblement drôle.

Nathalie Simon

■ Qui a peur de Virginia Woolf ?

[Le jeu de la cruauté]

d'Edward Albee, mise en scène de Alain Françon, avec Dominique Valadié...

Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009

Paris, 01 44 53 88 88, jusqu'au 3/04

Qui a peur de Virginia Woolf ?, entendez *Qui a peur du grand méchant loup ?*, montre le fonctionnement d'un couple déçu par la vie. Martha est la fille du président de l'Université auquel elle voue un culte sans borne. Au point d'avoir renoncé à l'homme qu'elle aimait pour épouser un professeur d'histoire susceptible de prendre la suite de son père. Mais les choses ne se sont pas passées comme elle l'espérait. Bien des années plus tard, Martha et George rentrent d'un dîner de gala organisé par le père. Un jeune biologiste et sa femme les rejoignent après que le père de Martha lui ait demandée *"d'être gentille avec eux"*. Il est deux heures du matin, tous boivent, l'alcool leur faisant perdre toute maîtrise. Alors que Martha humilie George devant ses invités et glorifie son père, George étrille le biologiste dans lequel il se reconnaît jeune. Et l'autre en face semble haïr cette possible vision de lui plus tard. George et Martha ont transformé leur incapacité à réaliser leurs rêves en un défi permanent entre eux. Ils s'épatent l'un l'autre dans l'exercice de la cruauté.

Au-delà de la terrible crise de couples, admirablement jouée par les quatre comédiens, la pièce balance en permanence entre présent et passé, montrant ainsi comment ce couple qui s'aimait et s'aime encore en est arrivé à ce jeu de boxe quotidien. On en ressort bluffé par l'interprétation et la finesse des échanges et épuisé par le gâchis de ces vies. A voir avec le cœur bien accroché.

Hélène Chevrier

■ Maris et femmes

[Excellemment Woody]

de Woody Allen, mise en scène Stéphane Hillel

Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009

Paris 01 42 80 01 81, jusqu'au 29/05

Dans un appartement style loft à New-York. Très calmes, un grand sourire aux lèvres, Sally et Jack annoncent à Gabe et Judy leurs meilleurs amis, qu'ils vont divorcer. *"Tout va bien, nous sommes d'accords"*, préviennent-ils afin de rassurer leurs interlocuteurs. Peine perdue. Involontairement, le couple uni par vingt ans de vie conjugale déclenche un séisme sentimental au sein de leur quatuor qui paraissait indestructible.

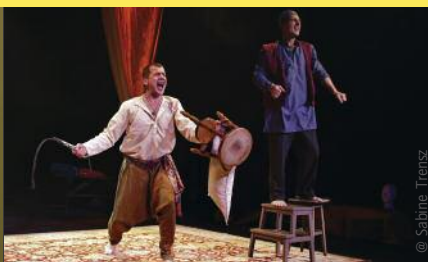
S'il s'est permis quelques coupes et raccourcis, Christian Siméon a adapté respectueusement le film de Woody Allen. Le texte restitue la cruauté des dialogues d'un scénario écrit au scalpel. Tous névrosés comme souvent chez le cinéaste de Manhattan, hommes et femmes en prennent pour leur grade. Tous désirent changer de vie, mais pas à n'importe quel prix. A la façon de John Cassavetes et Tennessee Williams, sans pitié, un Woody Allen pessimiste décortique les états d'âme de ses protagonistes qui tergiversent sur leurs amours parfois arbitraires. On rit jaune, la pièce est noire. La mise en scène astucieuse de Stéphane Hillel privilégie le huis clos, et ainsi l'obligation pour les couples d'affronter des vérités dérangeantes.

Personne ne sortira indemne de cette "récréation". Les fantasmes ont la vie dure. Stéphane Hillel s'appuie sur une distribution impeccable, Florence Pernel - comme on ne l'a jamais vue - et Hélène Médigue en tête. Leurs partenaires José Paul, Marc Fayet sont en symbiose. C'est excellent.

Nathalie Simon

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Il n'est pas encore minuit

[acrobaties au plus près des étoiles]

de et par la compagnie XY

8 et 9/03 Albi; 11 et 12/03 Saint-Médard-en-Jalles; 15 au 17/03 Amiens; 18 et 19/03 Compiègne; 23 au 25/03 Sceaux; 16 au 23/04 Nantes; 26 et 27/04 Dol

La compagnie XY et ses 22 danseurs artistes acrobates offrent un spectacle époustouflant. Ils sont 22, un peu comme les 22 paires de chromosomes qui recomposent de combinaison en combinaison les figures de l'humain. Ils se regroupent, se divisent, se répliquent, se séquent et s'envolent de colonnes en portés, et de pyramides en sauts acrobatiques. Un véritable tableau vivant qui se construit et se déconstruit au rythme d'une musique enlevée et d'une chorégraphie millimétrée. Pas de passage en force, pas de roulement de tambour, pas de performance individuelle, il s'agit ici de voltige et de danse, de souplesse et d'énergie, les figures acrobatiques se succèdent à un rythme endiablé au sol comme en l'air. Un travail de groupe qui met l'accent sur le collectif et la solidarité pour amener l'humain plus loin et surtout plus haut.

Enric Dausset

■ Les Cavaliers

[Nouvelle distribution]

de Joseph Kessel, mise en scène Eric Bouvron et Anne Bourgeois, avec Gregori Baquet...

Théâtre La Bruyère, 5 rue La Bruyère 75009 Paris, 01 48 74 76 99, jusqu'au 30/04

Un jeune héros, un cheval de légende, les steppes afghanes pour cadre de vie : le roman d'aventures de Joseph Kessel, *Les Cavaliers*, pouvait appréhender l'étroitesse d'une scène de théâtre pour se déployer. Eric Bouvron n'a pas craint pourtant de relever le défi d'une adaptation de ce récit. L'action, la rigueur de la narration, la force des protagonistes n'en souffrent pas, bien au contraire. Grâce à la magie simple de quelques accessoires et de beaux costumes, voici évoqués pour nous les éléments les plus vivants et concrets de cette histoire. Les chevaux, les lieux, les personnages, les courses éperdues, la cruauté des mœurs... Nous voici transportés par Grégori Baquet (en alternance avec Benjamin Penamaria), Eric Bouvron et Maïa Gueritte dans un imaginaire très romanesque. Ils sont accompagnés de Khalid K qui offre sa voix pour nourrir de son, en direct, cette épopée et l'illustrer de son indispensable couleur orientale. Véritable virtuose de la voix et du bruitage, il apporte bien plus qu'une bande son ne saurait le faire par son talent et sa discrète présence au milieu des comédiens. Ce chef d'œuvre de poésie que la grâce du théâtre nous offre prend vie devant nos yeux et fait rêver. Une pépite.

François Varlin

■ L'envers du décor

[Pas vraiment à l'endroit]

de Florian Zeller, mise en scène Daniel Auteuil, avec Daniel Auteuil, Valérie Bonneton...

Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37

Ces dernières années, les pièces mettant en scène les ruptures entre amis de longue date n'ont pas manqué : *Le Prénom*, *Un dîner d'adieu* ou encore aujourd'hui *L'envers du décor*. Un éditeur et sa femme reçoivent à dîner leur meilleur ami fraîchement séparé de leur meilleure amie et réinstallé avec une jeune femme de trente ans sa cadette. Comme c'est la première fois qu'ils le revoient depuis le divorce et qu'ils font connaissance avec la nouvelle élue, la conversation bloque un peu. En revanche, les cerveaux tournent à 100 à l'heure. Et c'est là tout l'intérêt de la pièce qui ne cache rien des pensées intimes des convives. C'est aussi ce qui a séduit Daniel Auteuil qui a décidé de mettre aussi en scène la pièce. Malheureusement, ça ne fonctionne pas. D'abord, parce que cet envers du décor ne montre rien qu'on n'aurait pas deviné ; toutes ces pensées restent très sages et prévisibles... Et puis les personnages sont perdus dans un décor gigantesque sur une scène immense obligeant les acteurs à crier leurs états d'âme pour se faire entendre. Tout cela sonne beaucoup trop théâtre, on se croirait devant une pièce d'*Au théâtre ce soir*. Une mise en scène pas à l'endroit.

Hélène Chevrier





Les Enfants Terribles

Direction Jean Bernard Feitussi



interprétation
improvisation
atelier d'écriture
chant
master class
danse
classe training et coaching
jeu à la caméra

THEATRE ET ECOLE DE COMEDIEN DEPUIS 1994

Renseignements et Inscription : 01 46 36 19 66
157 Rue Pelleport 75020 PARIS - www.lesenfantsterribles.fr

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Richard III

[Entre Goya (le peintre) et famille Adams] de Shakespeare, mise en scène Thomas Jolly 18 et 19/03 Vélizy Villacoublay ; 24 et 25/03 Comédie de Caen ; 31/03 et 01/04 Toulon ; 6 au 10/04 Toulouse ; 17 au 20/05 Célestins Lyon ; 25 et 26/05 Quimper

A l'été 2014, Thomas Jolly allumait le Festival d'Avignon avec son *Henri VI*, 18 heures de Shakespeare sur fond de culture pop rock ! Il en fut remercié par le Molière 2015 du metteur en scène d'un spectacle de Théâtre Public. Dans la foulée, le voilà qui s'attaque à la suite de la saga, au très sulfureux, tyrannique, sanguinaire et difforme Richard III. Thomas Jolly nous emmène dans un immense clip théâtral et musical, fait de tréteaux et de passerelles comme dans un show au Zénith, de jeux de lumières puissants, de chansons rock à reprendre en chœur... Entre théâtre et spectacle, sa version modernisée et gothique est pleine d'inventivité et d'inspirations variées, qui évoquent tout autant les tableaux de Goya que la famille Adams ou un concert de Michaël Jackson ! Mais les changements de rythmes ou de genres interfèrent beaucoup avec une histoire déjà particulièrement compliquée. Le résultat est un peu dessous de son premier opus, mais on retrouve tout de même avec plaisir la patte libre et épique de Thomas Jolly. Mon royaume pour un Jolly !

Enric Dausset

■ La candidate

[Désopilant !] de Jean Franco, Guillaume Mélanie, avec Amanda Lear, Raymond Acquaviva...

Théâtre de la Michodière, 4 bis Rue de la Michodière 75002 Paris, 01 47 42 95 22

Après deux ans à l'affiche de plusieurs salles parisiennes, une tournée, de multiples diffusions et rediffusions télé, *Panique au ministère* devenu un tube appelait une suite. Jean Franco et Guillaume Mélanie l'on fait, et bien fait. On pouvait craindre une soupe réchauffée, comme souvent ; c'est bien au contraire de l'excellente cuisine ! Les personnages ont pris de la bouillie, et on retrouve, cinq ans plus tard, leurs caractères bien trempés sans gommer la maturité qui les a tous gagnés. L'une est enceinte, certains se sont mariés, le jardinier a fait Sciences Po... Et Amanda Lear dans tout ça ? Elle est tout simplement entrée au gouvernement ! Au cours d'une interview, à court d'arguments, elle annonce sa candidature aux présidentielles avec pour tout programme : "*Ce sera cool, on va se marrer avec moi*" ! Le décor est toujours un bureau de ministre, mais relooké de peintures d'hommes à la plastique avantageuse. La ministre circule en robe panthère ou fait des UV en maillot de bain sous une lampe à bronzer... On rit de la situation, des défilés de costumes hauts en couleurs, mais surtout d'un texte dont la qualité ne faillit jamais. Très efficace, le spectacle met le public au comble de la joie. La salle en demande et en redemande, Amanda en donne et en redonne.

François Varlin

■ Une famille modèle

[Ménage à trois] d'Ivan Calbérac, mise en scène d'Anne Bourgeois, avec Patrick Chesnais...

Théâtre Montparnasse 31 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 22 77 74.

Après le succès de *L'Etudiante et M. Henri*, Ivan Calbérac revient au thème traditionnel du boulevard : l'infidélité conjugale. Plutôt lassé de son épouse, un homme marié et père de famille s'intéresse de plus en plus à sa voisine, qui accueille avec empressement ses visites. La passion devient si forte que l'homme s'installe dans la maison d'à côté en proclamant que c'est définitif. Mais, au matin qui succède à la première nuit passée totalement hors de chez lui, il reprend ses habitudes : il rentre prendre son petit déjeuner chez lui. Il aime les deux femmes et ne sait pas choisir. Comme chacune est prête à être compréhensive, le ménage à trois peut se mettre en place... Il y a là, toujours, la même qualité des mises en scène, méticuleuses, feutrées, d'Anne Bourgeois, mais le texte de Calbérac manque de saignant. On pense à ce qu'un scénariste de la grande époque du cinéma italien aurait tiré d'une telle situation. La dialogue n'est pas assez mordant et les acteurs n'ont pas de vrais rôles. Evelyn Bylue et Véronique Boulanger, deux grandes natures du théâtre comique, attendent désespérément d'avoir des répliques substantielles. Patrick Chesnais est l'interprète idéal pour figurer la lâcheté masculine et ces multiples faiblesses qu'un homme se pardonne si facilement. Mais, si l'homme est faible, la pièce l'est aussi.

Gilles Costaz



THÉÂTRE MICHEL
DIRECTION DIDIER CARON

théâtres
parisiens
associés

TALENT PLUS
présente

LUC ANTONI

CAVALE

TEXTE : LUC ANTONI
MISE EN SCÈNE : MARC GELAS
LUMIÈRES : JAMAL ASBAAI

JUSQU'AU 3 MAI 2016 les mardis à 19h15

« Texte sublime. Jeu sidérant. Courez ! » FRANÇOIS ROLLIN

« ... Une oscillation permanente entre rêve et réalité qui déroute et séduit ! » TELERAMA

« un excellent comédien. » LE FIGARO



BOUCHER 2 31052005
DESIGN & PHOTO : RÉGINE LEBLANC - STUDDIOS - www.studios-paris.com

THÉÂTRE MICHEL • 33 RUE DES MATHURINS 75008 PARIS • M^o: HAVRE-CAUMARTIN
LOCATION : 01 42 65 35 02 • WWW.THEATRE-MICHEL.FR • AGENCES ET POINTS DE VENTE HABITUELS

BULLETIN D'ABONNEMENT

“Théâtral magazine



**25 €
1 an**

☐ Je m'abonne à la **version papier seulement**

TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
FRANCE	☐ 22 euros	☐ 40 euros	☐ 53 euros

TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
ETRANGER	☐ 29 euros	☐ 52 euros	☐ 69 euros

☐ Je m'abonne à la **version papier
+ numérique** (critiques, coups de coeur...)

TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
FRANCE	☐ 25 euros	☐ 45 euros	☐ 60 euros

TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
ETRANGER	☐ 32 euros	☐ 58 euros	☐ 76 euros

Vos coordonnées :

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Pays :

E-mail :

Téléphone :

J'adresse ci-joint mon règlement :

☐ par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :

COULISSES EDITIONS

7 rue de l'Eperon 75006 Paris

Date et signature :

Vos coordonnées ne feront l'objet d'aucune exploitation commerciale et ne seront communiquées aucun partenaire. Conformément à la législation en vigueur vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.



Le vautour vous salue bien

Le jour de la mort de Michel Galabru, on m'a demandé d'écrire sa nécro pour le site Web de L'Obs. Il était entendu que je ne parlerais que du point de vue du théâtre, un autre journaliste se chargeant du cinéma. J'ai donc rédigé un article où j'ai dit l'estime que j'avais pour Galabru, acteur et homme très attachant, sans pour autant dissimuler le gâchis qu'a été sa carrière. Je ne me targue pas d'originalité, bien des gens partagent cet avis. A commencer par l'intéressé qui n'était pas le dernier à se moquer de sa collection de navets.

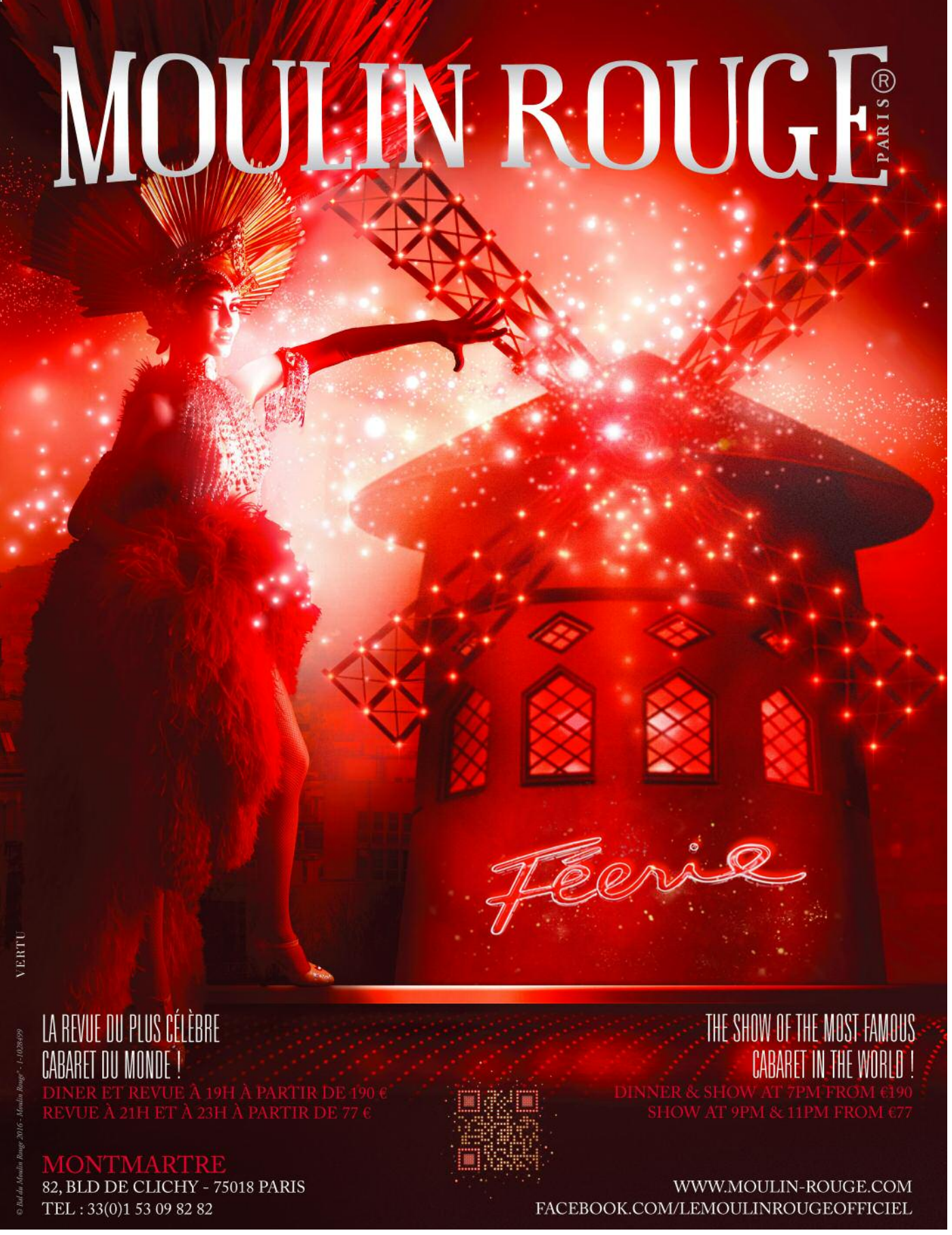
Quant à la scène, s'il a brillé dans *Les Rustres de Goliath* sous la direction de Jean Vilar, ou encore dans *Les Poissons rouges*, d'Anouilh, il n'y a pas souvent fait merveille. Ayant été très applaudi dans le rôle de Lunardo en 1961, il a repris *Les Rustres* plusieurs fois. En faisant appel à des metteurs en scène plus coulants que Vilar, voire en se dirigeant lui-même. Idem pour le rôle d'Aimable, le mitron de Marcel Pagnol immortalisé par Raimu. Après la création en 1985 du spectacle tiré par Jérôme Savary du scénario de *La Femme du boulanger*, Galabru a repris le rôle. D'abord sous sa propre direction, puis sous celle d'Alain Sachs, pour finir sous celle de son fils Jean. Livré à lui-même, Galabru faisait le pitre : roulements d'yeux, grimaces, ahanelements, grommellements sans rapport avec la situation dramatique. Mais son public, celui qui rafolait des déclarations à l'emporte-pièce dont il s'était fait une spécialité sur les plateaux de télévision, riait aux larmes. Il faisait penser à Jean Lefebvre apostrophant les spectateurs pour arracher des rires. Lefebvre aussi était un talent dévoyé.

N'empêche que certains se sont choqués en lisant mon article. On m'a signalé qu'un acteur se livrait à une espèce de "Nerson bashing" sur sa page Facebook. Il me compare à un vautour qui dépèce un cadavre encore chaud, tandis qu'il voit en Galabru "*un dieu du théâtre*". Cela m'étonne doublement. Pourquoi, alors que nous nous connaissons, ne pas m'avoir écrit ou téléphoné pour me faire part de son désaccord ? Il préfère tonner du haut de sa petite tribune. S'indigner en public. Il a été fort "liké" par ses fans. Comme quoi un donneur de leçons peut se dissimuler sous une figure avenante.

Au delà de l'anecdote, le conformisme de notre jeune ami et de ses partisans me confond. Allons-nous revenir aux pleureuses d'antan ? Faire le panégyrique obligé des morts ? Forcer les bouches à rester closes jusqu'à la levée du deuil ? Curieuse conception de la liberté critique. Et moi qui ne sais pas "complémentir" !

Pour en finir avec les charognards, rappelons que Paul Léautaud (non, je ne prends pas pour lui) fut un jour traité, pas de vautour, mais de crapaud par une femme de lettres qui n'est pas passée à la postérité. A quoi il répondit : "*Madame Aurel croit me dire une grande injure en m'appelant "crapaud" : J'ouvre le dictionnaire : "Crapaud, animal utile qui détruit la vermine".*"

MOULIN ROUGE®



PARIS®

Féerie

LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 190 €
REVUE À 21H ET À 23H À PARTIR DE 77 €

MONTMARTRE

82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS

TEL : 33(0)1 53 09 82 82

THE SHOW OF THE MOST FAMOUS
CABARET IN THE WORLD !

DINNER & SHOW AT 7PM FROM €190
SHOW AT 9PM & 11PM FROM €77



WWW.MOULIN-ROUGE.COM

[FACEBOOK.COM/LEMOULINROUGEOFFICIEL](https://www.facebook.com/lemoulinrougeofficiel)



THÉÂTRE
DU **petit**
ST-MARTIN

théâtres
parisiens
associés.com

MARIE GILLAIN
CHRISTOPHE PAOU
CONSTELLATIONS
UNE PIÈCE DE
NICK PAYNE

Texte français ELISABETH ANGEL-PEREZ et MANUEL PIOLAT SOLEYMAT

Mise en scène et scénographie **MARC PAQUIEN**

Assistante-mise en scène JULIE POUILLON Costumes CLAIRE RISTERUCCI

Lumières FRANÇOIS MENOY Son XAVIER JACQUOT



MARIE GILLAIN

MOLIÈRE 2015
DE LA MEILLEURE
COMÉDIENNE

“Superbe, magnifique” “Exaltant et extraordinaire!” “Ingénieux et puissant”
THE NEW YORK TIMES THE INDEPENDANT ★★★★★ THE DAILY TELEGRAPH ★★★★★

LOC. 01 42 08 00 32
PetitStMartin.com

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE



TROIS
COUSINES



La Terrasse

